SEP 2 1921

28e Année. N° 15. 1er Août 1921.

GENERAL LIBRARY
SEP 3 1921
UNIV. OF MICH.

LA REVUE DE PARIS

SOMMAIRE

		Pages
H. Berlioz	*Lettres sur « les Troyens »*	449
Berthe-Georges Gaulis	*Dix jours à Angora*	474
E. Halperine-Kaminsky	*Tolstoïsme et Bolchevisme*	492
J.-L. Vaudoyer	*L'Empereur des forçats*	512
Victor Cyril	*L'Amour avait raison.* — II	530
Prince de Condé	*Journal d'émigration* (fin)	581
H. Rosnoblet	*Contes de la Brie*	622
Max Letannois	*L'Opinion en Rhénanie*	643
Louis Laloy	*La Musique*	656
X. X. X	*Les États-Unis et la Paix*	666

Copyright 1921 *Revue de Paris*.

PARIS

DIRECTION ET REDACTION : 85bis, FAUBOURG SAINT-HONORÉ

ADMINISTRATION, ABONNEMENTS ET VENTE : 3, RUE AUBER

1921

LIVRES NOUVEAUX

L'EUROPE AU JOUR LE JOUR, T. IX

par **Auguste Gauvain**.

Ce nouveau volume contient les articles publiés dans le *Journal des Débats* de novembre 1915 à août 1916, de l'expédition de Salonique à la veille de l'intervention roumaine. C'est pendant cette phase critique de la guerre, durant laquelle alliés et neutres piétinaient diplomatiquement, que la victoire s'est trouvée ajournée à deux ans, et que le monde a été condamné à l'épuisement économique. Rien de plus poignant que cette lutte quotidienne des esprits perspicaces contre la politique à courte vue qui a engendré d'incalculables misères.

LE CARDINAL DE BOISGELIN (1732-1804)

par l'abbé **E. Lavaquery**.

L'Académie française a honoré d'une partie du prix Gobert les deux gros volumes que l'abbé Lavaquery a consacrés à l'étude de la vie de Jean-de-Dieu Raymond de Boisgelin, archevêque d'Aix à vingt-huit ans sous Louis XV, président de l'Assemblée de Provence, académicien, émigré de 1793 à 1802, puis rallié au Concordat, archevêque de Tours et cardinal. L'auteur a remarquablement tiré parti d'une documentation abondante, riche notamment en pièces d'archives privées et a fait œuvre d'érudit sagace et consciencieux. Il a bien mis en valeur le rôle conciliateur et modérateur du cardinal, — par exemple en 1790, lors de la crise de la Constitution civile du clergé, et sous le Consulat, — son honnêteté foncière, la pureté de ses intentions. Et surtout il a montré, par un exemple concret, ce que furent pour les membres du haut clergé les dernières années de la monarchie, si douces à vivre, la catastrophe révolutionnaire, qui leur ôta tout, et la restauration consulaire qui leur rendit sinon la fortune, du moins une apparence de prestige et de pouvoir. Cet ouvrage sera également apprécié par les historiens et par le grand public.

DISCOURS DE MIRABEAU

publiés par **Louis Lumet**.

On n'avait point jusqu'à présent d'édition fidèle des œuvres oratoires de Mirabeau. La publication de M. L. Lumet comble cette regrettable lacune. Les deux volumes de *Discours*, qui font suite aux *Écrits* déjà parus, mettent dans un relief puissant la figure du grand orateur : on oublie, en les lisant, les tares de l'homme pour ne plus songer qu'au politique qui sut donner une voix aux aspirations de la première génération révolutionnaire.

HISTOIRE DE L'ENSEIGNEMENT SECONDAIRE EN FRANCE (1802-1920)

par **Georges Weill**.

Le problème de la réforme de notre enseignement secondaire est dès maintenant posé devant l'opinion : non seulement les programmes, mais le recrutement des élèves et l'organisation même des lycées vont être mis en discussion. Or, tandis que notre enseignement primaire et notre enseignement supérieur sont une création de la Troisième République, le « Secondaire », avec son internat, ses proviseurs, sa hiérarchie, ses traditions, remonte tout droit aux Jésuites et à Napoléon Ier. Comment il a évolué au cours du XIXe siècle, c'est ce que montre avec clarté et pénétration l'excellent historien qu'est M. Georges Weill. Rien ne saurait mieux éclairer les controverses qui s'annoncent, que la lecture de cette étude si substantielle dans sa sobriété.

HISTOIRE ANCIENNE DE L'AFRIQUE DU NORD, T. IV

par **Stéphane Gsell**.

Ce nouveau volume de la grande *Histoire ancienne de l'Afrique du Nord* de M. Gsell est le dernier qui soit consacré à Carthage. Il traite de la civilisation punique, c'est-à-dire de l'histoire économique de Carthage; comment elle mit en valeur une partie de la Tunisie et de l'Algérie, quels furent son industrie et son commerce, ses mœurs et ses croyances. Le livre se termine par une vue d'ensemble — modèle d'exposé critique — sur le rôle historique de Carthage, tel que nous pouvons le deviner par les documents trop peu nombreux qui nous sont parvenus.

AUS MEINEM LEBEN (MA VIE)

par le général feld-maréchal **von Hindenburg**.
Traduit par le capitaine Kœltz.

Nos lecteurs n'ont pas oublié le vigoureux portrait du maréchal allemand, qu'a tracé ici-même M. P. Conard. Plus encore que Ludendorff, Hindenburg est le produit d'une caste, le corps des officiers prussiens, et d'un système politique, la monarchie prussienne. Caste et système politique ont été brisés; mais l'ancien esprit subsiste toujours. On le retrouvera singulièrement vivant dans les *Mémoires* du vieux maréchal, livre instructif, intéressant, attachant, et qui, mieux que bien des traités d'histoire, fait comprendre ce qu'était l'Allemagne de 1914.

LETTRES DE BERLIOZ

SUR « LES TROYENS »

Les lettres de Berlioz, durant sept ans et demi (d'avril 1856 à la fin de 1863), nous font assister jour par jour à l'histoire vécue des *Troyens*. Au moment où l'Opéra de Paris vient, pour la première fois après soixante ans, de représenter l'œuvre qu'avait composée pour lui le plus génial musicien que la France a produit en son siècle et qu'il lui avait refusée, il est précieux que nous puissions, par cette documentation directe, voir revivre ainsi, retracés par lui-même en toute intimité, les détails de cette histoire.

C'est chose remarquable de constater combien Virgile, le génie latin et le classique par excellence, a exercé un charme profond sur l'esprit des hommes de l'âge romantique. « Dans Virgile parfois, Dieu tout près d'être un ange... » disait Hugo ; et il en multipliait les citations et les épigraphes. Chateaubriand, évoquant dans les *Mémoires d'outre-tombe* ses souvenirs de la douzième année, âge de « l'éveil des passions », dit : « J'expliquais le quatrième livre de l'*Enéide* et lisais le *Télémaque* : tout à coup je découvris dans Didon et dans Eucharis des beautés qui me ravirent ; je devins sensible à l'harmonie de ces vers admirables et de cette prose antique. » Et Berlioz, dans sa solitude enfantine de la Côte Saint-André, a retrouvé des impressions toutes semblables, plus aiguës encore. Lui aussi a écrit ses Mémoires, et il y note : « Le poète latin, en me parlant de passions épiques que je pressentais, sut le premier trouver le chemin de mon cœur et enflammer mon imagination naissante. »

Son père lui faisait traduire le même quatrième livre. « Un jour, conte-t-il, déjà troublé dès le début de ma traduction orale par le vers :

At regina gravi jamdudum saucia cura,

j'arrivai tant bien que mal à la péripétie du drame ; mais lorsque j'en fus à la scène où Didon expire sur son bûcher, entouré des présents que lui fit Enée, des armes du perfide, et versant sur *ce lit, hélas ! bien connu*, les flots de son sang courroucé ; obligé que j'étais de répéter les expressions désespérées de la mourante, *trois fois se levant appuyée sur son coude et trois fois retombant*, de décrire sa blessure et son mortel amour frémissant au fond de sa poitrine, et les cris de sa sœur, de sa nourrice, de ses femmes éperdues... les lèvres me tremblèrent, les paroles en sortaient à peine et inintelligibles ; je fus pris d'un frissonnement nerveux, et, dans l'impossibilité de continuer, je m'arrêtai court. » Et il s'en alla dans les champs, cacher loin de tous les yeux, son chagrin virgilien.

Il avait douze ans alors et déjà il aimait. Une belle jeune fille, apparue dans le cadre magnifique de ses montagnes dauphinoises, avait fait battre son cœur précoce. Elle avait « de grands yeux armés en guerre », « une chevelure digne d'orner le casque d'Achille » ; il la nommait en latin : la *Stella montis*, et, bien que son aspect n'eût rien de tragique, il l'identifiait volontiers avec l'héroïne de son poème chéri.

Puis, le cours de la vie l'emporta et il pensa avoir oublié tout cela. Il quitta ses campagnes tranquilles pour venir à Paris, s'initia aux beautés étrangères de Shakespeare, de Gœthe et de Bœthoven, s'éprit d'une folle ardeur pour l'artiste en qui il croyait voir Ophélie en personne et l'épousa, et, exprimant par la puissance de son art le génie du romantisme, incarnant en soi-même l'homme romantique, créateur de formes nouvelles, il écrivit les œuvres qui ont été le point de départ de toute la musique moderne et restent comme les chefs-d'œuvre de leur temps.

Cependant il n'oubliait point le passé. L'âge de la maturité ayant sonné, il revit son beau Dauphiné et les souvenirs d'autrefois refluèrent en lui. Rêvant, aux soirs d'automne, *per amica silentia lunæ*, il se reprit à penser à Virgile. Il rêva de nouveau à celle qui, la première, lui avait révélé la beauté et l'amour. La vie l'avait dûrement éprouvé. Ruiné par l'exécution même de son plus durable chef-d'œuvre, absorbé par des besognes prosaïques et indispensables, découragé, désabusé, il semblait avoir renoncé à poursuivre la tâche pour laquelle son génie l'avait destiné. Les circonstances permirent qu'il renonçât à cette résolution funeste. Il avait perdu l'épouse pour laquelle, en son illusion, il avait tout sacrifié naguère et qui n'était plus pour lui qu'une lourde charge ; quelques indices lui faisaient croire qu'il allait être moins incompris. Il se remit en marche. Mais ce retour à l'activité créatrice n'alla pas sans un certain changement d'orientation. Il ne chercha plus l'inspiration aux sources où il puisait lors de sa jeunesse fougueuse : les impressions de l'enfance, plus adoucies, lui revinrent avec obstination. Il écrivit d'abord *l'Enfance du Christ*, écho de la foi naïve de ses douze ans, quand il faisait sa première communion, dans un couvent de jeunes filles, au chant d'un cantique de Dalayrac. Puis, passant à d'autres souvenirs du même temps, il songea à Virgile.

« Depuis trois ans, écrivait-il en 1854, je suis tourmenté par l'idée d'un vaste opéra dont je voudrais écrire les paroles et la musique. Je résiste à la tentation de réaliser ce projet... » Il n'y résista pas. Revenons encore aux *Mémoires*, qui déjà viennent de nous fournir ce dernier renseignement : leur post-face va nous dire quand et comment il prit la résolution définitive d'écrire cet ouvrage qui, suivant sa propre expression, le tourmentait.

« Me trouvant à Weimar, chez la princesse de Wittgenstein (amie dévouée de Liszt, femme de cœur et d'esprit, qui m'a soutenu bien souvent dans mes plus tristes heures), je fus amené à parler de mon admiration pour Virgile et de l'idée que je me faisais d'un grand opéra traité dans le système shakespearien, dont le deuxième et le quatrième livre de *l'Enéide* seraient le sujet. J'ajoutai que je savais trop quels chagrins une telle entreprise me causerait nécessairement pour que je vinsse jamais à la tenter. » « En effet, répliqua la princesse, de votre » passion pour Shakespeare unie à cet amour de l'antique, il doit » résulter quelque chose de grandiose et de nouveau. Allons, il faut » faire cet opéra, ce poème lyrique ; appelez le et disposez-le comme » il vous plaira. Il faut le commencer et le finir. » Comme je continuais à m'en défendre : « Ecoutez, me dit la princesse, si vous reculez » devant les peines que cette œuvre peut et doit vous causer, si vous » avez la faiblesse d'en avoir peur et de ne pas tout braver pour Didon » et Cassandre, ne vous représentez jamais chez moi, je ne veux plus » vous voir. » Il n'en fallait pas tant dire, ajoute Berlioz, pour me décider.

Cela se passait en février 1856. Berlioz avait cinquante-deux ans depuis le mois de décembre précédent. « Musicien errant », comme nous l'avons appelé, il avait été invité à faire en Allemagne une nouvelle incursion musicale, qui, cette année-là, fut courte. Sa correspondance, comme d'ordinaire, nous renseigne presque jour par jour sur ses faits et gestes. Le 30 janvier, il avait adressé au directeur du Conservatoire une demande de congé pour aller donner trois concerts en Allemagne du 2 février au 3 mars. Le 1er février, il est arrivé à Gotha, d'où il écrit une lettre (à Richard Pohl) dans laquelle il annonce son arrivée prochaine à Weimar. Le 6, il dirige l'*Enfance du Christ* à Gotha, puis il part aussitôt pour Weimar, où Liszt est maître du domaine musical et l'attend; le 12, il écrit à Hans de Bulow qu'il est arrivé depuis plusieurs jours et qu'on travaille au théâtre à son *Benvenuto Cellini* ; il écrit en même temps au ténor Tichtackek, le créateur des grands rôles wagnériens, pour l'inviter, de la part de Liszt, à venir entendre son ouvrage. *Benvenuto* est donné le 16, en représentation de gala, pour la fête de la Grande-Duchesse ; le lendemain, Berlioz dirige un concert à la cour, et, le 28, il conduit une exécution intégrale de la *Damnation de Faust*. Des lettres postérieures à des amis de France et de Belgique (Auguste Morel, Ad. Samuel) donnent des détails sur cette audition. Au commencement de mars, il est de retour à Paris.

Et voici que, le 12 avril, il peut déjà écrire à Liszt :

« J'ai commencé à dégrossir le plan de la grande machine dramatique à laquelle la Princesse veut bien s'intéresser. Cela commence à s'éclaircir ; mais c'est énorme et par conséquent c'est dangereux. J'ai besoin de beaucoup de calme d'esprit, ce dont j'ai le moins précisément. Cela viendra peut-être. En attendant, je rumine, *je me ramasse*, comme font les chats quand ils veulent faire un bond désespéré. Je tâche surtout de me résigner aux chagrins que cet ouvrage ne peut manquer de me causer... Enfin, que je réussisse ou non, je ne t'en parlerai plus maintenant que quand l'affaire sera finie. Et Dieu sait quand elle le sera ; je ne me suis pas imposé l'obligation de faire vite. »

La lettre se termine par ce paragraphe :

« Je suis préoccupé d'une scène de Cassandre, de la *Priamcia virgo* aux cheveux épars, que je suis obligé de faire mourir au second acte, en dépit de l'histoire qui nous la montre après le sac de Troie captive chez les Grecs. »

Ainsi, il n'y a guère plus d'un mois que Berlioz est revenu à Paris, où il a trouvé, comme de coutume, assez de causes d'occupations et de préoccupations, et déjà il est à l'œuvre. Il va désormais s'y adonner sans plus s'en laisser distraire, ne songer qu'à cela pendant sept ans et plus, écrivant d'abord le poème, puis composant la musique, remettant cent fois l'ouvrage sur le métier, tantôt plein de foi, tantôt d'incertitudes et de doute, préoccupé surtout par les difficultés de l'exécution — et ce n'était pas à tort, car il ne put jamais arriver à voir représenter comme il l'eût voulu son œuvre intégrale. — Tout plein de son sujet, il fait sans cesse confidence à ses amis de ses travaux, de ses espérances, de ses déboires.

Les premières de ces confidences ont été faites, ainsi qu'il était naturel, à la femme dont l'amitié persuasive avait décidé le musicien-poète à l'entreprise devant laquelle il hésitait.

La princesse Caroline Sayn-Wittgenstein, née Swanowska, d'origine polonaise, apparentée, dit-on, à la famille impériale de Habsbourg, est un des types les plus intéressants qu'on ait pu voir à son époque de la grande dame cosmopolite, à l'esprit infiniment cultivé et curieux, passionnée d'art et croyant avoir une mission à remplir. Mariée en son pays à un homme avec lequel son incompatibilité d'humeur n'avait pas tardé à s'avérer, elle s'était séparée de lui pour unir sa destinée à celle de Liszt : depuis plusieurs années à l'époque où commence ce récit épistolaire, leur maison de l'Altenbourg, à Weimar, était devenue un centre d'art et le siège d'une véritable souveraineté musicale. Elle fut, comme Liszt, une des premières enthousiastes de Wagner ; mais, à l'encontre de lui, cette admiration ne la rendit pas injuste pour le maître français. Depuis quatre ans, Berlioz était en correspondance avec elle (sa première lettre est datée de Londres, mars 1852).

C'est à l'époque où nous voilà parvenus que cette intimité spirituelle et lointaine se fait le plus expansive.

Les lettres de Berlioz à la princesse Wittgenstein ne sont pas inédites : nous ne les reproduisons donc point ici, quoi qu'elles soient peu connues et n'aient été imprimées que hors de France, et que, surtout au début, elles soient celles qui nous rendent le mieux compte des premiers enthousiasmes de l'auteur dans le feu de sa composition première. Pas davantage nous ne donnerons celles qui, écrites à des amis des premiers jours, ont paru dans des recueils, encore qu'un grand nombre n'aient été qu'incomplètement transcrites. Mais il en est assez d'autres, complètement inédites, par lesquelles nous verrons Berlioz s'épancher dans le cœur de ses amis et de ses proches et se montrer à eux dans la plus sincère intimité : ce sont elles que nous allons reproduire ; leur réunion constituera une ample histoire du chef-d'œuvre retracé jour par jour par les lettres de son auteur.

JULIEN TIERSOT

Le 17 mai 1856, une longue lettre à la Princesse nous montre Berlioz dans le premier feu de sa composition. Il a achevé le premier acte du poème et songe à la musique. Une semaine après, le même jour (23 mai), deux lettres, l'une à son ami marseillais Auguste Morel, l'autre à Théodore Ritter, nous apportent de nouveaux détails. Puis un événement inattendu vient faire diversion : Adolphe Adam étant mort, Berlioz résolut de briguer sa succession comme membre de l'Académie des Beaux-Arts et les lettres le montrent partagé entre les deux préoccupations (voir encore une lettre à Théodore Ritter fin mai). Mais *les Troyens* continuent à l'absorber par-dessus tout.

A TOUSSAINT BENNET [1]

11 juin 1856.

Mon cher Bennet,

Votre second envoi du journal de Nancy [2] semble me reprocher une négligence dont je ne suis point coupable.

J'avais envoyé le premier feuilleton (ce qui concerne Théodore) au *Journal des Débats* le jour même où il m'était parvenu. J'y avais joint une lettre pressante à M. de Sacy. Si on n'a pas fait droit à ma demande c'est que, par quelque

1. Père de Théodore Ritter, le jeune et brillant pianiste, au sujet duquel Ernest Royer disait : « Berlioz n'a jamais eu d'élèves, mais nous sommes deux qui nous regardons comme ses disciples » ; et ces deux étaient lui-même et Théodore Ritter.

2. Ritter, qui n'avait alors que seize ans, était allé donner des concerts dans cette ville.

caprice dont je n'ai pas la clé, on ne l'a pas voulu. Il m'est impossible d'insister en pareil cas ; je n'ai donc pas envoyé une seconde demande. Mais comme je dois faire prochainement un feuilleton, soyez sûr que je n'oublierai pas de parler du succès de l'ouverture.

Si ce feuilleton n'est pas déjà publié, c'est que je suis dans une fièvre de composition qui me rend toute *distraction* (quelle distraction !) impossible en ce moment. Je viens de finir le troisième acte de mon poème et de plus j'ai achevé d'écrire hier les paroles *et la musique* du grand Duo du quatrième acte[1], une scène volée à Shakespeare et virgilianisée, qui me met dans des états ridicules.

Je n'ai eu à m'occuper que de la *rédaction* de cet immortel radotage d'amour qui fait du dernier acte du *Marchand de Venise* le digne pendant des hymnes sublimes de Roméo et Juliette. C'est Shakespeare qui est le véritable auteur des paroles et de la musique. Il est singulier qu'il soit intervenu, lui le poète du Nord, dans le chef-d'œuvre du poète Romain. Virgile avait oublié cette scène. Quels chanteurs que ces deux!!!...

On fait aujourd'hui la liste des candidats à la section de musique. On dit que je serai présenté le premier... et que tout ira bien. Nous saurons cela dans 10 jours. Si tout, en effet, a bien été, je vous écrirai aussitôt et j'espère que le *petit vin de la Moselle* sera de nouveau fêté en mon honneur.

Adieu je vous serre la main et j'embrasse Paul de tout mon cœur. Je n'aime plus du tout Théodore, pourtant je serais bien heureux de le revoir. Quand donc quittez-vous votre Nancy? Que diable ! revenez donc.

Mille compliments empressés à madame Bennet.

H. BERLIOZ

In such a night as this
When the sweet wind did gently kiss the trees, etc.

LORENZO

In such a night
Stood Dido with a willow in her hand

1. C'est donc par la cantilène d'amour de Didon et d'Enée que Berlioz a commencé la composition musicale des *Troyens*.

Upon the wild sea banks, and wav'd her love
To come again in Carthage

JESSICA

In such a night
Did Thisbé fearfully s'ertrip the dew
And saw the lion's schadow here himself
And ran dismay'd away

LORENZO

In such a night, etc.

Les litanies
Par une telle nuit, le front ceint de Cytise
La déesse Vénus suivit le bel Anchise
Aux bosquets de l'Ida.
Par une telle nuit, etc.
O nuit d'ivresse et d'extase infinie.

At regina gravi jamdudum saucia cura, etc.
oculisque errantibus alto
Quœsivit cœlo lucum ingemuitque reperta.

A SA SŒUR ADÈLE

(Paris), dimanche, 22 juin 1856.

Chère sœur,

Tu sais sans doute déjà que j'ai été nommé hier membre de l'Institut.

Ce coup d'Etat de la partie jeune de l'académie des beaux arts, fait une grande sensation dans notre monde. Ce sont des joies, des transports, dont tu n'as pas d'idée et que je ne prévoyais pas. Mon appartement ne désemplit pas de féliciteurs. Les lettres de compliments se succèdent depuis ce matin. Hier soir en rentrant j'ai trouvé mon escalier couvert d'arbustes et de fleurs qui avaient été apportés par quelque ami que je ne connais pas encore.

Toute la section de musique a été parfaite pour moi ; quant à Horace Vernet et à ses adhérents, c'est un triomphe pour eux.

Adieu je ne reçois pas de nouvelles de Marseille, dis-moi si tu en as.

J'embrasse ton mari et tes chères filles et *même* toi.

Je ne fais qu'embrasser depuis hier, Marie était venue à l'Institut attendre, dans un atelier, le résultat du scrutin. Elle a failli se trouver mal quand on est venu nous annoncer la victoire.

Ton dévoué,

H. BERLIOZ.

A SA SŒUR ADÈLE

Plombières[1], lundi soir, 25 août 1856.

Chère sœur,

Je viens de recevoir ta lettre, et j'y réponds tout de suite, parce que demain je n'aurai pas le temps. Je suis attelé à un deuxième feuilleton que je veux finir avant mon retour ; lequel deuxième sera suivi d'un troisième toujours sur Plombières et sur Bade[2].

Cuveiller-Fleury, que j'ai retrouvé et qui part demain matin, emporte mon premier, dont je trouverai l'épreuve chez moi à Paris. Je suppose qu'on ne me fera pas de difficultés au journal pour les passages relatifs à l'Empereur ; il n'y a rien que de fort simple, aucune courtisannerie. Et je ne changerai rien. Le premier feuilleton finit par notre histoire avec la vieille femme qui nous a conduits chez Dorothée. Je pourrai à peine faire tout entier en trois lettres (ce sont des lettres). Je veux tout de suite faire quelques feuilletons afin qu'on me laisse tranquille au *Journal des Débats*, pendant quelques temps.

Comme tu le dis ma partition des *Troyens* me travaille. La scène que j'ai ajoutée au cinquième acte est entre deux soldats Troyens montant la garde devant les tentes, pendant

1. Les lettres sur Plombières et Bade ont paru dans le *Journal des Débats* des 4 et 9 septembre 1856 ; Berlioz les a reproduites dans *les Grotesques de la musique*.

2. En cette année 1856, Berlioz fut invité pour la première fois à diriger un festival à Bade. Il en profita pour aller, au passage, faire une saison à Plombières, espérant y guérir l'affection nerveuse dont il souffrait.

la nuit et causant ensemble quand ils approchent l'un de l'autre. Ils se plaignent de l'obstination de leurs chefs à vouloir à toute force quitter Carthage pour chercher cette maudite Italie. On est si bien à Carthage, quelle fureur d'aller encore braver les tempêtes, la faim, la soif sur la mer, etc., tu comprends. Les goûts et les idées de ces deux soldats font un contraste que je crois heureux avec les passions et les aspirations héroïques des autres personnages. En outre ils parlent d'une scène terrible qui a eu lieu entre Didon et Enée, quand celui-ci a laissé entrevoir à la reine la nécessité de son départ ; et cela prépare l'arrivée en scène d'Enée, en indiquant qu'une semaine s'est écoulée depuis le quatrième acte[1]. De plus ce Duo par sa forme est une proposition musicale à résoudre d'un très vif intérêt. Cela sera tout neuf, j'espère.

J'apprends par une lettre de Paris que le cadeau de l'Empereur[2] est une très belle médaille d'or, portant d'un côté son effigie et de l'autre ces mots :

DONNÉE PAR L'EMPEREUR

A M. HECTOR BERLIOZ

J'ai reçu au sujet du poème des *Troyens* une lettre de 16 pages de la Princesse Wittgenstein de Weimar. Liszt m'ayant demandé avec instance de lui envoyer une copie de mon manuscrit, je n'ai pas pu le lui refuser et c'est la Princesse qui s'est chargée de m'envoyer leurs félicitations. Elle est dans un transport de joie que j'aie, dit-elle, si bien réussi. La scène blâmée par Cuveiller-Fleury la touche profondément, c'est une de celles qu'elle préfère. Elle me fait quelques observations de détails dont j'ai tout de suite profité, puisqu'elles me paraissaient justes. Quand pourrai-je donc me mettre la tête la première dans ma partition, sans plus songer à autre chose?

Je vais un peu mieux depuis deux jours ; mes douleurs d'entrailles ont beaucoup diminué. Marie éprouve aussi un

1. Cette dernière partie de la scène des soldats troyens n'a pas été conservée dans l'œuvre définitive.

2. Pour la composition de la cantate *l'Impériale*, exécutée, sous la direction de Berlioz, lors des fêtes de l'Exposition de 1855.

excellent effet de ses nouveaux bains. Nous sommes allés cet après-midi à la fontaine Stanislas et jusqu'au gros chêne qui est au-dessus. Il faisait un temps délicieux.

Je savais bien que je ne m'étais pas trompé au sujet de l'argent envoyé à Louis... Il ne m'a pas écrit ces jours-ci. Adieu, nous t'embrassons.

Mille amitiés à ton mari et à tes demoiselles !!...

H. BERLIOZ

P.-S. Nous retournons à Paris dimanche prochain.

A FRANZ LISZT

8 octobre 1856.

Cher ami,

J'espère que te voilà de retour à Weimar après ta tournée brillante dans le sud de l'Allemagne. La princesse dans sa dernière lettre m'annonçait ton retour. Je n'ai qu'à peine le temps de t'écrire, en courant, trois lignes : Veux-tu me dire, courrier par courrier, s'il te serait possible de me faire prêter par le théâtre de Weimar *les parties d'orchestre et les rôles* de Cellini. Je n'ai besoin ni des partitions ni des parties de chœur.

Ce serait pour la fin de cette année et il faudrait qu'il me fût possible de garder cette musique jusqu'au mois d'avril. Je la renverrai ensuite en bon ordre et en bon état. Je te dirai plus tard de quoi il s'agit. Mais je crains que ma demande ne paraisse fort indiscrète. En tout cas dis-moi la vérité.

La princesse me parle de mon feuilleton des *Débats* où j'ai fait mention de ton séjour en Hongrie et de ta messe (il a paru le 24 septembre).

Excuse-moi auprès d'elle si je ne réponds pas aujourd'hui à sa charmante lettre ; je suis si distrait et préoccupé que je ne lui dirais que des bêtises, et vous vous moqueriez tous de moi.

Adieu, je te serre la main et je vous félicite de ton succès dont on parle beaucoup ici.

Mille amitiés dévouées,

H. BERLIOZ

A SA SŒUR ADÈLE

(Paris), dimanche, 26 octobre 1856.

Tu vas peut-être t'étonner, chère sœur, de recevoir de moi une lettre... oui, il n'y a pas de raison pour que je t'écrive aujourd'hui... mais tu ne m'en voudras pas. Je suis dans un état d'agitation intérieure et il me semble que je vais sentir cette fièvre se calmer en causant un instant avec toi. Ton souvenir me rafraîchit. Tu ne sais pas qu'un lien de plus s'est établi entre nous, depuis que tu as paru prendre intérêt à ce qui tant me passionne, m'agite, me ronge, à ce qui me fait vivre, à ce qui me tue... J'ai toujours beaucoup souffert en silence de vous voir tous (ton mari excepté) ne considérer que le *résultat final* de mes efforts et de mes rêves d'artiste.

Cette non-sympathie, cette non-compréhension, cet isolement de vous hors du monde intellectuel où je vis me faisaient un mal affreux. Malheureusement tu ne sais pas la musique ; mais au moins maintenant le côté littéraire de mon œuvre (ne ris pas de ce titre ambitieux) sert pour toi de communication, et trouve une fenêtre par laquelle tu peux regarder dans mon jardin. Et j'éprouve, à l'idée que tu m'y vois travailler, un ravissement singulier et tout nouveau. Et croirais-tu, il faut me pardonner, que je t'en aime davantage. Te voilà au fait maintenant... Eh bien aujourd'hui j'avais besoin de t'écrire. Je tremble de la tête aux pieds, du cœur au cerveau d'impatience, de douleur, d'enthousiasme, de surabondance de vie... Je ne puis pas écrire assez vite ma partition ; il me faut un temps énorme, désastreux. Je suis inquiet de son avenir. Il n'y a point d'interprètes. Le théâtre de l'Opéra est aux mains des plus grands ennemis de *mon art*. L'empereur ne sait rien, ne comprend rien — on ne fait et on ne prépare dans ce petit monde que des sottises et des platitudes. Les crétins et les drôles vivent toujours. Et le temps marche. Et puis une foule de petites piqûres qui me font souffrir comme quand on a un clou dans un soulier... mon éditeur de Londres m'envoie la partition anglaise de l'*Enfance du Christ*, et j'y trouve des passages navrants dans la traduction. Par exemple : Original « Jésus ! quel nom charmant ! »

Traduction « Jésus ! the name is good ! »

Mot à mot « Jésus ! *le nom est bon* !... »

N'y a t-il pas de quoi se jeter dans un puits? (Le nom est bon!) et il me faudra passer à Londres pour avoir écrit cette inepte réponse et bien d'autres que je ne te citerai pas. Voilà les traducteurs. Et celui-là est le plus célèbre d'Angleterre, c'est le grand critique de l'*Athœneum* qui passe pour savoir aussi la musique, M. Charley. Mais je devrai avoir l'air enchanté...

Autre chose, je vois ce matin dans la *Gazette musicale*, qu'on organise à Vienne une exécution de ma Symphonie de *Roméo et Juliette*. Ils n'ont encore là qu'une affreuse traduction allemande, ils n'ont pas certains instruments, je n'y suis pas ; il n'y a rien de plus difficile à diriger... que vont-ils faire? Et on ne m'écrit seulement pas, pour me demander conseil! l'orchestre est superbe, il est vrai ; le chef (M. Eckert) est un homme de talent et un honnête artiste ; mais les chanteurs, mais les chœurs, mais l'ensemble de l'exécution quels seront-ils? J'espère encore qu'on ne donnera que quelques fragments de cette partition.

Et j'ai eu le malheur hier soir d'ouvrir un volume... J'ai trois éditions de Shakespeare, deux en anglais, une en français, une TRADUCTION ! Je suis tombé sur *Hamlet*, je n'ai plus pu le quitter. Je l'ai relu d'un bout à l'autre. J'en suis malade ; il me semble sentir mon cœur se serrer et se dilater successivement dans ma poitrine... ce prodigieux et désolant tableau de la vie humaine... l'effroi causé par la contemplation d'un si gigantesque génie... la connaissance des causes qui empêchent encore tant de gens de le comprendre... les crimes de ses interprètes, de ses traducteurs...

Et cette indifférence du poète pour l'effet qu'il produira ! comme le soleil qui verse sa lumière sur la terre, sans s'inquiéter si les nuages de cette chétive planète peuvent s'interposer

(La fin de cette lettre manque.)

A SA SŒUR ADÈLE

(Paris), 15 novembre 1856.

Tu ne veux donc plus m'écrire, chère sœur? mes deux dernières lettres sont restées sans réponse, ton mari ne m'écrit

pas davantage. Il semble que ce soit fait exprès dans ce moment où je suis malade, où tout m'agite, m'inquiète, me tourmente. Chaque matin en me levant je vais dans mon cabinet voir s'il n'y aura pas sur ma table une lettre de toi... et toujours rien. Qu'est-ce que cela veut dire? es-tu encore en voyage quelque part? es-tu malade toi aussi? Je t'en prie, écris-moi donc. Es-tu fâchée contre moi? que diable pourrai-je avoir fait pour cela? je m'y perds. Suat doit être de retour de la côte ; est-il content des vendanges? comment va Monique? et tes filles que font-elles? J'ai à leur envoyer un exemplaire de l'édition allemande de mes *Nuits d'été* (il y a aussi des paroles françaises). C'est un peu en dehors de leurs habitudes musicales ; mais il n'y aura pas grand mal, je crois, à les dépayser.

J'ai reçu des nouvelles de Louis, qui en passant le détroit de Gibraltar a trouvé moyen d'envoyer quelques lignes à Marseille.

Il allait très bien, ils avaient beau temps et allaient entrer dans l'océan. Je t'ai peut-être déjà écrit cela, mais quelle idée de ne pas me répondre?

J'ai vu A. Robert hier ; il dit que j'ai une névrose intestinale. Il m'a ordonné de prendre le matin, quand ma crise arrive, six gouttes de laudanum dans une cuillerée d'eau. J'ai commencé aujourd'hui ; le mieux a été assez prompt, mais il m'en reste un tremblement intérieur assez pénible.

J'ai acheté un grand piano d'Erard pour sa fille, l'autre jour. Hier une dame de nos amies est venue me prier de lui rendre le même service, et il y a quelques jours Charles Bert m'a écrit pour le même objet. On sait qu'Erard me fait une remise assez importante et c'est toujours cela de diminué sur le prix. Est-ce que vous ne ferez pas cadeau à mes nièces d'un de ces superbes instruments, pendant que je suis en train?

Quelles niaiseries je t'écris là ! je ne sais que te dire, je suis inquiet et impatient. Je n'ai qu'une phrase en tête : « Pourquoi ne m'écrit-elle pas » ?

Adieu, je t'embrasse quand même,

H. BERLIOZ

Ma chère Joséphine, ma bonne petite Nancy, dites à votre

mère, que c'est indigne de sa part. Ecrivez-moi, vous autres, puisque votre père et votre mère me tiennent rigueur. Je suis malade, j'ai l'esprit malade apparemment ; ce n'est pas une raison pour me tourmenter, au contraire.

(Communiqué par madame Chapot.)

A SES NIÈCES JOSÉPHINE ET NANCI SUAT

(Paris), 1er janvier 1857.

Chères nièces (remarquez d'abord que je ne dis plus chères petites nièces) j'ai été bien enchanté de toutes les charmantes choses que vous venez de m'écrire ; je ne le serai pas moins, sans doute, de celles que vous venez de me broder. Le sac n'est pas encore arrivé !... Est-il plein de bonbons? je l'espère. Je vous ai brodé quelque chose moi aussi. Vous ne le croyez pas? Vous verrez. Je ne vous écris qu'un billet ; il faut tout à l'heure m'habiller en académicien pour aller faire en corps la visite du jour de l'an à l'Empereur. Ce déguisement fait la joie de votre tante, parce que la première fois que je l'ai endossé à la séance publique de l'Institut, elle a remarqué que j'étais le seul possesseur de cinq croix ; le plus riche de nos confrères en ce genre n'en a que trois !

Je vais avoir la poitrine comme un magasin de porcelaine.

Comment ! Joséphine joue déjà la musique de Hummel ! mais c'est superbe. Hélas ! le piano de 2 400 francs est un demi-queue ; mais votre père va découvrir une mine d'or dans une de ses vignes, et ne se fera plus tirer l'oreille pour l'acquisition du piano. Pour qu'il se la fît tirer il faudrait qu'il n'en eût pas du tout (d'oreille).

Je suis ravi de vous voir apprendre l'italien ; *quando sarete due vere Italiane, bisognarà imparare l'Inglese, almeno per leggere la belle cose scritte in questa lingua.*

Je ne sais pas, chères nièces, quand je pourrai aller vous faire la surprise que vous me demandez. Si je trouvais le moyen de m'échapper, je vous *préviendrais*. Il est vrai que la surprise ne serait plus aussi grande. Ma femme serait bien heureuse aussi de vous connaître. Vous parleriez italien ensemble, elle est de ma force. Ce qui n'est pas beaucoup dire.

Je suis toujours assez mal portant ; hier surtout j'étais très souffrant, mais c'était le lendemain d'un grand dîner où j'aurai sans doute commis quelque imprudence. On nous accable d'invitations qu'il est à peu près impossible de refuser, surtout dans ce moment. Demain, autre festin ; mais je ne mangerai que des sardines.

Je regrette bien le pâté de Joséphine ; elle a eu tort de ne pas l'envoyer ; les douaniers nous en auraient peut-être bien laissé un petit morceau...

Adieu, adieu, j'embrasse de tout mon cœur et la *fanciula e la ragazza e la madre ed il padre.*

IL ZIO ETTORE BERLIOZO

(Communiqué par madame Chapot.)

A T. BENNET

Paris, 14 janvier 1857.

Merci, mon cher Bennet, de votre lettre amicale, elle vient de m'arriver en même temps qu'un charmant billet d'Ed. Holmes de Londres.

J'avais besoin de cela pour me remonter un peu. Je me lève pour quelques minutes pendant qu'on refait mon lit. Le médecin m'a mis à une diète atroce ; la diète de Francfort n'est rien en comparaison.

Je suis dans un tel état de faiblesse que je ne puis aujourd'hui me tenir debout. Aussi pas de feuilleton, *le Trouvère* attendra[1].

Je voudrais que cette faiblesse augmentât jusqu'à la complète extinction des forces vitales... il doit être bon de mourir ainsi.

Je suis bien content de vous voir content ! d'apprendre que Théodore travaille et surtout que Paul se souvient de moi. Embrassez bien de ma part ce cher enfant... Mais non c'est sa mère que je charge de la commission, vous aurez peut-être trop fumé.

1. Le feuilleton de Berlioz sur *le Trouvère* n'a paru dans *les Débats* que le 3 février.

Le Trouvère a très bien réussi à l'Opéra ; madame Lauters a mieux encore réussi, à tel point que la Borghi-Mamo doit être un peu mécontente de son directeur qui semble avoir dirigé tous les efforts du directeur de la claque vers la débutante.

Gueymard crie au dernier acte à faire craindre pour sa raison.

La vogue de la *Reine Topaze*[1] va croissant ; on s'inscrit pour les trentième et trente-cinquième représentations. Carvalho va faire fortune.

Voilà les entrepreneurs de séances de quatuors qui commencent à s'accorder. Ils feront peut-être deux sous ; peut-être feront-ils davantage encore. Un tas de badauds arrivent d'Allemagne pour donner ici des concerts.

Nabich me fait demander de Londres *ma puissante* intervention auprès du Comité de la société des concerts, pour qu'on l'invite à venir au Conservatoire jouer un solo de trombone... Les lauriers de Delcke (le tromboniste de Berlin) qui fit tant rire en 1845 l'empêchent de dormir. Il compte sur le duc de Weimar pour obtenir de la reine d'Angleterre une lettre pressante pour l'Empereur, à l'effet de prier icelui de conjurer L. M. Girard Ier de vouloir bien accéder aux vœux du virtuose.

J'aurais fini d'instrumenter le grand final du 1er acte des *Troyens* sans la maladie qui me fige le sang dans les veines. Au bout d'une demi-heure la plume me tombe des mains... Mais qu'est-ce que cela fait que cela soit fait ou non fait et bien fait ou mal fait...

Le prince Napoléon nous a donné la semaine dernière un charmant dîner d'artistes et de savants ; nous étions par paires de membres de l'Institut : deux musiciens, Halévy et moi, deux peintres, Ingres et Flandrin, deux des sciences morales, Michel Chevalier et M. Wolowski, deux de l'Académie française, A. de Vigny et Ponsard, plus Dumas le chimiste, et A. Dumas fils qui pourrait être de l'Institut s'il n'avait pas tant d'esprit, Disraeli, l'orateur anglais, Lord Holland et quelques inconnus qui pourraient être aussi de l'Institut, mais

1. Opéra comique de Victor Massé, représenté au Théâtre-Lyrique le 27 décembre 1856. Berlioz en a rendu compte dans son feuilleton des *Débats* du 31.

qui n'en sont pourtant pas, par une autre raison que celle indiquée ci-dessus pour le jeune Dumas. Il n'y avait ni graveur, ni statuaire, ni architecte. Un seul astronome, M. Babinet, y brillait *par sa présence*.

Je me tue à vous donner des détails... nous avions nommé, ce jour-là, Eugène Delacroix en remplacement de Paul Delaroche. M. Ingres a dû avaler encore cette couleuvre ; il n'en a pas moins été le soir aussi gracieux qu'il peut l'être ; pour la première fois il est venu me trouver, me *gratter*, et m'engager à fouetter toujours ferme ces misérables chanteurs qui éreintent les chefs-d'œuvre. Il m'a fait des compliments superbes, on aurait juré qu'il avait voté pour moi lors de mon élection. Shakespeare l'a dit : « Le monde est un théâtre. »

Mon cher Bennet pardonnez-moi mais la tête me tourne et je vais me recoucher.

J'embrasse bien Théodore, qui décidément fera un artiste distingué... en peinture.

Son vaisseau *à vapeur* est un fin *voilier*.

Adieu à tous.

Ma femme vous envoie ses amitiés.

H. BERLIOZ

AU MÊME

Paris, 26 ou 27 janvier (1857).

Tout malade que je suis, je vais toujours. Ma partition se fait comme les stalactites se forment dans les grottes humides et presque sans que j'en aie conscience. J'achève en ce moment d'instrumenter la finale monstre du premier acte, qui m'avait jusqu'à hier donné de graves inquiétudes à cause de ses dimensions. Mais j'ai envoyé Requemont[1] me chercher au Conservatoire la partition d'*Olympie* de Spontini, où se trouve une marche triomphale dans le même mouvement que la mienne et dont les mesures ont la même durée que celles de mon finale. J'ai compté les mesures : il y en a 347, et je n'en ai, moi, que 244. D'ailleurs, il n'y a point d'*action* durant cet immense développement processionnel de la

1. Le copiste de Berlioz.

marche d'*Olympie*, tandis que j'ai une Cassandre qui occupe la scène pendant le déroulement du cortège du cheval de bois dans le lointain. Enfin cela peut aller.

J'ai entièrement fini aussi le duo et la finale du quatrième acte.

Voyez avec quelle facilité vous m'entraînez à vous parler de mon ouvrage !... Ah ! je n'ai pas d'illusions, non, et vous me faites rire avec ces vieux mots de *mission à remplir* ! Quel missionnaire !... Mais il y a en moi une mécanique inexplicable qui fonctionne malgré tous les raisonnements, et je la laisse faire, parce que je ne puis l'empêcher de fonctionner.

AU MÊME

Paris, 5 ou 6 février (1857).

J'ai cru, mon cher Bennet, que votre billet était un billet de faire part de votre mécontentement, parce que je n'ai pas encore répondu à votre honorée du *** (j'ai oublié la date). Et le remords commençait à me dévorer. Ce n'est qu'un éclat de rire !... Etes-vous heureux de rire pour si peu de chose ! Si vous pouviez voir et surtout entendre *Psyché* [1], je vous assure que vous seriez fort sérieux... J'ai été sur le point de vous écrire il y a cinq jours une longue lettre, que j'ai retenue, fort heureusement... J'étais dans un accès de joie, je venais de m'exécuter mentalement et d'un bout à l'autre mon premier acte. Or il n'y a rien de bête comme un auteur qui, le septième jour, imitant le bon Dieu, considère son ouvrage et *trouve cela bon*.

Figurez-vous, qu'à part deux ou trois morceaux, j'avais *tout oublié*. De sorte qu'en lisant je faisais de véritables découvertes... de là des joies !...

J'avais seulement laissé en arrière la scène de pantomime d'Andromaque dont l'importance m'effrayait... la voilà faite, et de tout l'acte, c'est je crois le morceau le mieux réussi. Je me le ferai essayer ces jours-ci par Leroy (C'est un solo de clarinette avec chœurs). J'en ai pleuré comme dix-huit veaux. Voyez comme j'imite encore le bon Dieu, qui pourtant n'avait pas une sensibilité très vive, à en croire cet affreux escamoteur de Moïse...

1. Opéra comique d'Ambroise Thomas représenté pour la première fois le 26 janvier 1857.

Mais voici quatre jours où je n'ai éprouvé, en revanche, que des transes. Legouvé avait bien voulu me consacrer une demi-journée pour étudier en détail mon poème. Il l'a approuvé dans l'ensemble avec la plus grande chaleur ; mais il m'a fait quatre observations importantes, observations de drame, d'agencement dramatique, dont j'ai reconnu la justesse.

Les trois premières corrections ont été bien vite faites, la dernière au contraire, qui portait sur le début du cinquième acte m'a fait suer. Enfin m'en voilà débarrassé. Seulement ce changement en ayant entraîné un autre dans le finale du quatrième acte, dont la musique est faite, je vais avoir quelques pages de partition à remanier.

Décidément quand revenez-vous? quand donnerez-vous le concert de Théodore? Il faut y penser sérieusement dès à présent, si vous êtes résolu de le donner.

L'élève de Liszt, M. Bronsart, que vous connaissez, vient de m'arriver. Il se propose aussi de *donner* un concert.

J'ai assisté l'autre soir, à la première séance des Lebouc et Cie chez Pleyel. C'était désastreux. Le quatuor est très faible ; le premier violon ne brille pas par le style, ni par la justesse, le second ne brille par rien. Madame Viardot seule a eu du succès. Encore elle a voulu chanter une scène de Méduse de Lulli qu'elle trouve belle et que je trouve, moi, exécrable et stupide de tout point. Le public est de mon avis. Elle part aujourd'hui (madame Viardot) pour votre ville de Nancy où la société Philharmonique l'appelle. David et Paulin vont donner un concert au théâtre Italien. Cette plaisanterie coûtera six mille francs (de leur aveu). Gaudeant bene *nantis*.

Pardon, je vous quitte, j'ai encore une page de vers à relimer et cela me préoccupe.

Mille amitiés à tous,

H. BERLIOZ

A SA SŒUR ADÈLE

Paris, mardi 25 février 1857.

Chère sœur,

J'ai reçu hier une jolie lettre de Joséphine ; je la remercie, et je te complimente. C'est une charmante enfant qui écrit comme un ange.

J'apprends que, toi aussi, tu as été atteinte d'une névralgie. Je te plains sincèrement ; et Marie t'envoie ses compliments de condoléance. Elle souffre toujours de la sienne. Quelquefois les douleurs du pied la saisissent au milieu de la nuit, et il n'y a pas alors de compresses de laudanum qui fassent le moindre effet, ni de pilules de morphine. C'est cruel. Je suis toujours aussi tourmenté par mes douleurs intestinales qui m'avaient laissé tranquille pendant quinze jours.

Elles m'ont même empêché de travailler ces jours-ci. Et je suis bien en train pourtant.

J'écris en ce moment la partition du quatrième acte, l'acte de l'amour, de la tendresse, des fêtes, des chasses, des nuits étoilées d'Afrique.

J'ai laissé en arrière le deuxième et le troisième. Le premier (le plus grand de tous) est entièrement terminé.

J'ai des jours de ravissements en lisant ma partition, et des jours de froideur et de dégoût ; ainsi qu'il m'est toujours arrivé pour mes autres ouvrages. Pourtant je t'avouerai que je ne puis jamais lire d'un œil sec la scène des Jardins de Didon :

> O nuit d'ivresse et d'extase infinie.
> Blonde Phœbé, grands astres de sa cour,
> Versez sur nous votre lueur bénie ;
> Fleurs des cieux, souriez à l'immortel amour.

Puis il y a au premier acte une scène de pantomime (que tu ne connais pas) dans laquelle Andromaque vient faire bénir son fils par Priam, qui me paraît profondément émouvante. Mais tout cela change tellement d'aspect dans ces cavernes qu'on nomme théâtres !...

J'aurais à subir, si je suis représenté, le sort de tous les autres compositeurs, qui, sur dix belles idées, n'en voient pas surnager trois dans leurs œuvres.

J'ai eu l'autre jour une joie très vive. Le Baron Taylor (le président des associations d'artistes, qui fut autrefois directeur du Théâtre-Français) m'avait plusieurs fois demandé à l'Institut de lui lire mon poème. J'avais une peur extrême de cette épreuve. Enfin je l'ai subie, et je n'ose te répéter ce qu'il m'a dit. Il était tout à fait transporté.

« Il n'y a pas eu un poème d'opéra comparable à celui-là, depuis l'*Armide* de Quinault. C'est superbe ! Si je devenais

directeur de l'opéra, je monterais cela demain et je dépenserais cent mille francs. »

Il est vrai que depuis que je te l'ai lu, l'ouvrage a été beaucoup modifié et amélioré. Les avis et les conseils de mes amis (de Legouvé surtout) ne sont pas tombés dans l'oreille d'un sourd. Mais quelle longue tâche ! Je serai bien heureux si je puis l'avoir terminé dans un an !

Je vais travailler au ballet. Je veux faire un pas d'almées, entièrement semblable, comme danse et comme musique, aux pas des Bayadères que j'ai vues ici il y a seize ou dix-sept ans. Notre confrère Casimirski, des *Débats*, va me donner une strophe de Hafis, le poète Persan, que je ferai chanter en Persan par les almées chantantes, comme faisaient les Indiennes. Il n'y a pas d'anachronisme, j'ai étudié la question ; Didon pouvait parfaitement avoir à sa cour des danseuses d'Egypte venues antérieurement des Indes[1].

A propos des Indes, Louis vient d'y arriver ces jours-ci, j'espère ; mais je ne puis point encore avoir de ses nouvelles et c'est à peine si dans deux mois j'en recevrai.

Je n'irai pas à Londres cette année ; la salle que je devais inaugurer ne sera pas terminée. J'en suis bien aise, mon travail ainsi ne sera pas interrompu. Je ne donnerai pas non plus de concert ici.

J'ai à ce sujet un vaste projet, que je réaliserai s'il est possible, quand *les Troyens* seront finis. Il s'agirait d'une exposition de mon œuvre complète, en 10 concerts. C'est bien difficile, à cause de la salle qu'il me faudra[2].

On va donner *l'Enfance du Christ*, sous la direction de Liszt, au festival d'Aix-la-Chapelle, le jour de la Pentecôte. On monte plusieurs de mes partitions symphoniques à Vienne, à Leipzig, à St-Gall en Suisse, à La Haye.

Si je pouvais seulement me bien porter !... mais j'ai des tourments nerveux à décourager Job sur son fumier, des rages d'enthousiasmes, des rages de dégoût, que je ne puis faire comprendre à personne et pour lesquelles personne ne me

1. Cette conception n'a pas été exécutée.

2. Ce projet n'a été réalisé que longtemps après la mort du compositeur, par les différents cycles Berlioz donnés à Paris, sous la direction d'Edouard Colonne.

plaindra autant, à beaucoup près, que si j'avais une entorse ou un rhumatisme articulaire. Et pourtant c'est beaucoup plus douloureux.

Que je voudrais te voir, chère sœur, causer un peu avec toi... Je ne suis pas tout à fait un Oreste agité par les furies, mais tu serais une excellente Electre !... Si l'Empereur voulait m'aider, un tant soit peu ! il me semble que je soulèverais des montagnes !

Son horreur pour la musique, et celle de l'Impératrice surtout, vont croissant. On n'a pas d'idée de cette harmoniphobie ! Pourtant le ministre d'Etat vient de souscrire pour 10 exemplaires de mon *Te Deum*. Le roi de Prusse, les rois de Saxe et de Hanovre ont souscrit également. J'espère que la cour de Russie ne restera pas en arrière ; mais je n'espère rien du Prince Albert à qui cet ouvrage est dédié. Il est capable de m'envoyer ce qu'il a envoyé à Meyerbeer dans une circonstance semblable — SES ŒUVRES COMPLÈTES.

Adieu, chère sœur, chère Electre compatissante ; plains moi, je suis très souffrant, et tu n'es pas là... et tu souffres toi-même cruellement. Je serre la main de ton mari ; j'embrasse tendrement tes deux filles. Rappelle-moi au souvenir de mon oncle ; j'aurais bien du plaisir à recevoir quelquefois de ses nouvelles, tu sais que je l'aime beaucoup ; mais il n'écrit pas volontiers. Il rêve au soleil ; il est heureux. Soyons contents de le savoir.

H. BERLIOZ

A partir de ce moment, nous allons voir Berlioz donner partout des lectures de son poème des *Troyens*. Voici en quels termes, plutôt humoristiques, il adressait à un ami son invitation à une de ces réunions.

Mars 1857.

Mon cher Charles,

C'est mercredi soir que M. Bertin veut bien entendre chez lui la lecture de mon opéra. Si vous voulez être du nombre des victimes, tenez-vous pour averti. Mais n'allez pas vous f... de moi, au moins.

H. BERLIOZ

A SA SŒUR ADÈLE

Paris, jeudi 12 mars 1857.

Quel bonheur! une lettre de toi, ce matin, chère Adèle. Je suis si malade ; il me fallait cela pour me remonter un peu. Je souffre de mes douleurs névralgiques plus que jamais. La cause en est, je crois, dans le tourment que j'éprouve depuis onze jours de ne pouvoir travailler à ma partition. Je suis dans un vrai guépier avec les donneurs de concerts ; ils veulent me faire lever quand je dors, pour entendre *chez moi* leurs chefs-d'œuvre; d'autres viennent me chercher pour *aller chez eux*, et tous prétendent que je dois assister à leurs séances musicales, les annoncer, en parler dans mes feuilletons ; c'est à devenir fou. En outre nous avons eu ces jours-ci la première représentation du *chef-d'œuvre réel* de ce pauvre inspiré Ch. Weber *(Obéron)* au Théâtre-Lyrique ; je l'ai vu trois fois, et j'ai dû assister à la répétition générale pour guider un peu le chef d'orchestre qui ne savait pas trop où donner de la tête. Le succès a été magnifique ; tout Paris s'occupe d'*Obéron*, cet opéra merveilleux calomnié pendant 32 ans. Lis mon feuilleton là-dessus[1].

Tu me donnes une nouvelle preuve de la difficulté qu'il y a d'écrire clairement au sujet des choses même les plus simples : non certes, chère sœur, je ne suis pas assez abandonné de mon ange gardien pour penser à faire entendre *les Troyens* dans une série de concerts ; je n'ai pas voulu parler de cet ouvrage quand je t'ai annoncé mon intention *d'exposer mon œuvre complète* ; il s'agissait de *tout ce que j'ai fait en musique* jusqu'aux *Troyens* exclusivement : *mes Symphonies*, *Faust*, *l'Enfance du Christ*, le *Requiem*, le *Te Deum*, *Cellini*, etc., etc., etc., mais pas des *Troyens*. Vois comme il est difficile de se faire comprendre !

D'ailleurs je ne sais si l'exécution de ce projet sera possible à cause d'une salle convenable que je crains de ne pouvoir trouver.

J'ai fait dernièrement une solennelle lecture des *Troyens* chez M. Ed. Bertin, le directeur du *Journal des Débats*. Presque

1. *Journal des Débats* du 6 mars 1857.

tous nos confrères y assistaient avec plusieurs auditeurs étrangers à la rédaction. Le succès a été grand ; tout le monde a paru frappé et presque effrayé de l'énormité de la tache du musicien, de la force de ces passions épiques et de la grandeur de ce spectacle virgilio-shakespearien. On m'a excité à tout laisser, à tout oublier, pour le travail de ma partition. — Tu vois comme aisément je puis suivre ce conseil... Enfin, si je me porte mieux quand la chaleur viendra, j'en verrai peut-être la fin. Je m'y remets aujourd'hui ; je vais attaquer la grande scène (sans paroles) de la chasse royale au quatrième acte, où Didon et Enée sont surpris par un orage dans la fôret. J'ai achevé la scène de l'anneau ; tu te la rappelles? quand Ascagne retire en jouant du doigt de la reine l'anneau de Sichée, son premier mari. Idée empruntée au tableau de Guérin. C'est un quatuor[1] d'une belle venue. Il y a surtout une phrase de Didon : « Tout conspire à vaincre mes remords, et mon cœur est absous » qui me semble extrêmement émouvante... pour les gens capables d'être émus. Il faut que je parvienne à parler de cet ouvrage à l'Empereur (pour un avenir éloigné). L'Opéra à cette heure est dans un désarroi complet, et rien ne serait plus impossible que d'y donner *les Troyens* avec les moyens délabrés dont on dispose.

Je suis allé aux Tuileries lundi dernier ; l'Empereur reçoit tous les lundis l'Institut, les députés et les officiers de l'armée. Il ne m'a pas été possible de lui dire un mot ; il n'a parlé qu'aux *hommes utiles*. L'ennui de ces soirées, c'est de prendre l'uniforme et l'épée et toutes ces croix larges comme la main qui font le bruit d'une boutique de quincaillier agitée par le vent. L'Impératrice n'a fait que passer, elle était ravissante. Comme nos femmes sont invitées aussi, Marie prépare pour lundi prochain une toilette ébouriffante, mais de style (vendredi 13).

Je viens de m'occuper du piano, et j'ai commis un mensonge qui m'aide à obtenir une forte réduction de prix. J'ai dit (et je regrette bien de n'avoir pu dire vrai) que je voulais faire cadeau à mes nièces d'un bon instrument, demandant à être traité comme un ami de la maison. Le piano que j'ai choisi et qui porte le n° 29 050, est de 1 800 francs *prix courant*, on

1. Dans la partition définitive, ce morceau est un quintette.

me le laisse à l'heure qu'il est pour 1 100, plus 30 francs pour l'emballage (J'ai dit que tu payerais le port ; d'ici à Vienne il coûtera 30 ou 35 francs). Mais ce sont les secrétaires du magasin qui m'ont reçu et ils n'osent pas aller plus loin dans la réduction. Marie ira demain voir madame Erard et madame Spontini (sa belle-sœur) pour tâcher d'obtenir *le prix de fabrique.* Ces instruments sont plus ou moins chers, selon la nature du bois de la caisse. J'ai pris un piano d'acajou tout simple.

La fille de Ch. Bert a payé le sien 1 450 francs, le prix du port de Paris à Montélimar et celui de l'emballage ayant été comptés par Erard 150 francs (ce qui a fait la somme de 1 600 francs). Cet instrument était marqué beaucoup plus cher *sur les prix courants,* je ne me rappelle pas au juste combien, mais il devait être à peu près du même prix que le tien. C'est une forte remise qui en a réduit le prix à 1 450. Ensuite on m'a fait à moi, comme toujours, une autre remise, sorte de pot-de-vin donné à l'artiste qui fait vendre un instrument.

Pot-de-vin plus ou moins fort, selon que le facteur gagne plus ou moins sur le piano, et que les artistes gardent pour eux en général. Ce sont ces 160 francs que j'ai envoyés à Bert. Ils sont comme tu vois en dehors de la remise dont on t'a parlé. Dans quelques jours le piano 29 050 sera fini, on y travaille encore à l'extérieur, et on te l'expédiera. Je le payerai aussi peu que possible, et en conséquence on ne tirera pas sur Suat, qui n'aura à payer que le port. J'ai mieux aimé cela pour qu'on ne grossisse pas cette dépense spéciale en la faisant évaluer à Paris. Je voudrais arriver à ne te faire dépenser qu'un millier de francs.

Tu n'as donc pas mené Nanci à Lyon? comment aura-t-elle pris cela?

Mille amitiés à ton mari et à nos deux virtuoses. Je t'écrirai encore dans quelques jours.

H. BERLIOZ

DIX JOURS A ANGORA[1]

« Voici Angora » venaient de dire mes compagnons de route entrant dans le compartiment où je terminais mes préparatifs d'arrivée. Par les fenêtres du wagon-couloir, nous regardions tous la Mecque nationaliste. Elle apparaissait au loin, sur le sommet d'une colline, dans l'éblouissement de ce matin de mai. La vieille forteresse asiatique, les vives arêtes de ses défenses dominaient le plateau que nous achevions de franchir.

De loin, elle semblait intacte dans ses fortifications d'un autre âge, mais sa personnalité était manifeste dès ce premier regard ; elle ne ressemblait à aucune autre. C'était Angora, la très ancienne capitale de plusieurs civilisations, aujourd'hui cœur et cerveau de la Turquie, abritant cette étrange création d'un seul homme, Moustapha Kémal pacha tout-puissant ici et par toute l'Anatolie.

Angora, Moustapha Kémal, ces deux mots que je venais sans cesse d'entendre depuis deux mois de nomadisme à travers la Turquie des Turcs, je les entendais à nouveau dits par tous les hommes qui emplissaient notre train : officiers, fonctionnaires, députés, soldats, religieux musulmans, tous venant ici chercher des instructions ou apporter des nouvelles.

1. L'intéressant article dont nos lecteurs vont prendre connaissance relate un voyage effectué en avril-mai 1921. Nous avons laissé toute sa libre allure à ce récit. On connaît les événements survenus depuis lors et les difficultés que les gouvernements n'ont cessé de rencontrer avec le pouvoir nationaliste d'Angora. (*Note de la Rédaction.*)

Nous approchions; à vue d'œil, les visages se transformaient, empreints soudain de gravité, d'un peu d'angoisse. Angora semblait être pour tous un lieu vénéré mais également redoutable et ma curiosité croissait. Notre interminable convoi entrait en gare sous une lumière étincelante, aiguë et sèche qui prêtait à chaque objet un impressionnant relief. La ligne des montagnes se détachait toute bleutée sur un ciel d'une finesse exquise, la grande séduction d'Angora qui fait oublier le vent, la poussière et console des austérités du paysage.

Sur le quai, toute une foule attendait le train, l'aide de camp du pacha se promenait de long en large et j'avais un premier aperçu de ce monde très spécial qui, si vite, allait me devenir familier.

Les constructions de la gare sont fort simples mais parfaitement aménagées, dès l'abord apparaît ce qui caractérise Angora, cette note de sobre élégance, d'organisation improvisée, et cependant très complète, l'adroit agencement des installations de fortune, une façon particulière de tout utiliser, de tirer parti des moindres ressources.

Je retrouvais, dans tout cela, l'empreinte première du mouvement national et ceci seul aurait suffi à me démontrer que le chef n'avait pas changé. L'uniforme même du nationalisme était intact, mélange de tenue mi-civile et militaire qui apparente le fonctionnaire et l'officier et, sur toutes les têtes, le kalpak d'astrakan.

Une tasse de thé attendait dans les bureaux du chef de gare pendant que le téléphone s'assurait que tout était prêt en ville pour me recevoir; le jeune aviateur que je tenais d'Ismet pacha veillait sur tout avec son habituelle prestesse, mais Angora venait déjà de lui adjoindre son représentant particulier. Il allait s'agir de manœuvrer pour éviter tout conflit de pouvoir.

Du train récemment arrivé se déversait un flot intarissable et jusqu'à des prisonniers encadrés par leurs gendarmes ; des ballots de marchandises venues d'Adalia étaient rapidement déchargés, le téléphone sonnait sans arrêt, l'appareil télégraphique réclamait éperdûment, tout le monde s'affairait. Je faisais connaissance avec cette trépidation spéciale qui, jour et nuit tient Angora. C'est qu'ici tout vient aboutir

et d'ici tout émane. Il est impossible de respirer ou de parler sur un point quelconque de l'Anatolie sans qu'Angora le sache ni d'agir sans qu'elle le permette.

Nos voitures attendaient à quelques mètres de l'ancienne maison du chef de gare, habitée aujourd'hui par Moustapha Kémal. Bientôt, je devais l'y retrouver. Quelques Lazes de Trébizonde veillaient devant la porte, très beaux, très imposants sous le costume de leur province, uniforme noir, turban noir. Ils ont le privilège de fournir la garde d'honneur du pacha.

Sur la route, les interminables convois de chameaux asiatiques conduits par un petit âne, le mouvement incessant des cavaliers, des piétons. Angora est le nœud stratégique qui commande à la fois les vilayets orientaux, le débouché sur Eski-Chéir, les routes qui conduisent vers les ports de la Mer Noire. Les munitions arrivent d'Inéboli ou du Caucase, les convois d'or expédiés par la Russie se croisent avec les équipements militaires ; les recrues de l'Anatolie et les contingents fournis par les Caucasiens doivent faire acte de présence ici. Venant de vivre pendant plusieurs semaines parmi le mouvement des armes, je m'étonne déjà de le retrouver aussi envahissant là que sur le front de guerre, c'est qu'Angora est en réalité dans la zone des combats et mène simultanément plusieurs luttes : lutte politique, diplomatique et militaire.

Tout en montant dans la voiture, j'ai regardé deux jeunes étrangers qui me fixent avec étonnement; frère et sœur ou mari et femme, ils sont visiblement américains. Que font-ils donc là? Je le demande, on rit : « Ce sont des indiscrets au service de l'Angleterre, s'informant pour elle, ils vont partir vers les vilayets orientaux et se promènent; n'est-ce pas qu'ils ne semblent pas très malheureux? » Mon interlocuteur ajoute : « Le nombre des agents anglais que nous récoltons ici presque chaque jour finira par former une colonie importante. Vous verrez, peu à peu, ce que représente pour nous l'intrigue anglaise. »

Une large voie relie le quartier de la gare à la ville ; les bâtiments du gouvernement la bordent, ministères, parlement, écoles, administrations, tout cela très sobre, très simple,

dans cette architecture improvisée que l'on pourrait appeler le nouveau style d'Angora. Un petit jardin public survole la route, il est rempli à déborder, les députés s'y retrouvent en attendant l'heure de la séance. Nous passons à toute allure, sous le feu des regards, et voici la grande place d'Angora. Ici, nous entrons en Orient; c'est la foule asiatique en perpétuelle promenade qui recherche toujours le plein air, la lumière et s'empare du moindre prétexte pour s'y attarder. Ce sont les vieux potiers transportant sur les petits ânes leur fragile marchandise et se débattant contre les embûches que des gamins sèment sur leurs pas, ce sont des femmes chrétiennes qui vendent des vêtements tissés avec la laine d'Angora, les derviches porteurs de nouvelles et d'intrigues auxquels mes jeunes compagnons lancent un mauvais regard appuyé de quelques sourdes imprécations. Enfin, c'est la foule des grands bazars de l'Asie et, parmi les nombreux parlementaires qui s'y mêlent, beaucoup ont avec elle plus d'une affinité.

Notre voiture franchit une rude côte et se débat ensuite avec des tournants périlleux. Nous arrivons chez les Zia bey; intérieur à l'européenne, déjeuner délicieux et causerie si vivante. Lui arrive de Paris, il était de la délégation et voici deux mois que je suis en Anatolie sans aucune nouvelle de France; je lui jette pêle-mêle mes questions à la tête, mais, en vrai diplomate, il répond à demi et me renvoie la balle, interrogeant à son tour, car j'arrive d'Eski-Chéir et d'une longue tournée sur le front d'Ismet pacha, le vainqueur des Grecs ; j'ai parcouru le champ de bataille, je me suis promenée en première ligne, toutes choses qui soulèvent ici une vive curiosité.

Nous continuons à déjeuner, des amis de la maison arrivent et, parmi eux, deux directeurs des journaux les plus en vogue à Angora. Je me dérobe à l'interview, mais très adroitement Echref bey, un ami de mon premier voyage en Anatolie, tournera la difficulté. Lui aussi arrive de Paris, je le questionne, il répond, nous discutons, je riposte : à ma profonde horreur j'apprends que l'interview est prise, le silencieux compagnon a sténographié, le mieux est d'en prendre son parti.

Sommes-nous à Angora? Peut-on rêver d'une causerie plus occidentale, plus vive, plus chargée de critique et de sel, et

quel calme tout autour de nous. J'en ai fait la remarque; on me répond : « Vous trouverez de la hâte et de la fièvre ici tout autant qu'à Paris ». C'est exact, je ne tarderai pas à m'en apercevoir. Déjà l'heure de se mouvoir vient de sonner.

En Orient, plus qu'ailleurs, la voiture est un parfait observatoire dont il faut user et abuser. Ainsi, vous supporterez la dévorante lumière, la brûlure du soleil, l'âpre souffle asiatique et son desséchement. Insensibilisé par le mouvement, vous saurez savourer le spectacle; celui qu'offre Angora surpasse tous les autres, car son étrangeté est un modernisme à outrance dans le cadre le plus archaïque qui soit.

Nous voici aux Affaires étrangères, chez Békir Sami bey; mes jeunes aides de camp, le civil et le militaire qui tantôt rivalisent et tantôt s'accordent se sont également effacés. D'un geste, Békir Sami bey a renvoyé son entourage et nous causons dans le grand bureau très simple où la besogne ne chôme guère. Nous parlons de Paris, des difficultés en cours; j'assimile avidement les nouvelles, les moindres mots et je sens tout à coup le poids des trop longues absences. La délégation vient de rentrer; son chef est encore sous l'ambiance européenne, demain le réveil va commencer et la lutte sera dure.

***

C'est le soir, le premier soir à Angora. Après quinze heures d'impressions précipitées, après tant de visages nouveaux, d'entretiens déjà vifs, de réceptivité avivée à l'extrême par l'étrangeté de ce milieu qui ne peut se comparer à aucun autre, je suis seule, pour la première fois, dans la petite maison que le gouvernement d'Angora me fit préparer. J'ai encore dans les yeux la porte peinte en bleu ciel, le mur également bleu, le nègre qui garde mon seuil et préside aux entrées comme aux sorties, l'escalier aux marches raides que je vais gravir tant de fois, le salon meublé à l'orientale « parce que vous aimez les choses du pays ».

Tout sera fait du reste pour me plaire, avec une délicatesse, une grâce discrète qui ne se démentira jamais. L'on sait ce que j'aime et ce que je n'aime pas. La servante arménienne

attachée à ma personne est fine et de bonne éducation. Suivant la coutume de l'Islam, tout doit être fait pour contenter l'hôte, non pas en le contraignant à suivre les usages qui ne sont pas les siens, mais en s'adaptant à ses goûts. J'aurai cent fois l'occasion de constater que les idées nouvelles qui régissent Angora n'ont en rien altéré l'exquise politesse, charme profond de l'Orient. Elle a pris des allures plus rapides, plus résolues, voilà tout.

Il est minuit à la franque ; les serviteurs dorment. Des troupes passent sous mes fenêtres; le sabot des chevaux résonne, en mesure, sur les petits pavés. Des sifflets aigus s'entendent çà et là; ce sont les veilleurs de nuit qui se répondent, agents de police à l'uniforme gris qui remplacent les bektdji, du vieux temps. Je suis en Turquie nationaliste, bien loin de Constantinople expirant, de Stamboul en pleine agonie.

Ici, même au cœur de la nuit, la vie s'infiltre de toutes parts, les voitures circulent, encore des troupes, les coqs chantent, des portes s'ouvrent. L'on ne dort guère à Angora et, sitôt l'aube, la pleine activité va reprendre. A cinq heures du matin, je verrai descendre, en cohortes serrées, les bataillons de travailleurs grecs ou arméniens encadrés par les soldats et les gendarmes. Ils doivent sortir des camps de concentration proches de la ville. Ce sont des paysans solides, vêtus du costume anatolien, bien nourris, cela se voit. Ils portent sur l'épaule la pelle ou la pioche; d'autres vont vers l'usine de la gare où se fabriquent, je crois, des munitions.

***

Il est trois heures; ma voiture s'arrête devant la maison du pacha, où stationne l'auto toujours prête à le conduire. Les soldats lazes s'effacent pour me laisser passer, un aide de camp descend l'escalier en courant, une petite escorte disparaît. Au premier étage, je suis vivement introduite dans une sorte de hall où plusieurs hommes causent familièrement; tous s'arrêtent et, sans hésiter, bien qu'aucune de ses photographies ne lui ressemblent, j'ai deviné le pacha; mais sa haute taille, son port, son regard si particulier le dési-

gnent, c'est bien lui. Il a un imperceptible sourire en se voyant repéré et m'ouvre la porte de son bureau où nous sommes seuls, dès ce premier entretien.

Je dissimule ma surprise; non, je ne m'attendais aucunement à le trouver aussi européen sous l'uniforme, d'une élégance aussi affinée. Je le verrai sous des aspects bien différents; aujourd'hui, il est jeune, presque gai, avec cet imperceptible et délicieux sourire. Il a de la confiance, de l'élan, puis des gravités soudaines ; il entend à mi-mot et répond de même. Il brosse en trois traits une esquisse fort bien venue de ses alliés, définit l'Allemagne, explique la Russie. La justesse du terme, l'humour à peine indiqué sont d'un maître en l'art de parler; mais, aujourd'hui, il tient aussi à plaire et nous n'entrerons pas dans le vif des questions. « Je pars ce soir en premières lignes où je retrouverai Ismet pacha », dit-il, « je rentrerai dans trois ou quatre jours; ceci vous donnera le loisir d'étudier Angora et si vous voulez bien noter ce qui vous intéresse et me dire vos observations; nous causerons à fond dès mon retour ».

Il paraît enchanté de son expédition prochaine et avoue regretter le temps où, toujours favorisé par le sort des armes, il n'était qu'un brillant officier insouciant du lendemain. Il est remarquablement svelte et élégant sous un vêtement militaire qui ne ressemble en rien à la tenue d'ordonnance. Le regard est accoutumé à saisir la pensée qui s'oppose à la sienne; c'est un regard étrange, avec des phosphorescences soudaines et des reploiements aussi brusques. La force de la personnalité se trahit par le mouvement de la main, par la rapidité de la perception. Sa voix très timbrée prend dans la discussion des sonorités d'acier, mais le goût de charmer domine ce bref éclat et la dualité des deux êtres qui composent ce tout, impossible à définir, se trahit dans le haut du visage, dans ces yeux qui se dérobent tout en cherchant à capter et à fasciner l'adversaire.

Il vient de faire, en quelques mots, le tour du monde politique : Londres, Paris, Rome, Athènes, Berlin lui sont presque aussi familiers que l'Asie, mais c'est Paris, peut-être, qu'il a le plus de peine à comprendre, nos jeux parlementaires, nos voltes fréquentes dans les discussions et les actes le sur-

prennent. « Votre opinion publique et vos gouvernants parlent deux langages différents » mais, aujourd'hui, il ne fera qu'effleurer les sujets difficiles. Nous revenons à Eski-Chéir, à Ismet pacha, à la solide armée que je viens de voir, aux dévastations grecques. Nous aborderons plus tard l'essentiel du sujet : la lutte que l'Angleterre mène en Anatolie : « Le procès de Moustapha Saguir que vous aurez l'occasion de suivre nous en donnera quelque idée. Chaque jour, nous arrêtons des agents anglais qui parviennent à s'infiltrer en Anatolie, bien que, vous avez pu le voir, cela ne soit pas facile »; et, reprenant son mystérieux sourire : « Etes-vous satisfaite d'Angora, de votre maison; regardez bien tout autour de vous et vous apprendrez ici plus d'une chose curieuse à connaître au point de vue des études que vous aimez. »

Deux fois déjà, l'on était entré; de son geste vif et mesuré il avait écarté l'importun, arrêtant, du même signe, le mouvement que j'esquissais pour me lever et, sans y paraître, il établissait mon plan de vie à Angora, utilisation rapide des quelques jours dont je pouvais encore disposer. Sa table était couverte de cartes d'état-major, partout, des papiers et des livres.

Dans le petit hall par lequel il venait de me reconduire, nous avions rencontré le Sheikh-ul-Islam. Il attendait, en causant avec les ministres, que son tour fût venu et, certes, l'audience serait longue et mouvementée. Le pacha venait à l'instant de répondre à mes objections sur son attitude envers Constantinople : « Elle ne serait plus dorénavant, pour lui, qu'une ville de second plan; la vraie capitale devait être en Anatolie, à Césarée, peut-être, au nœud du carrefour des vilayets orientaux, force essentielle des pays turcs »; et je comprenais mieux en regardant le représentant du vieux clergé musulman, combien il devait être parfois malaisé de concilier une organisation d'avant-garde avec la tradition islamique si jalouse de ses droits.

Dès les premières heures du nationalisme, le dilemme s'était posé. Tout ce qui, en Turquie, voulait vivre, s'adapter au présent, se libérer du joug étranger avait acclamé Moustapha Kémal. Les débris du vieux monde, les chefs des anciennes confréries cherchaient à le combattre et inclinaient

vers le mandat de l'Angleterre, mais, grâce aux erreurs du parti colonial anglais, les rangs de ses fidèles s'étaient rapidement éclaircis. Aujourd'hui, après deux ans de lutte incessante, Kémal tenait sous sa loi les trois quarts de l'Anatolie et l'Angleterre faisait le suprême effort pour galvaniser une dernière résistance.

J'avais retrouvé mon jeune aide de camp; curieusement, il me regardait, cherchant à démêler mes impressions récentes, puis il s'agaçait de mon mutisme sans trop oser insister.

Pour lui, comme pour tous ces jeunes hommes ardemment voués à la cause nationale, Moustapha Kémal, Ismet étaient leurs dieux, leur famille, leur tout. Que devenaient, auprès de ce culte, les autres réalités de la vie? Ils en avaient fait le sacrifice, ils étaient des milliers à penser ainsi. Leurs frères de la première heure avaient galvanisé l'élan, ceux-ci continuaient à lui fournir l'appoint de leur jeunesse et d'un dévouement infini.

***

C'était la quatrième audience du procès de Moustapha Saguir, musulman hindou, agent de l'Angleterre. Les témoins avaient été entendus, les complices également; l'on venait de faire grâce au jeune lieutenant de la marine turque qui, par inconscience plus que par déloyauté, s'était assez gravement compromis dans cette affaire; la foule et les juges avaient eu pitié. Par contre, un accusé moins sympathique allait payer pour deux.

Aujourd'hui le personnage principal tient la scène. Assis devant les trois juges du tribunal de l'Indépendance, Moustapha Saguir avoue. Il confirme point par point sa déposition écrite, document accablant sur l'impérialisme anglais.

Haletants, les auditeurs s'écrasent pour mieux entendre et, dans un impressionnant silence, l'aveu se poursuit. Moustapha Saguir raconte son enfance à Bénarès, l'éducation reçue en Angleterre, aux frais du gouvernement anglais, sa jeunesse au Lincoln College, à Oxford, le serment solennellement prononcé sur le Coran, devant des chefs de l'Islam et des offi-

ciers britanniques. Il a juré d'être, corps et âme, dévoué à l'empire, d'obéir sans questionner et c'est ainsi, qu'après quelques mois passés dans les bureaux de l'India Office, il est envoyé en Egypte pour y surveiller le nationalisme égyptien et informer ses maîtres de Londres des agissements de ses coreligionnaires musulmans. Il va devenir, ensuite, grand spécialiste pour l'Orient, il travaillera en Perse, en Afghanistan, aux Indes. En août 1914, il est envoyé aux Indes, puis en Suisse où fonctionnent alors les comités turcs les plus importants.

Moustapha Saguir est un agent de choix. Après le succès de missions fort délicates, il prépare l'assassinat de l'émir d'Afghanistan et exécute adroitement cette tâche particulièrement difficile. Partout, l'Angleterre est soupçonnée, mais les preuves manquent ; Saguir a parfaitement manœuvré. Les juges insistent sur cette partie de l'interrogatoire et l'accusé doit clairement préciser, citer les noms, les chiffres. La délégation afghane est présente, d'autres délégations asiatiques écoutent également. L'auditoire, frémissant, recueille chaque parole, les députés se bousculent pour entendre de plus près, les officiers mêlés aux soldats sont tout oreilles. Ministres, représentants alliés, gens du peuple démocratiquement mêlés se confondent; l'accusé ne perd pas un détail; tout en défendant sa vie avec une habileté qui ne se dément jamais, il observe ce qui l'entoure. Les juges l'interrogent avec les formules de politesse les plus parfaites, ponctuées par un sourire. L'accusé répond sur le même ton, avec un même sourire et ceci ne fait que mieux ressortir le caractère tragique de la lutte engagée.

C'est le procès de l'impérialisme anglais qui se déroule ici, devant cette foule. Elle absorbe avidement chaque parole et apprend une inoubliable leçon. Le tribunal de l'Indépendance constitué pour les délits politiques et militaires jugera d'après sa conscience et sans tenir compte des lois établies. Mustapha Saguir est jeune, vêtu avec recherche, il parle comme un homme d'Oxford, il écrit avec une pareille élégance et la clarté de ce qu'il expose fait honneur à ses maîtres. Le plan formé par l'Intelligence Service contre toutes les revendications asiatiques est dévoilé, je viens de l'avoir

entre les mains, ce qui me permet de mieux saisir les diverses phases de l'interrogatoire, les raisons des frémissements de l'auditoire.

Il ne reste plus grand'chose de Constantinople après ces réponses précises : intrigues du palais, faiblesse du calife, corruption de tous, voici ce que les musulmans qui écoutent dans un impressionnant silence ne pardonneront pas à l'empire britannique. Ils apprennent également comment celui-ci s'acharne de mille manières à détruire l'Islam en arrivant partout à opposer le frère à son frère. Quel formidable effort de désintégration apparaît ainsi sous la parole de Saguir et toujours ce nom « lord Curzon » revenant comme un refrain au terme de chaque réponse.

Les juges sont sortis pour délibérer ; les traits de l'accusé s'affaissent et, dans son regard, passe la nostalgie des paradis perdus. Quelle sera la sentence? Les juges hésitent, l'exécution publique serait d'un grand exemple, mais ne vaudrait-il pas mieux garder un homme qui sait tant de choses? Je quitterai Angora avant que le sort de Saguir soit fixé et, me souvenant de plus d'une expérience, commençant à connaître les remous secrets de tant de propagandes, je ne tiendrai pas compte de ce que la presse publiera sur ce sujet. Pour moi, Mustapha Saguir aura la vie sauve.

« Comment pouvez-vous être assurés que tous les noms et les chiffres donnés par cet homme soient exacts? » ai-je dit à Ikmet bey, le jeune directeur politique des Affaires étrangères. Il a souri : « C'est que nous avons, nous aussi, un service d'informations très perfectionné ; nous contrôlons tout ce qui nous est donné et nous n'avons pas encore relevé une inexactitude dans les aveux que vous venez d'entendre. » Ikmet bey me fait lire la déposition écrite de Moustapha Saguir. Je parcours rapidement ce curieux rapport admirablement rédigé dans l'anglais le plus pur; j'y trouve des noms dont je reste confondue, qui l'eût cru? — des chiffres qui me font admirer les ressources secrètes de nos alliés. Je retrouve l'inflexible ligne du plan de 1919 et je me souviens de ce que j'entendis à Londres l'an dernier, au cours de mes discussions fort mouvementées avec l'un des plus brillants officiers du Civil Service, le colonel L. « Nous n'avons besoin de personne,

nous savons agir seuls et nous y mettrons le temps, les hommes les ressources nécessaires. »

***

La petite maison que le gouvernement d'Angora avait fait préparer pour m'y recevoir ne désemplissait guère et je recevais dans le salon qui me plaisait tout particulièrement. Mes innombrables petites fenêtres donnaient sur une place, à demi détruite par le feu, dont j'aimais l'exquise fontaine ; la grand'route qui montait vers les vilayets orientaux et prolongeait l'artère centrale d'Angora s'amorçait dans les ruines, et que n'ai-je vu passer, là, tout en parcourant les journaux d'Europe que m'envoyaient les bureaux des Affaires étrangères d'Angora, tout en écoutant mes nombreux visiteurs? Les collines abruptes qui enserrent la ville barraient l'horizon et je m'amusais à suivre le jeu des lumières dévorantes auprès desquelles tout ici paraît désespérément terne, mais il y avait de vifs combats à soutenir contre des hommes très maîtres de leur sujet.

Je commençais à mieux connaître les grandes vedettes d'Angora : Adnan bey, chef du parti extrémiste et vice-président de la Chambre, trente-cinq ans à peine, d'une intelligence fine et d'une grande dextérité, souple mais ne cédant jamais, connaissant l'univers politique comme peu d'hommes le connaissent, ayant cette terrible douceur implacable des violents qui exercent sur eux-mêmes un absolu contrôle, plus européen qu'un Européen mais d'autant mieux armé contre toutes les défaillances, toutes les faiblesses du très vieux monde ; — Mouktar bey, extrémiste, lui aussi, avec retenue, avec un sang-froid aiguisé d'ironie; causeur charmant d'un savoir à toute épreuve, maniant l'argument comme une fine lame bien trempée ; — Djellaleddine Arif, député d'Erzeroum, et ministre, ancien élève de notre Université qui, de toutes façons, parle notre langue et n'a pas revu Constantinople depuis le coup de force anglais du 16 mars 1920 où un si grand nombre de ses collègues furent enlevés en pleine séance du parlement et emmenés à Malte. Lui, prévenu ne

temps utile, s'enfuit en escarpins vernis, en habits de gala, au sortir d'une visite au Palais; un caïque l'attendait à la pointe du Sérail et le transporta sur la côte d'Anatolie. Onze jours après, toujours dans le même costume, il arrivait à Sivas. Aujourd'hui, il exerce sur Angora une action profonde et bienfaisante. Combien de fois allons-nous discuter ensemble ce cas insoluble : la Cilicie?

Comment ne pas parler d'Andoullah Soubbi, le brillant ministre de l'Instruction publique qui rendit l'enseignement du français obligatoire dans toute l'Anatolie, lui aussi m'exposa la question de Cilicie, d'Ikmet bey aux vues précises et fines venait aussi causer, et de Békir Sami bey, le plus averti des diplomates, le plus sincère des patriotes?

Ainsi les hommes de toutes opinions, les nombreux groupements d'Angora, civils, officiers, ministres, parlementaires venaient m'expliquer leur formule. Sous des contradictions apparentes, le fond était pareil, extrémistes, gouvernementaux, indépendants tenaient, dans ce début de mai 1921, le même langage conciliant. Le blâme ici est d'ailleurs admissible : « Nous avons de gros défauts », vous dira-t-on, ajoutant non sans finesse, « et même quelques défauts bien français, nous avons beaucoup à apprendre, mais ce n'est pas par la force que vous parviendrez à nous modifier. »

A côté des curieux ou des politiciens, il y avait aussi les amis qui venaient discrètement veiller sur mon confort et sur mon humeur, tout en renouvelant les fleurs fraîches que j'aimais, et mes jeunes aides de camp qui se multipliaient, et toute cette indéfinissable ambiance d'Angora faite du mouvement des armes et d'un grand effort vers la paix. Cet effort regardait du côté de la France : « Elle seule pouvait comprendre, ne parlons-nous pas sa langue, ne sommes-nous pas intellectuellement ses disciples? Que voyez-vous ici qui ne soit l'application des idées françaises? Vous avez partagé notre vie pendant deux mois, avez-vous rencontré chez nous l'emprise russe ou l'emprise allemande? Que vous ont dit nos notables? Qu'avez-vous vu en parcourant nos armées? Laissera-t-on faire chez vous l'impérialisme anglais? »

***

Nulle part ailleurs, la lumière ne s'impose avec un pareil éclat, sèche, coupante, inondant tout de son ruissellement. L'atmosphère d'Angora est génératrice d'énergie, remplie d'effluves, électrisée. Les nerveux ne dorment pas ici, l'on y brûle vite ses réserves. On ne peut imaginer une ambiance plus propice à l'effort rapide, ainsi que le disait hier le pacha en parlant de Constantinople : « Je n'ai jamais pu travailler là-bas, voyez, autour de vous, comment l'on travaille ici. »

Tout le matin, les élèves des écoles se sont réunis par groupes, sous la garde des instituteurs et des institutrices; un véritable exode a commencé pour gagner les alentours de la ville.

Vers deux heures, nous nous mettons en route pour franchir les quelques kilomètres qui séparent Angora de l'école d'agriculture symboliquement placée au bas de la colline sur laquelle les bâtiments de l'état-major général sont placés ; la guerre, la paix, l'une auprès de l'autre, c'est tout Angora. La grande fête des enfants célébrée à l'ombre des camps de Fenzi pacha, qui s'en étonnerait ici?

Les enfants défilent, sous la tente du gouvernement, l'enthousiasme est vif ; les députés m'entourent, les chefs des délégations asiatiques cherchent à se rapprocher, délibérément, Sultan Ahmed, qui dirige la mission afghane, se fraie un passage. Voici plusieurs jours qu'il essaie de m'atteindre; rapidement, nous prenons rendez-vous pour le lendemain matin. Je ne saurai jamais le nom du colonel égyptien qui m'aborde dans le français le plus pur. Le défilé continue, les collines environnantes ne forment plus qu'une grappe de soldats. C'est la trêve des armes, des milliers de spectateurs acclament l'avenir qui passe mais il n'est pas facile de s'évader.

L'auto du pacha venait de franchir à vive allure une route fraîchement commencée; en nous voyant apparaître, les attelages de buffles escaladaient le talus, les troupeaux s'effaraient; sur la colline que nous gravissions, une quantité de petites villas toutes neuves s'égaillaient au hasard; au sommet celle du maître, avec cette indéfinissable allure que tout acquiert

sous son regard. Les Lazes au turban noir en gardaient l'entrée.

Je venais, en écoutant Moustapha Kémal, de comprendre une fois de plus les causes du malentendu sur la question de Cilicie; chaque jour en aggravait fatalement l'acuité apportant un élément nouveau de discorde. J'entendais le chef du nationalisme turc nous accuser de ce dont nous l'accusions nous-mêmes et je me disais que le temps ne pouvait qu'aggraver la querelle ; pour lui, hésiter davantage était impossible, la force militaire que je venais de voir à l'œuvre, les accords avec l'Asie, les offres qui lui étaient faites ne pouvaient longtemps s'accorder avec une politique européenne, il faudrait prendre l'une ou l'autre voie. Nous considérions chacun notre vision spéciale du problème, Europe? Asie?

« Pourquoi ne venez-vous pas à Paris? » avais-je dit, m'attendant à une dénégation fort vive, mais les yeux étranges acquiesçaient et j'allais partir sur cet étonnement.

Moustapha Kémal venait d'écarter d'un geste impérieux le serviteur qui entrait avec le plateau du thé; quelques mots brefs le congédiaient à nouveau et, me servant lui-même, avec une grâce aisée, il redevenait l'autre homme, celui que les heures terribles avaient anéanti. Le visage s'adoucissait, le demi-sourire réapparaissait. Aujourd'hui, il avait délaissé la tenue militaire et son vêtement civil devait être signé par quelque grand tailleur européen. Il était d'une parfaite et sobre élégance, comme tout ce qui l'entourait, comme le mobilier de cuir du bureau-salon, comme les bibliothèques et les mille détails d'une installation de fortune à laquelle il venait certainement de présider avec soin, faisant bien toutes choses, suivant sa formule.

Je regardais surtout cette physionomie étrange si accoutumée à être observée et sachant, elle aussi, scruter le partenaire. Je retrouvais cette façon de tout saisir à mi-mot, de s'arrêter à temps, de reprendre à son profit l'argument proposé. J'admirais cette souplesse, cette volonté, ce voile recouvrant brusquement la pensée qui se laissait surprendre. Que tout cela était loin de l'Orient d'autrefois !

Avec une parfaite courtoisie, il me reconduisait jusqu'à son auto. Nous nous étions arrêtés devant la fontaine ancienne

de la cour intérieure, nous avions souri devant les jeunes arbres plantés d'hier et nous songions peut-être, l'un et l'autre, à tout l'inconnu qui se dressait devant ce chef de trente-neuf ans maître aujourd'hui d'une force énorme, impulsive, dangereusement animée de passion et de haine exaspérées. La contiendrait-il? Le dévorerait-elle?

***

Békir Sami bey m'emmenait déjeuner à la campagne chez ses amis : Adnan bey, Halidé Edib, femme d'Adnan bey, tous deux personnalités actives et des plus en vue du mouvement national. Nous allions les trouver dans le petit tchiflik des heures de loisir, à quelques kilomètres d'Angora. La maison était d'une simplicité tout anatolienne, mais la grande terrasse ouvrait sur l'horizon illimité, d'une somptuosité incomparable. Autour de la table dressée ainsi, en plein air, nous savourions des mets délicieux préparés à la turque, tout en causant.

Békir Sami bey racontait Paris et Londres avec son esprit charmant et sa verve, Adnan bey écoutait, Halidé Edib ne croyait pas en la justice des Alliés et nous refaisions le tour géographique du monde musulman si profondément ébranlé jusque dans ses provinces les plus lointaines par le nouvel idéal. Tout cela se discutait dans un français de France, avec les mots d'ici. Etions-nous vraiment en plein pays asiatique? Pouvait-on échanger plus librement des propos plus sincères? Je me disais une fois encore ce que j'avais pensé hier, en écoutant le pacha. Tous ces gens parlaient notre langage, vivaient d'après des idées fort semblables aux nôtres, mais que de propagandes s'étaient interposées entre eux et nous, semant la méfiance. Ne pouvions-nous pas nous entendre?

***

La veille du départ, je me trouvais chez la mission afghane, fidèle au rendez-vous, dans une jolie villa placée en pleine campagne, aux portes d'Angora.

La mission recevait; son chef, Sultan Ahmed m'expliquait, sur une grande carte de son pays, l'œuvre récemment accom-

plie par le nationalisme afghan, aujourd'hui, maître absolu de son territoire, ayant même récupéré d'anciennes provinces. Contre les deux dangereux voisins : Russie, Angleterre, une forte barrière était dressée.

Malgré le récent assassinat d'un émir dont la perte était irréparable, le nationalisme avait eu gain de cause, grâce à la Turquie. Sultan Ahmed ne lui ménageait pas sa reconnaissance, il louait son nationalisme si solidement organisé, devenu pour toute l'Asie le grand modèle : En Afghanistan, militairement, la partie était gagnée mais pratiquement, économiquement, tout restait à faire : « dites-le chez vous, notre pays a des richesses que vous ne pouvez encore soupçonner. Que l'on nous envoie des jeunes Français, des techniciens, qu'ils viennent chez nous en amis. »

Peu à peu, sultan Ahmed perdait son calme : « Comprenez-vous ce que cela peut être que d'avoir vécu tant d'années derrière les barreaux d'une cage. nous étouffions, toujours menacés ; maintenant, nous sommes maîtres chez nous mais seuls devant des trésors que nous ne pouvons exploiter. »

J'entendais une fois de plus le réquisitoire contre l'Angleterre et l'appel à la France.

***

C était le dernier jour, les dernières heures, le lendemain à l'aube, j'allai prendre la route d'Inéboli. Cet après-midi, le petit salon s'emplissait à vue d'œil. Les députés me disaient : « Pourquoi partez-vous? »

Ikmet bey et Suad bey des Affaires étrangères étaient venus tour à tour m'expliquer une dernière fois le cas Cilicie: Avec beaucoup d'éloquence et de force, ils avaient plaidé leur thèse : « Faites-nous confiance ». L'autre Suad bey, mon ami et compagnon de route du voyage au front, le causeur exquis, m'avait dit adieu sur des paroles graves qui contrastaient avec son habituelle et fine ironie.

Tout autour de moi montait l'émotion du prochain départ. Chacun avait cru en ma sincérité. L'on savait que je redirais fidèlement à Paris ce que je venais de voir, d'entendre et de comprendre. Souvent, j'avais contredit avec âpreté ; nul ne

m'en tenait rigueur. Quelques accès de vivacité, d'impatience un peu féminine avaient toujours rencontré la plus parfaite douceur, et avaient été attribués à l'ennui que je pouvais ressentir devant ces vérités qui ne s'apprennent qu'en voyageant. Chacun me répétait une dernière fois : « Vous avez vécu notre vie, vous ne pouvez pas ne pas comprendre, redites là-bas, chez vous, ce que vous avez vu. »

Bien que tout eût été fait pour m'aplanir les cahots de la route et me donner la maximum du confort possible, j'avais vraiment vécu cette dure vie dans son absence presque totale de superflu : privation de livres, de musique, de tout ce qui éclaire l'existence, travail acharné, idée fixe, éloignement des siens, rupture des liens intellectuels, des échanges. Ceci, je ne l'avais subi que pendant deux mois, c'était assez toutefois pour saisir le sens de la fébrilité que trahissait souvent certains regards, certains gestes. J'avais ressenti, moi aussi, ce que peut apporter un radio dans une atmosphère électrisée par l'attente, ce que peut être la déception devant l'ajournement des décisions soumises aux conférences. Je comprenais déjà, qu'une fois rentrée, n'ayant plus à justifier de mon mieux la politique de la vieille Europe, je garderais le souvenir de cet effort qui s'acharnait à mener de front une énorme action militaire et une organisation administrative presque aussi considérable.

Une dernière fois, en quittant la mission afghane, j'avais entrevu le pacha. Debout, sur le seuil de son Parlement, entouré de ses ministres, il souriait, ayant retrouvé son air de jeunesse et d'insouciance sous la capote militaire et le kalpak d'astrakan.

Dans la claire lumière d'Angora, son profil se détachait en lignes précises, affinées et je me souvenais du mot d'Ikmet pacha tout récemment entendu à Eski Chéir : n'oubliez pas que tout ici est son œuvre, son œuvre à lui seul, nous ne sommes que ses seconds. Il a tout mené dès la première heure, tout organisé. Aujourd'hui encore, il est le maître.

BERTHE-GEORGES GAULIS

TOLSTOISME ET BOLCHEVISME

Le dixième anniversaire de la mort de Léon Tolstoï, survenue le 20 novembre 1910, a été partout commémoré avec une piété persistante.

Ils sont légion ceux qui demeurent reconnaissants au romancier pour les joies d'art qu'ils lui doivent ; aussi nombreux sont ceux qui, dans les deux hémisphères, ont subi la forte empreinte du penseur ; mais ce qui ajoute à sa glorification un caractère de singulière actualité, c'est l'adhésion des bolcheviks, célébrant Tolstoï comme leur père intellectuel. Fait plus paradoxal, on voit les adversaires doctrinaires du bolchevisme, qu'ils soient de droite ou de gauche, faire remonter la conception terroriste des soviets à celui dont l'enseignement repose sur la recommandation première : « Ne résiste pas au mal par le mal, à la violence par la violence. »

Les sinistres hypocrites que sont les tyrans soviétiques ne sont pas à une contradiction ou à une fourberie près : les mêmes emprisonnent, menacent de mort la propre fille de Tolstoï, Alexandra, celle précisément qui fut instituée par lui héritière spirituelle de sa doctrine. Au demeurant, le bolchevisme ne saurait être apparenté à aucune doctrine, à celle même du marxisme, dont il se couvre aussi faussement. Il s'agit d'un état d'esprit de tout un peuple, exploité à des fins de monstrueuse tyrannie.

Un peuple de cent cinquante millions d'hommes, plongé

dans une misère inimaginable par l'effet de la grande guerre, est affolé du même coup par la révolution, et il n'y voit, au terme d'une oppression millénaire, que le prétexte de l'affranchissement de tout ordre, de toute discipline sociale. L'histoire médiévale connaît de ces cas d'épidémies mentales qui affligèrent d'autres contrées ; mais jamais l'humanité n'avait assisté à un débordement de folie aussi généralisée que celui qui se prolonge sur la terre des héros de Dostoïewsky : les *Possédés*, les *Karamazov*, pour lesquels « tout est permis ».

Le même sol porte, jusqu'en ces heures chaotiques, des héros dont les vertus sublimes les placent au pôle opposé, rarement au point central, l'âme slave ne concevant pas la mesure, cette qualité éminente des Latins, comme une vertu héroïque. Devant le spectacle de décomposition inconcevable donné par le peuple russe, il me revient avec insistance à la mémoire la parole profonde de cet insigne observateur étranger de l'âme russe qu'était E.-Melchior de Vogüé : « Si vous saviez jusqu'où cette âme peut descendre ! Si vous saviez jusqu'où elle peut monter ! Et de quels bonds désordonnés ! »

Les Lénine, les Trotsky l'ont précipitée dans un abîme insondable ; ce m'est un double motif de me reporter à mes entretiens avec Tolstoï, révélant les possibilités de montée de cette âme russe. Par son propre calvaire, par celui de ses personnages, pris dans la vie réelle, on sait à quelle hauteur elle s'envolait. On perçoit moins clairement l'efficacité de la méthode que Tolstoï conseillait aux hommes pour leur marche vers leur bien moral et social. Parce qu'il leur posait pour idéal la pure doctrine du Christ et qu'ils jugeaient cet idéal inaccessible, les « sages » qualifiaient de chimérique au même degré la voie tracée par lui à la poursuite de l'idéal. Peut-être son erreur fut-elle de n'avoir pas redit assez qu'un idéal est idéal aussi longtemps qu'il demeure irréalisable et que son effet pratique est de servir de guide à la progression, comme l'étoile oriente la course du navigateur.

Le sens pratique de l'enseignement tolstoïen, qui semblait échapper à ses adeptes mêmes et aux commentateurs les plus attentifs, doit apparaître à cette heure aux esprits les moins avertis. La question agraire est résolue selon les aspirations

séculaires du paysan russe : « La terre à celui qui la travaille » et c'est bien l'étape décisive dans l'acheminement vers l'idéal moral de Tolstoï, avec ce correctif essentiel que le fondateur de la doctrine voulait le franchissement pacifique de l'étape. Il le voulait pacifique en vertu de l'idéal chrétien, mais il prévoyait en même temps, de toute sa nature foncièrement russe, quelle forme sauvage prendrait la révolution, et il s'élevait contre les socialistes qui la prêchaient violente, avec la même vigueur qu'il mettait à attaquer l'ancien régime terrien. Il les avertissait : « La révolution sera précédée de mouvements terribles ; car le peuple russe, que seul le sentiment religieux modère, ne connaît pas ces freins que sont les courants d'opinion et qui sont développés chez les autres peuples de l'Europe. »

L'expérience bolcheviste atteste combien était justifiée la prévision de Tolstoï quant à l'action des socialistes russes, s'abreuvant aux sources du socialisme occidental. Ils croyaient la Russie mûre pour le socialisme parce que celui-ci avait des motifs économiques de s'annoncer dans le pays de Proudhon ou dans celui de Karl Marx. En fait, l'individualisme terrien de 120 millions de paysans, la grande industrie à peine née, toute la structure sociale et la mentalité du peuple perpétuée durant mille ans s'opposent radicalement à l'application du système marxiste en Russie, puisqu'il exige une industrie à développement étendu et la concentration suprême des moyens de production et des capitaux.

Avant de laisser parler Tolstoï, il convenait de soumettre ces brèves réflexions à la méditation des amis attentifs de la Russie, soucieux de pénétrer le problème complexe de redressement d'un peuple immense dont la destinée est inséparable de celle du reste de l'Europe. Il était opportun de situer, à cette occasion, celui en qui on n'a vu que le rêveur attaché à l'utopie, dans sa vraie position de « vates », éminemment représentatif des plus hautes aspirations de sa race.

***

J'accomplissais, en août 1902, mon cinquième pèlerinage à Yasnaïa Poliana (manoir de la famille Tolstoï, sis à quinze

kilomètres de Toula), accompagné de ma femme et de ma fille. Seul, lors de mes précédentes visites, il m'était loisible d'accepter la courtoise hospitalité de la comtesse Sophie Tolstoï pour un court séjour; venus à trois cette fois, nous ne pouvions décemment en user, et ce me fut une occasion heureuse de pouvoir passer au voisinage de Tolstoï un mois plein. Nous découvrîmes, pour nous loger, une maison de campagne dans le bourg de Kozlovka, station du chemin de fer située à trois kilomètres de Yasnaïa Poliana, où conduisait un chemin facile à la lisière d'une forêt.

Je rappelle ces circonstances favorables à mes rencontres, presque quotidiennes, avec l'ermite de Yasnaïa Poliana, en 1902, afin de signaler ma plus grande facilité de notation immédiate de mes entretiens. Les notes dont je fais état ici revêtent, en particulier, le caractère d'un compte rendu en quelque sorte sténographique, en raison de la gravité du sujet et de l'intérêt qu'y porta Tolstoï lui-même. Au surplus, ces pages, une fois rédigées (en français), lui furent soumises et ne reçurent la forme définitive qu'après son approbation.

A cette époque, l'auteur des *Appels aux Dirigeants* n'avait pas écrit les études dont j'ai donné par la suite la traduction sous les titres appropriés de *Conseils aux Dirigés*, *Guerre et Révolution* et la *Révolution Russe*, les deux derniers volumes étant inspirés par la guerre russo-japonaise et la révolution de 1905, celle qui dégénéra vite en entreprises de brigandage et fut l'annonciatrice de la révolution bolcheviste actuelle. Tolstoï voyait venir l'une et l'autre et me disait :

« Il y a longtemps que je me propose de dire aux révolutionnaires et aux socialistes ce que je pense de leur horrible action, et je suis d'autant plus aise de vous voir me servir d'intermédiaire en attendant que je leur parle directement. »

Il n'empêche que, même après la publication des ouvrages que je viens de signaler, Tolstoï ne cesse d'être préoccupé de l'activité des révolutionnaires et, espérant agir sur eux par sa parole vivante, il convoque quelques-uns de leurs jeunes représentants pour une controverse qu'un sténographe recueille. Ce compte rendu, daté du 27 septembre 1908 et demeuré inédit, me fut envoyé par Tolstoï en guise de com-

plément au mien, pour l'authentiquer au besoin. C'est en me servant de ces documents que je rédige les pages présentes.

***

Le motif initial de notre conversation a été la publication d'articles jugeant les théories de Tolstoï et dus à des socialistes français comme Jaurès et de Pressensé, à l'Italien Cipriani, à d'autres moins influents et, surtout, à un auteur allemand, M. Brumberg, dont l'étude parut dans une revue parisienne doctrinaire *le Mouvement Socialiste*, étude intitulée *Tolstoï et le Socialisme*. Je garde précieusement les pages de celle-ci, portant des annotations de Tolstoï au crayon rouge. Les auteurs des articles reprenaient les arguments ressassés, leur paraissant par cela même décisifs, contre le principe de « la non-résistance au mal *par la violence* ». En y discernant « l'appel à la lâcheté », « la résignation favorable à toutes les oppressions », ils triomphaient avec d'autant plus d'aisance qu'ils omettaient de reproduire les mots essentiels de la formule de Tolstoï « par la violence ». L'étude de la revue *le Mouvement Socialiste* se distinguait par une argumentation plus serrée et variée.

J'ai remis le tout à Tolstoï dès ma première visite, et il me promit de lire les articles de journaux et l'étude de la revue, puis de m'en donner son impression. Le surlendemain, après la présentation des miens qui m'accompagnaient cette fois, il me dit, tout en nous guidant à travers le parc du château :

« Les raisons que m'opposent les socialistes dans les articles que vous m'avez communiqués, me font penser à ces gens qui, regardant au dehors par les lucarnes d'un sous-sol (les sous-sols d'habitation sont fréquents dans les grandes villes russes), n'aperçoivent que les bottes des passants, sans pouvoir rien distinguer plus haut. Moi qui suppose me trouver à un étage supérieur, j'embrasse un champ de vision plus étendu et je suis en mesure de mieux me rendre compte de ce qui se passe autour de moi. »

Au cours de la soirée, Tolstoï précisa sa pensée :

« Tous ceux qui cherchent une solution du problème social, les socialistes comme les autres, en se plaçant sur le terrain

de l'intérêt matériel, même sous prétexte d'intérêt général ou de devoir de solidarité, visent un but chimérique. L'intérêt en soi ne saurait être, en effet, une base solide pour y reposer une société où régneraient l'harmonie et la concorde entre ses membres ; chacun comprendra son droit ou son devoir d'une façon différente, et le lendemain du triomphe des théories les plus rationnelles, la lutte des intérêts recommencera de plus belle.

» C'est que l'intérêt est impuissant à imposer l'union souhaitée entre les hommes. Seul le sentiment religieux, autrement dit, la reconnaissance spontanée d'un Dieu-Amour, la certitude que chaque être humain recèle ce principe en lui pourraient réellement nous réunir en un amour commun. C'est ma conviction absolue, je le sens de toute mon âme : le sentiment religieux est l'unique moyen efficace de notre bonheur moral et matériel, dans la vie éternelle comme dans la vie terrestre, celle-ci n'étant que la manifestation fugitive de celle-là. »

Le problème de la survie, auquel Tolstoï a plus d'une fois touché au cours de nos conversations, demanderait à être traité avec un certain développement et nous éloignerait trop de l'objet de la présente étude ; mais je ne puis me refuser de mentionner une courte scène significative des croyances de Tolstoï et à laquelle j'ai assisté ce même soir.

J'ai dit ailleurs l'affection qu'a vouée Tolstoï à Dumas fils après qu'il eut lu et sympathiquement commenté la fameuse lettre : *Le Mysticisme à l'Ecole* que le dramaturge français avait adressée vers la fin de sa vie au directeur du *Gaulois*. J'eus la faveur de leur servir de truchement en l'occurrence et je pus constater leur grande satisfaction de se savoir en conformité d'idées sur le « sens de la vie ». Or, quelques mois avant sa mort, Dumas lut dans l'album de ma fille ce souhait de Tolstoï : « Je souhaite à Génia de savoir avant tout pourquoi elle vit sur cette terre et de faire ce pour quoi elle y est envoyée. » Sans y prêter plus d'importance qu'il ne mettait à ses saillies, le maître français écrivit d'une plume rapide : « Le jour où Génia saura, comme le lui souhaite Tolstoï, pourquoi elle est sur la terre, elle en saura plus long que lui et moi. »

La sœur unique de Tolstoï, feuilletant l'album, s'empressa de soumettre à son frère la réplique innocente de Dumas. Supérieure de couvent, elle n'était pas fâchée de l'occasion de taquiner le déiste non pratiquant. Mais le visage de son frère s'attrista et les lèvres laissèrent échapper : « Le pauvre ! »

Quelques instants de silence qu'interrompit la jeune audace de ma fillette.

— Et pourquoi faire sommes-nous envoyés ici-bas? — demanda-t-elle à Tolstoï.

Il leva ses yeux gris bleus et, de son regard pénétrant, fixa les grands yeux curieux de l'enfant, puis prononça lentement :

— Nous sommes envoyés sur la terre pour accomplir la volonté divine, ce qui veut dire remplir notre mission ; et cette mission est d'accroître le sentiment d'amour en nous et chez nos semblables...

Il ajouta :

— On ne doit pas parler de ces choses avec légèreté.

***

Me faisant passer dans son cabinet de travail, Tolstoï tint à s'expliquer sur « la non-résistance au mal par la violence », le fond même de sa doctrine et qui l'est aussi, selon lui, de la doctrine chrétienne.

Au reproche que ce principe favorise l'oppression des gouvernants et la lâcheté des gouvernés, l'auteur de *Résurrection* répond, que, bien au contraire, c'est notre participation moutonnière aux violences qui permet à nos maîtres de nous imposer leur pouvoir ; il est bien plus lâche de les servir sous n'importe quelle forme que de leur refuser notre aide pour des actes de force.

« Considérez les souffrances qu'endurent de ce fait les Doukhobors [1], poursuivit le grand vieillard, ou les recrues réfractaires au service dans les autres pays. Sont-ils résignés, eux qui s'opposent au mal, pacifiquement certes, mais de toute leur énergie et au prix de tant de souffrances?

1. Paysans russes vivant au Caucase, faisant partie d'une nombreuse secte (au nombre de plusieurs milliers) et s'essayant à la pratique de la doctrine de Tolstoï.

» Pour montrer la nécessité d'opposer la force à la force brutale, on cite certains cas relativement rares, celui, par exemple, où je serais attaqué par des brigands. Il n'est pas absolument certain que le crime serait consommé et il est bien plus certain que le crime deviendrait plus grand si je cherchais à m'y opposer en employant la violence. On cite ces cas de violences extrêmes, et sous le prétexte de nous garantir contre des attaques éventuelles, des milliers, des millions de vies sont sacrifiées sûrement au cours des guerres et dans les bagnes. En reconnaissant, au contraire, à chaque homme sa nature divine, en le traitant en frère portant en lui le principe d'amour universel, nous nous débarrasserons plus effectivement de toute oppression que par n'importe quelle révolution prêchée par les socialistes.

» Je ne m'illusionne nullement sur la nature humaine ; je n'ai pas la croyance naïve qu'on me prête au démon se muant en ange par un coup magique. L'homme n'est ni ange ni diable, il est pétri de bien et de mal, et c'est pour le faire monter graduellement vers le bien qu'il faut lui poser pour idéal la bonté absolue et pour moyen le sentiment religieux, dont l'existence ne saurait être mis un instant en doute, toute l'histoire morale de l'humanité est là pour en témoigner.

» La même histoire nous enseigne que toutes les révolutions violentes se sont achevées par leur répression sanglante, par l'affermissement du pouvoir oppresseur et l'accroissement des moyens de défense gouvernementaux. La violence appelle la violence, et elle ne saurait avoir d'autre effet. »

***

Deux jours après, j'eus avec Tolstoï un nouvel entretien au cours duquel il répondit point par point à M. Brumberg, auteur de l'article *Tolstoï et les Socialistes*, groupant des objections communément opposées à la doctrine tolstoïste.

Pour signaler le caractère utopique de cette doctrine, l'auteur socialiste soutient que, selon elle, le but de la vie est l'ascétisme qui « devient le critérium d'après lequel tout

phénomène est mesuré et estimé et d'où découle la solution de toutes les questions ». Il se réfère notamment à *la Sonate à Kreutzer* pour constater que chez Tolstoï : « l'idée principale est la mortification de la chair ».

Tolstoï a dit en réalité et le répète : « L'idéal pour les hommes et les femmes serait de vivre en communion d'esprit, afin de dépendre moins des exigences de la chair dans leur volonté de perfection morale. Quelques êtres rares ont réussi à approcher de très près cet idéal. Mais l'ensemble de l'humanité ne saurait le réaliser, cette réalisation mettant fin à l'existence de l'humanité. » Ce qu'il veut, c'est « *la marche* vers la perfection, le mouvement étant la vie, et l'arrêt synonyme de mort. La véritable « mortification de la chair » n'est point la restriction des besoins charnels, mais leur multiplication, leur abus; ils sont funestes autant à la santé morale qu'à l'hygiène physique. »

— Quand je vois, — reprit mon interlocuteur d'une voix grave, — certains groupements de Doukhobors pousser leur fidélité aux principes chrétiens jusqu'au refus de l'aide des animaux pour leurs travaux des champs et s'atteler eux-mêmes à la charrue, lorsque je les vois s'abstenir non seulement de viande, mais encore de tout produit animal, lait, beurre, fromage, œufs, je crains non pas leur exagération, mais l'avortement de leur effort, le recul devant les difficultés de la tâche. Car la mission de l'homme est de s'amender par degrés, de ne pas retomber dans les habitudes qu'il avait reconnues mauvaises et dont il avait su triompher. S'il faiblit une seule fois, de nouvelles compromissions suivront et il aura perdu finalement tous les avantages de ses efforts passés.

***

La conversation se prolongea touchant aux divers points soulevés par l'article où « les enseignements de Tolstoï » sont mis en regard de « la philosophie socialiste » et où l'on arrive « aux charges plus particulières que porte Tolstoï contre le socialisme ». Cette dernière partie du débat étant seule visée ici, on nous permettra de ne pas nous en écarter. Au reste, la présentation de tout à l'heure de l'idée que

Tolstoï s'est faite de son idéal et des voies qui y mènent, marque suffisamment l'angle sous lequel il envisage l'ensemble de notre progression, morale, intellectuelle, sociale.

M. Brumberg, en constatant que les socialistes s'entendent avec Tolstoï pour faire le procès du régime social actuel, mais se séparent de lui sur les moyens de rénovation, affirme que ce dernier néglige dans ses attaques de renverser « les principes de la philosophie socialiste », notamment « la conception matérialiste de l'histoire, la théorie de la lutte des classes, l'analyse du mécanisme de la production capitaliste et la théorie de la valeur ».

Or, loin de les négliger, Tolstoï ne cesse de démontrer l'impuissance de toute conception matérialiste et l'inefficacité de son moyen d'action : la lutte violente. Quant à la théorie de la valeur et les autres principes marxistes, il les avait longuement examinés en relisant à trois reprises le *Capital* de Karl Marx et, malgré ses questions précises, il n'avait jamais pu obtenir des socialistes une réponse positive sur le fonctionnement de leur cité future.

L'auteur de l'article qui nous occupe essaie, lui, de répondre à ces questions : « La contradiction que Tolstoï discerne dans l'idéal socialiste est quadruple : 1° Comment fixer le nombre d'heures pendant lesquelles chaque homme devra travailler, puisque la production doit être répartie? — 2° Comment déterminer les gens à travailler à des articles qu'ils considèrent comme inutiles, nuisibles même, quand d'autres les regardent comme nécessaires? — 3° Quels hommes feront tel ou tel travail ? — 4° Enfin, comment la division du travail sera-t-elle ordonnée ? »

M. Brumberg estime ces questions « naïves » et qu'il n'importe point de les régler sur l'heure. On verra plus tard quand les principales industries auront été « socialistiquement organisées avant d'être mises en commun ». « Quant à la production des articles que certains considèrent comme inutiles ou nuisibles, il suffira de dire qu'il n'y a point de raison pour que Tolstoï, par exemple, soit contraint à travailler dans une distillerie ou une boucherie s'il est végétarien. D'une manière générale, il ne saurait être question de contrainte dans une société coopérative où *aucun n'aurait à être soumis à l'auto-*

rité et où chacun serait obligé forcément de faire sa part de travail pour subvenir à ses propres besoins. »

Ces dernières lignes furent soulignées par la main de Tolstoï, relevant le vague des explications socialistes et laissant, cette fois encore, sans réponse l'objection relative à l'emploi inévitable, dans le système, de la contrainte, exercée par la faim ou un autre besoin, à un travail pénible, inutile, voire nuisible.

— Qui ou quoi pourrait me forcer, moi plutôt qu'un autre, à travailler dans une usine où règne une température d'enfer, ou au milieu de gaz délétères, à toute besogne dangereuse ou malsaine? — me demanda Tolstoï.

— Supposez que vous y seriez employé, mettons pendant une heure, tandis qu'on vous en demandera quatre ou cinq pour un travail moins pénible.

— Et s'il me répugne d'y consacrer un seul instant?

C'est alors qu'intervient, au sens des socialistes, la nature altruiste de l'homme, mais à laquelle Tolstoï refuse tout pouvoir si elle ne puise pas sa force dans le sentiment religieux. L'altruisme, en effet, ou comme disent d'autres, le sentiment de solidarité, n'est réellement agissant que s'il manifeste le besoin élargi d'aimer, de se dévouer, sans qu'aucun mobile intéressé le guide ; son moteur unique est la foi pure, irraisonnée, ce que Tolstoï nomme Amour divin.

***

La confrontation du socialisme avec le tolstoïsme n'a pu s'achever pendant mon séjour de 1902, à Yasnaïa Poliana. La conversation déviait, non seulement du fait d'incidents extérieurs, mais aussi de mes reparties que je multipliais à dessein, en vue d'épuiser la controverse. Mes objections mettaient parfois à l'épreuve la patience du grand convaincu et il lui arrivait de s'irriter plus que ne le fait prévoir la sérénité de son enseignement.

— Vous reprenez sans cesse vos arguments, je reprends sans cesse les miens, — faisait-il.

Puis, se levant brusquement, il jetait en s'éloignant :

— Il est tondu ! Non, rasé ! Tondu, rasé ; tondu, rasé... [1].

1. Equivalent de : bonnet blanc — blanc bonnet.

Un quart d'heure après, il revenait et demandait d'une voix apaisée :

— Vous disiez?...

La conversation reprenait, calme, tolérante, mais évitait le débat interrompu.

C'est afin d'en combler les lacunes que Tolstoï crut utile de me communiquer, par la suite, la sténographie de son colloque avec des révolutionnaires, document dont je cite ici les passages saillants.

« J'ai lu, commence Tolstoï, la dernière proclamation des révolutionnaires, et j'ai été terrifié devant la bassesse des idées qui y sont émises... J'ai ressenti un besoin impérieux de dire ce que j'en pense aux gens qui ont rédigé cette proclamation.

» Relisons notamment cette phrase : « Efforcez-vous d'allumer la haine des hommes ; c'est une œuvre sacrée. » Mais c'est une monstruosité !... Depuis que le monde est monde, chez les Hindous, chez les Chinois, sans parler des chrétiens, l'amour entre les hommes est considéré comme le seul sentiment légitime ; et voici qu'on nous invite à provoquer le sentiment qui est son extrême opposé : la haine ! Ceci m'a montré à quel bas niveau de moralité, ou plus exactement, dans quel abîme d'erreurs ces gens sont tombés.

» Ce qui est plus effrayant encore, c'est le fait que ces hommes, qui se sacrifient pour le bien de tous, non seulement n'atteignent pas le but qu'ils visent, mais s'en éloignent, car l'oppression dont souffre toute notre société ne dépend pas de la volonté d'un petit nombre d'hommes, — un millier ne sauraient forcer cent cinquante millions d'êtres de vivre comme ils le voudraient. — Elle est la conséquence du mensonge complexe qui abuse de la majeure partie de ces cent cinquante millions, qui servent le pouvoir, les uns par crainte, les autres par ignorance. Le salut n'est donc point dans l'appel à la haine, mais dans le sentiment moral qui interdit la participation au mal qui est fait à nos frères.

» Je tenais à vous dire, enfin, la pitié que j'éprouve particulièrement envers des jeunes gens comme vous qui risquez votre vie pour des balivernes, comme celles contenues dans cette niaise proclamation, où il n'est donné aucune solution de toutes les questions qu'elle soulève.

» Pour me résumer, je vous soumets trois points :

» 1° L'immoralité de l'action révolutionnaire ;

» 2° Les faux moyens que les révolutionnaires emploient pour réaliser le bien, — car je considère leur but comme bon et je le poursuis moi-même ; et 3° ma pitié pour ceux qui se dévouent à une cause aussi mauvaise, aussi futile. J'attends vos objections sur ces trois points. »

Après un court silence, l'un des révolutionnaires répliqua :

— Les rédacteurs de cette proclamation pensent ainsi : ou bien mourir de faim sans rien entreprendre...

— Excusez, — interrompit Tolstoï, — personne ne meurt de faim de nos jours [1].

— Un grand nombre d'ouvriers meurent de faim.

— Non, je n'ai jamais vu ni entendu parler de cas de mort par manque de nourriture. Mais sans parler de mort par la faim et en admettant que les conditions sociales soient fort pénibles, pourquoi faire ce qui les aggrave encore? L'action rationnelle est de faire ce qui est sensé et de ne pas faire ce qui est insensé. Or, le sensé est de ne pas participer aux violences.

— Et par quel moyen y parviendrons-nous? Comment forcer le peuple à ne pas participer aux violences qui se commettent?

— Permettez-moi une courte digression. Au nombre des superstitions, telles le caractère sacré du tsar, ou l'infaillibilité des savants, se range la croyance de certains hommes qu'ils sont en mesure de guider d'autres hommes. Cette superstition est également partagée par Nicolas II et ses ministres, par les révolutionnaires et, je m'en rends compte, par vous-mêmes. Pourquoi êtes-vous appelés à régler le sort des autres? Vous n'avez de pouvoir que sur votre propre personnalité, comme moi sur la mienne ; et cette personnalité, la vôtre ou la mienne, est très imparfaite ; c'est en travaillant chacun sur la sienne que nous gagnerons de l'influence sur les autres par notre exemple...

— Nous ne nions pas la nécessité du travail moral en vue de notre amélioration individuelle, — intervint un autre révolutionnaire, — nous faisons effort d'honnêteté, Lev Nicolaïvitch [2].

1. Remarque faite dix ans avant la venue du bolchevisme.
2. Prénoms de Tolstoï.

— Je dis que c'est l'unique moyen d'agir sur les autres. Or, prêcher la haine et affirmer que c'est œuvre sainte, c'est repousser les autres hommes.

— Ce papier appelle la haine non contre les hommes, mais contre la propriété privée.

— Pardon, il y est dit textuellement que la haine est œuvre sainte. »

L'un des assistants tira de sa poche la proclamation en cause et la tendit à Tolstoï. Celui-ci trouva et lut à haute voix ces lignes :

« La haine contre les grands propriétaires terriens (pomiestchiks), contre tous les accapareurs de la terre doit être le premier et le plus sacré sentiment qu'un père doit cultiver chez ses enfants. »

Mais le deuxième révolutionnaire expliqua :

— Il s'agit de pomiestchiks, d'accapareurs qui ne méritent, en effet, que de la haine.

— De pareilles paroles nient toute possibilité de progrès moral. C'est le plus bas, le plus bestial des sentiments. La vraie moralité ne peut s'exprimer que par l'amour : l'amour pour Dieu, pour tous les hommes, car chaque homme est mon frère. Si je me permets de haïr le propriétaire foncier, celui-ci se permettra de haïr les révolutionnaires...

— Lorsque le révolutionnaire ne peut plus supporter des offenses et qu'il cherche à réagir, afin qu'on ne l'offense plus, est-ce une immoralité ou autre chose? Est-ce immoral que de demander qu'on cesse de me tourmenter?

— Ne confondons pas. Parler à celui qui vous offense comme à son frère, c'est nécessaire, c'est bien. Mais il n'y a point de circonstances qui puissent nous forcer d'agir contre la raison et contre l'amour.

— Les ouvriers, les paysans se heurtent bien à ces circonstances.

— Il n'est pas d'homme qui ne souffre d'un mal quelconque. Je dis qu'un cheval battu peut répondre par un coup de sabot, un chien par un coup de dents. L'homme ne le peut. Comment admettrai-je qu'une ligne droite indique la plus courte distance si j'hésite et me demande si la ligne brisée ne serait pas plus courte par aventure? Les lois de la morale

sont aussi précises que celles de la mathématique. Un acte contraire à la loi d'amour, fût-ce au détriment du plus grand des scélérats, est un crime contre toute morale.

— L'histoire nous montre l'humanité vivant d'abord sous le régime de l'esclavage et du pouvoir personnel, — fit remarquer le premier révolutionnaire. Nous voyons aujourd'hui certains pays passés à un régime sous lequel la vie est tout de même moins dure...

— Hé bien, j'ai reçu hier une lettre d'un ouvrier russe vivant en Amérique, me décrivant la situation du prolétariat qui, dans la fameuse Amérique, est encore pire que chez nous. Le nombre des chômeurs est immense, et c'est ainsi partout.

— C'est fort possible, mais une liberté relative y existe quand même ; l'ouvrier n'y est pas sans défense absolue comme chez nous.

— Admettons que la situation des travailleurs s'y soit améliorée dans une certaine mesure ; dans ce cas même l'amélioration n'est aucunement due à la révolution, mais uniquement au progrès moral.

— Cependant, nous voyons que la vie est devenue meilleure précisément dans les pays qui ont passé par la révolution.

— Je ne trouve pas que la vie y soit si bonne. Ainsi, la question agraire, question capitale, demeure partout sans solution. En Amérique, notamment, Henry George, dont j'ai étudié le projet [1], a indiqué une solution des plus rationnelles et il en fut violemment attaqué par les socialistes démocrates... Et les choses en sont restées là. Je n'y vois rien à louer. En tout cas, obtenir une amélioration problématique de la vie par des moyens à coup sûr mauvais, c'est un triste avantage, autant au point de vue moral que matériel.

— Nous doutons qu'on puisse obtenir par la seule vertu cette amélioration relative. Du moins, l'histoire ne nous montre pas...

— Elle nous le montre si bien que l'humanité n'avance qu'en progressant moralement. Par exemple, cette même question agraire approche de sa solution en raison du déve-

1. Voir le projet de Henry George dans *Conseils aux Dirigés* et « L'impôt unique d'Henry George ; son application urgente et facile en Russie » dans *la Révolution Russe* de Tolstoï.

loppement moral de l'homme : il commence à comprendre que nul n'a le droit de dire : « cette terre est à moi »; et cette compréhension n'est pas due à la violence révolutionnaire. Il en est de même de l'esclavage. A-t-on obtenu son abolition par la révolution? Même chez nous, le servage fut supprimé grâce aux seuls hommes qui faisaient appel au sentiment.

— Et qu'en est-il résulté? Le salariat a remplacé le servage, régime plus inique encore... Enfant, j'ai lu vos récits écrits pour le peuple : *le Cierge, les Deux Vieillards, Dieu sait la vérité.* Qu'ont-ils produit, ces appels à la bonté? Les hommes sont demeurés ce qu'ils étaient.

— Qu'on tue à l'instant Nicolas II ou Stolypine, on s'apercevra immédiatement du résultat matériel du meurtre : le râle, la mort ; tandis que le résultat de l'acte de conscience est impondérable et ne saurait être d'avance pesé. Je répète que l'homme ne doit pas avoir pour guide exclusif des considérations extérieures ; elles peuvent le guider dans les menus incidents de la vie quotidienne : un travail à entreprendre, une course à faire, etc., — mais dans les questions premières de conduite morale, il n'a qu'un guide : la conscience; dans ce domaine, on se préoccupe seulement de savoir si l'on fait bien ou mal.

— Cependant, voici les Doukhobors qui ont voulu pratiquer votre enseignement, et ils durent quitter la Russie, s'expatrier au Canada.

— Vous savez tout, vous décidez tout. Parce que vous n'apercevez pas leur influence, vous concluez que les Doukhobors n'ont rien fait et qu'ils auraient pu faire autre chose par on ne sait quel autre moyen. Vous raisonnez ainsi parce que vous avez la prétention de détenir le monopole de la vérité. Mais pour celui qui n'est pas attaché, excusez-moi, à des errements comme les vôtres, ce sont de graves questions à examiner et à résoudre. »

Cette controverse date de septembre 1908, ai-je dit. Tolstoï avait donc vécu les années révolutionnaires de 1905 et 1906, vérifiant d'une façon frappante, et sa prescience de la forme sauvage que devait prendre la révolution russe, et, fait plus singulier encore, le caractère rationnel de sa thèse de transformation radicale sans recours à la violence.

Le compte rendu de l'entretien avec les révolutionnaires ne contient pourtant nulle allusion précise de Tolstoï à cette toute récente épreuve qui lui donne si péremptoirement raison. « L'histoire, y est-il dit seulement, nous enseigne que toutes les révolutions violentes ont abouti en fin de compte à leur répression sanglante, à l'affermissement du pouvoir oppresseur, à l'accroissement des moyens de défense gouvernementale. La violence appelle la violence et elle ne saurait avoir d'autre effet. »

C'est le tracé même de la courbe des événements de la révolution de 1905. Au contact constant des écrits de Tolstoï et plus d'une fois de sa parole directe, je n'ai pas hésité un instant à discerner l'inspiration tolstoïste dans la manifestation pacifique des ouvriers devant le Palais d'Hiver en cette journée du 22 janvier 1905 par laquelle la révolution a débuté. Au cours d'un entretien avec un rédacteur du *Matin*, entretien publié le 30 du même mois, je disais notamment :

« On ne saurait douter de la réalité de l'influence des idées de Tolstoï, sinon sur tous les manifestants du 22 janvier, du moins sur leurs meneurs. Ce qu'on sait déjà de cette manifestation nous la montre comme éminemment pacifique, *comme voulue telle, malgré tout.* Une masse d'hommes avance, avec, à sa tête, des prêtres portant la croix, emblème de la paix et de la concorde. En toute humilité, ces hommes vont soumettre leurs doléances au « petit père le tsar », le bon, le seul dispensateur de la justice. La présence dans cette foule de femmes et d'enfants, voire de nourrissons dans les bras de leurs mères, souligne encore ses intentions inoffensives. Voici qu'elle s'arrête devant le barrage, si frêle en comparaison du flot qu'il a pour mission de contenir. Les grévistes supplient à genoux de les laisser passer, et c'est dans cette posture soumise que des balles viennent les frapper. Hommes, femmes, enfants tombent ensanglantés; et cependant, même alors, même dans ce cas de légitime défense, aucun d'eux ne bondit de rage pour se venger ! »

Renseigné sur les tendances tolstoïstes des organisateurs de la manifestation, il m'était permis de conclure : « C'est bien une volonté raisonnée qui a commandé cette « non-résistance au mal par la violence », et je terminais : « De même que les

premiers chrétiens avaient vaincu la toute-puissante Rome en se laissant crucifier ou dévorer par les fauves, d'humbles ouvriers ont remporté la victoire sur le tsarisme en se laissant fusiller. »

Avec le recul du temps, il devint avéré pour tous, en effet, que c'est la manifestation du 22 janvier qui avait porté à l'ancien régime le plus terrible coup. Depuis ce jour, la suite des événements semblait obéir, elle aussi, à une volonté directrice, se donnant pour tâche d'expérimenter la thèse de Tolstoï. La première grande charte de liberté russe : le manifeste historique du 30 octobre 1905, fut obtenue par ce que je qualifiais à l'époque, dans *le Matin* encore, de « révolution des bras croisés ». Durant dix-sept jours, un million et demi d'ouvriers firent grève totale sur tout le territoire du vaste empire. Nul meeting, nulle parole, nulle démonstration publique à réprimer : chacun restait chez soi, refusant bonnement tout travail. Mais durant dix-sept jours, la vie du pays fut suspendue : les transports, la distribution de la lumière, les usines et les fabriques, tout en complet arrêt. La formidable force armée ne pouvant rien contre la force d'inertie, le gouvernement capitula sur toute la ligne, et le manifeste du 30 octobre enregistra sa défaite.

La joie du peuple fut sans limites, mais, hélas ! sans bornes furent aussi ses effets de réaction. Manquant d'éducation politique comme de mesure dans le triomphe, il se laissa déborder par les pires éléments de la populace, et tout le pays devint bientôt l'arène permanente du brigandage et du meurtre, sous prétexte d' « expropriation sociale ». On conçoit que le gouvernement ait pris motif de revenir à la répression et de la rendre aussi féroce que s'était montrée l'action des avant-coureurs bolchevistes. On conçoit de même que, avec l'aveu tacite de l'opinion publique dégrisée, le gouvernement n'ait pas manqué l'occasion d'annuler graduellement les concessions qu'il avait dû consentir à la « révolution des bras croisés ».

Toujours les deux extrêmes : des hommes se laissant massacrer sans résistance pour leur foi ; des brutes affolées de haine sadique. *Résurrection* de Tolstoï, *les Possédés* de Dostoïevsky. Le salut de l'âme slave est dans l'« utopie »

tolstoïenne, seul antidote qui soit aussi souverain qu'est virulent et répandu le poison bolcheviste.

Des renseignements nous parviennent à point pour appuyer notre opinion par des faits actuels. M. Vladimir Tchertkov a été, on le sait, le plus intime ami et disciple agissant de Tolstoï ; il le demeure et poursuit l'œuvre du maître sous le régime soviétiste. Son fils, échappé récemment de Moscou, a envoyé une lettre aux *Dernières Nouvelles*, journal russe de Paris, décrivant la situation faite par les bolchevistes à la famille et aux partisans de Tolstoï. En confirmant l'emprisonnement de mademoiselle Alexandra Tolstoï, la lettre nous apprend que Yasnaïa Poliana a été « séquestrée », la propriété de M. Tchertkov transformée en « cité de Tolstoï pour enfants », servant en réalité à des réunions où l'on prêche aux paysans « la lutte des classes et la guerre civile » ; les tolstoïstes fidèles sont traqués, parce qu'ils osent exprimer leur « sentiment de répulsion et leur indignation contre la peine de mort, crime qui se commet chaque jour parmi nous ».

Mais voici un passage de la lettre qu'il convient de citer en entier : « Toute leur activité (celle des tolstoïstes) consiste à répandre parmi le peuple *la conception religieuse de la vie, répondant, d'ailleurs, aux profondes aspirations actuelles du peuple russe*[1]. Le désir de lire les écrits religieux de Tolstoï est présentement si étendu qu'il est malheureusement impossible d'en satisfaire une centième partie des demandes par manque de papier et autres entraves mises à la libre édition des livres. »

1. Je note en corrigeant les épreuves, que, d'autre part, de grandioses processions religieuses se succèdent depuis un certain temps en Russie, malgré les efforts de propagande contraire des dirigeants soviétistes. Ces jours derniers, les processions se déroulèrent à Petrograd, à Cronstadt, à Moscou, avec la participation de dizaines de milliers d'ouvriers, voir de soldats bolchevistes. Celle de Moscou, comprenant 150 000 hommes, femmes et enfants, emplit l'immense Place Rouge du Kremlin et la multitude agenouillée fut bénie par le patriarche Tikhou, entouré non seulement d'un nombreux clergé orthodoxe, mais, pour la première fois dans l'histoire de l'Eglise russe, de celui des « vieux croyants ».

Autre manifestation, plus significative encore, si possible : le grand révolutionnaire Nicolas Tchaïkovsky enterrait religieusement ces jours-ci sa fille. Et ce furent des instants poignants pour l'assistance de l'église russe de la rue Daru que de voir ce vieillard altier — l'un des initiateurs du mouvement qualifié à l'origine de « nihiliste » — se prosterner devant les icônes, prier avec ferveur et se signer avec la foi de moujik, pleurant et sa fille chérie et sa mère lointaine, martyrisée par les bolcheviks.

Malgré la réserve compréhensible de l'auteur de la lettre, — les siens sont restés dans l'enfer bolcheviste, — il en dit assez pour signifier que le tolstoïsme s'oppose plus foncièrement encore au bolchevisme qu'au tsarisme. Il est de même fort à présumer que Tolstoï n'aurait pas adressé au tsar Lénine la parole évangélique qu'il avait fait entendre et écouter au tsar Nicolas II. Je fais allusion, entre autres, à la conférence de désarmement réunie à la Haye en 1897 sur l'initiative de Nicolas II, initiative suggérée par une lettre personnelle de Tolstoï dont je ne suis pas seul à connaître l'envoi. Tout idéaliste qu'il fût, tout visionnaire qu'il parût, l'ermite de Yasnaïa Poliana savait distinguer la santé de la folie, l'homme du fauve.

Mais comment réagirait-il à cette heure, alors que les plus hideuses violences se commettent en Russie, non pas « par accident », mais par l'effet d'un système de règne? Pourrait-il conseiller encore aux victimes de ne pas résister par la force, alors que la force est la seule ressource du pouvoir bolcheviste?

Une doctrine religieuse ou philosophique, celle de Tolstoï autant que toute autre, vise l'homme normal, conservant un certain équilibre intellectuel et sentimental. La République des Soviets est, elle, un vaste asile de déments, et Tolstoï n'eut pu que renouveler le cri de détresse de son *Je ne puis me taire*, poussé lors des exécutions, en 1906 et 1907, de quelques dizaines de bandits « expropriateurs » alors que des milliers et des milliers d'innocents sont massacrés par les bolcheviks. Il réclamerait : « Qu'on me revête, moi aussi, d'un linceul pour me précipiter dans le vide, et que mon poids resserre autour de mon vieux cou la corde soigneusement savonnée ».

L'objet visé ici était d'établir l'opposition totale entre le tolstoïsme et le bolchevisme, la montrer aussi tranchée qu'est la section entre le plein jour et la pleine nuit, sans aucun lien crépusculaire. Mais adeptes et adversaires de Tolstoï doivent également convenir qu'à la folie bolcheviste le seul remède est : la camisole de force.

E. HALPÉRINE-KAMINSKY

20 novembre 1920.

L'EMPEREUR DES FORÇATS

I

LA RENOMMÉE DE PIERRE PUGET

Dans les derniers mois de l'année qui vient de finir, on a pu commémorer le troisième centenaire de la naissance de Pierre Puget. Est-il déjà trop tard pour saisir ici l'occasion qui permettra d'examiner un instant l'œuvre et la vie d'un artiste dont la gloire est si sérieusement établie qu'on ne la discute même plus? N'a-t-on pas, en effet, placé, en pendant à celle de Poussin, à l'entrée de l'École des Beaux-Arts, l'image de Puget, faisant de ce dernier, par ce choix, le plus grand sculpteur français?

A quel point de perfection Pierre Puget a-t-il donc porté la sculpture de notre pays, par quelles nouveautés de conception, d'exécution se distingue-t-il entre tous pour mériter un honneur pareil? De son vivant même, sa réputation était faite de mystère, de singularité. De Marseille et de Toulon il occupe Paris et Versailles de ses demandes, de ses récriminations, mais presque pas de ses œuvres. Puget a soixante-trois ans lorsque le *Milon* est exposé à Versailles. Ses contemporains ne le connaissent guère, et, cependant, son prestige est indiscutable. Aujourd'hui, on ne le connaît guère mieux, néanmoins le prestige n'a pas faibli. Bien peu de gens ne nom-

meront pas Puget, si vous demandez qu'on désigne, par exemple, nos trois plus grands sculpteurs. Et, pourtant, outrerons-nous notre pensée, si nous répliquons : « Êtes-vous bien sûr que Puget soit le type du grand sculpteur français? Puget n'était-il pas, en somme, l'élève de génie d'un Bernin, d'un Pierre de Cortone? L'Italie n'a-t-elle pas plus de part, dans sa formation, peut-être, que la France? Dans cet excès d'*italianisme*, ne peut-on pas entrevoir la raison secrète, informulée, qui a exilé Puget de Versailles, où bien peu de ses œuvres, outre le *Milon* (sinon, peut-être, l'*Hercule au repos*) auraient pu prendre place sans désaccorder le concert que forment, du Parterre-d'Eau au Trianon-sous-Bois, des groupes et des figures isolées, des mascarons, des termes et des vases dont les auteurs, tout en se nourrissant de l'art italien, savaient cependant, comme un Poussin, comme un Lesueur, recréer cet art selon l'instinct et la nécessité du goût français? »

Nous n'aurons pas l'imprudence de prétendre que la place occupée par Puget dans l'admiration nationale est une place usurpée. Avant Rodin, Puget est sans doute le seul sculpteur à propos duquel on puisse parler, chez nous, de Michel-Ange. La possibilité d'un tel rapprochement, d'ailleurs, s'il montre l'extraordinaire génie d' « ouvrier » de Puget, laisse également entrevoir ses limites. Si, comme Rodin, Puget donne au marbre la palpitation et l'illusion de la vie, comme Rodin également, il ne parvient pas à concilier ces dons prodigieux avec les lois éternelles (méconnues parfois par Michel-Ange lui-même) qui obligent l'artiste à soumettre ses facultés sensuelles aux devoirs plus secrets et plus stricts du style et de la construction.

Qu'on nous permette de donner un exemple. Chacun se souvient des figures de bronze qui entourent, à Versailles, les deux « miroirs d'eau » qui séparent le Château de l'escalier par lequel on descend au Tapis-Vert. Ces figures de nymphes et de dieux sont des allégories de rivières et de fleuves. Les auteurs de ces sculptures sont à peine notoires, sinon les « spécialistes », personne ne les connaît. Sauf Coysevox, nomme-t'on souvent Le Hongre et Regnaudin, Magnier et Van Clève, Le Gros, Tubi, Raon? Comme le jardinier Le Nôtre, les sculpteurs que nous venons d'énumérer ont accepté

les règles inflexibles du jeu de l'architecte, et à ce point que nous ne pensons pas une seconde que ces façades, ces parterres et ces figures pourraient n'être pas nées ensemble. Imaginez Puget, devant un pareil programme. Comme tous les génies sans frein, il eut, avec des statues isolément admirables, menacé l'ordre préétabli. Par l'excès de son tempérament, il eut dépassé les frontières assignées, et oublié la solidarité esthétique qui existe entre une ligne et son ornement, entre une proportion et l'accent destiné non point à détruire son rythme, mais à le souligner et à le servir.

La sculpture, aux belles époques, est presque toujours, selon l'expression de Baudelaire, « un art complémentaire ». Dans toute catégorie d'œuvres, que ces œuvres soient créées par la nature ou par l'homme, il existe une hiérarchie. La grande sculpture est essentiellement « monumentale »; la petite sculpture est « mobilière ». Qu'il agisse d'Angkor ou de Pergame, d'Athènes ou de Memphis, de Sélinonte ou de Rome, de Moissac ou d'Amiens, de Fontainebleau ou de Versailles, la sculpture naît de l'architecture comme la feuille naît de l'arbre. Les offenses faites à la cathédrale de Reims n'ont pas altéré, détruit l'impression première imposée par la vue de l'édifice ; et les trois lignes miraculeuses qui tracent sur le ciel, au faîte du Parthénon, le visage idéal de l'esprit, n'ont rien perdu de leur vie, de leur force, de leur signification depuis que l'apparence visible des dieux qui habitent encore ce fronton en a été arrachée.

La sculpture « mobilière » est à la sculpture monumentale ce que le « tableau de chevalet » est à la décoration peinte, à la fresque. Ce que nous demande et ce que nous donne l'*École d'Athènes* n'a rien à voir avec ce que nous éprouvons devant la plus parfaite *Madone* de Raphaël. Si, exilée dans un musée (où le malheur des temps a voulu que, pour être sauvée, elle fût enfermée), une statue évoque invinciblement, pour nous, le mur, la colonne où la corniche qui jadis existait derrière elle, près d'elle ou sous elle, soyez certain que cette statue possède une vertu de grandeur, de pouvoir et de durée que ne possédera pas la statue que vous imaginerez à votre guise aussi bien sur une commode que dans une vitrine, sur une cheminée qu'au coin d'une table, dans une galerie, dans

un jardin. Une grande œuvre, même détachée de l'ensemble pour lequel elle a été conçue, révèle, avoue sa « localité », sa destination. Une métope de temple grec, une bête de Saint-Trophime, un saint de Chartres ont des parentés plus étroites et plus directes avec une colonne, un chapiteau ou un arceau d'ogive, qu'avec une statue de Clodion, de Carpeaux ou de Rodin, qu'avec un prodigieux morceau comme le *Milon* ou comme le *Diogène* de Pierre Puget, lequel atteignit une fois la vraie grandeur, lorsqu'il fit, à ses débuts de sculpteur, pour la façade de l'Hôtel de Ville de Toulon, les deux Atlantes qui supportent encore aujourd'hui, sans fatigue et sans défaillance, la gloire de celui qui leur a donné la vie.

II

LA VIE ET L'ŒUVRE DE PIERRE PUGET

Nous voudrions, en racontant la vie de Pierre Puget, montrer quel homme fut celui auquel Michelet n'a pas hésité à assigner faussement, au temps de la royauté absolue, un rôle symbolique de précurseur, de prophète de la Révolution.

Nous prenons pour guide l'excellent ouvrage de Léon Lagrange ; étude où l'admiration n'empêche pas la lucidité, et qui, malgré quelques légères inexactitudes matérielles (redressées par l'érudition moderne), reste, de tous les travaux consacrés à Pierre Puget, le plus complet, le plus raisonnable et le plus honnête.

Pierre Puget naquit à Marseille, en octobre 1620, d'un maître-maçon. La maison de Puget s'élevait « dans le vallon de Séon, sur un sol de terre glaise, en face de la mer [1] ». La légende veut que, dès son enfance, Pierre Puget ait modelé, avec cette glaise, les formes des animaux qu'il voyait autour de lui ; et particulièrement celles des oiseaux : « Un jour

1. Les textes que nous citons entre guillemets, au cours de ces pages, sont, à moins d'indications contraires, extraits du volume de Léon Lagrange : *Pierre Puget, peintre, sculpteur, architecte, décorateur de navires.* (Librairie académique Perrin, 1868.)

qu'il avait vu planer un aigle, il n'eut pas de repos qu'il n'en eût fait en terre une grossière image. » L'on possède sur le début de la vocation de Puget un récit fait par lui-même à son ami le sculpteur De Dieu, lequel a consigné ce récit de la manière suivante :

... Ma curiosité m'obligea de lui demander de quelle manière il avait commencé l'art de la sculpture. Il me répondit qu'ils étaient trois frères et que son inclination le porta à cet art et que son père, faute de grands biens, l'obligea pour trois ou quatre ans au maître sculpteur des galères qui n'était pas fort habile homme ; et comme mon dit sieur Puget était un homme très sincère et d'une parfaite franchise, il me dit qu'au bout de trois mois son maître ne lui pouvait plus rien montrer, en sorte qu'il lui laissait faire l'ouvrage à sa volonté et le laissait faire et conduire tous les compagnons qui travaillaient à la sculpture des galères, presque sans s'en mêler. Ce manquement de science de son maître l'obligea de songer à prendre le soin de s'avancer à étudier et à dessiner et à bien connaître la belle nature. Il lui tarda beaucoup qu'il ne fût arrivé à Rome pour s'y perfectionner, et, pour cet effet, il n'acheva pas le temps de son obligé, et il partit pour l'Italie.

Nous avons donné ce fragment autant pour ce qu'il fait connaître des débuts de Puget que pour ce qu'il montre de son caractère. Nous aurons plusieurs fois l'occasion de rencontrer, dans les propos et les actions de Puget, ce contentement de soi, cette enflure d'expression toute provençale, qui dit d'ailleurs souvent plus qu'on ne pense, et qui donne tant de pittoresque et de saveur à la conversation des gens du Midi. Puget « se vante » volontiers. On trouve dans son caractère certains des traits, qui, poussés à la caricature, font un Tartarin, un Numa Roumestan.

Donc, vers dix-huit ans, Pierre Puget est à Florence, où, d'abord, il ne trouve personne qui consente à l'employer. Vite à bout de ressources et tout près du désespoir, le jeune Puget se décide à entrer, raconte De Dieu, « dans une petite boutique, où un vieux bonhomme faisait des petits ornements en bois ». Le « bonhomme » se laisse toucher et il conduit Puget chez le sculpteur du grand-duc.

Ce sculpteur est, cela va sans dire, vite émerveillé par tout ce que sait déjà faire Puget, et il prend « une si grande amitié pour lui, qu'il le retira de son logis pour le loger chez lui, et

lui fit l'honnêteté, contre l'usage d'Italie, de le faire manger à sa table avec toute sa famille et l'aima comme son enfant ».

Peu après, ce sculpteur paternel conseilla à Puget de se rendre à Rome, auprès du célèbre Pietro Berrettini (Pierre de Cortone). Chez Pierre de Cortone, alors la gloire de la peinture romaine, artiste savant, mais expéditif et facile, et qui, en appliquant des procédés monotones, couvrait sans effort et prestement d'immenses murailles, Puget délaisse la sculpture pour la peinture. Il devient sans tarder aussi habile que son maître. Un jour, il accroche un des tableaux qu'il vient de peindre à la porte de sa maison. C'est de la sorte, dans ces temps bénis, qu'on faisait « sa première exposition ». Des passants connaisseurs prennent le tableau de Puget pour un tableau de Pierre de Cortone; ils vont complimenter ce dernier. Intrigué, le maître à la mode veut voir ce qui en est. Au lieu de se fâcher de cette imitation, il félicite un élève si docile et reproche, aux élèves qui l'imitent moins bien, « leur peu d'avancement, dans le temps que ce jeune étranger, sans presque aucun précepte et seulement par la force de son génie, faisait déjà des ouvrages si excellents ».

Dès lors Puget suit Pierre de Cortone, lequel apprécie la commodité qu'il y a à avoir près de soi une « doublure » de cette qualité. Dans les plafonds du palais Pitti, à Florence (ouvrages dédaignés aujourd'hui, mais par des peintres qui sont bien loin de posséder les ressources de savoir et d'invention de ce grand décadent), il y a certainement des figures, peut-être même des compositions entières qui sont sorties de la main et de l'esprit de Pierre Puget.

Mais déjà l'inquiet Provençal s'ennuie près de ce maître qui ne peut plus rien lui apprendre. Sans raison aucune, en 1648, il le quitte et revient à Marseille. Il a bientôt l'occasion de pénétrer dans l'arsenal de Toulon, où l'amiral de la flotte royale, le jeune duc de Brézé, veut voir les dessins que l'« élève et l'ami du plus celèbre peintre romain » rapporte d'Italie. Brézé est fort content de ce que Puget lui montre, et il lui demande aussitôt de « faire un dessin du plus beau vaisseau qu'il pût rêver ». Puget a vingt-trois ans. Son dessin est accepté. C'est celui de la *Reine*, navire dédié à Anne d'Autriche.

On a prétendu qu'avant ce dessin de Puget on ne décorait pas de figures les vaisseaux de guerre. Léon Lagrange prouve que cela est faux, et que ce n'est point Puget l'inventeur de ces décorations magnifiques, auxquelles on travaillait déjà à l'arsenal de Toulon avant que Puget y mît, pour la première fois, les pieds.

Mais, toujours sans raison exactement connue, Puget repart pour Rome. Il suit « un religieux feuillant, le frère Joseph (croit Léon Lagrange), qui se rendait en Italie, par ordre de la reine-mère, pour y dessiner les statues et les monuments antiques ». A Rome, Puget retrouve Pierre de Cortone, mais Puget dépend du frère Joseph, et lorsque celui-ci, selon Félibien, se noie dans le Tibre, Puget, en 1649, sans ressources et toujours de goûts nomades, revient en Provence.

Agé de vingt-huit ans, Puget n'a encore rien produit, sinon des travaux de peinture, non signés et un dessin pour un navire. De sculpture, point. Près de dix années passent encore, pendant lesquelles Puget exécute pour des confréries de nombreux tableaux qui sont fort honorables, mais d'un bon élève. Et pour que ce peintre de trente-six ans exécute son premier travail d'architecte et de sculpteur, son chef-d'œuvre, il faut attendre jusqu'au 19 janvier 1656, jour où Puget signe avec les échevins de Toulon l'acte de « prix-fait » qui lui donne à composer et à décorer « la façade méridionale de la Maison de Ville, le balcon et sa fenêtre, les pilastres, les consoles, les ornements, le tympan à jour de la porte et la porte elle-même » : ce sont *les Cariatides*.

Nous aurons à revenir devant ces deux admirables figures, dont le succès immédiat est assez grand pour que, sur le conseil de l'architecte Lepeautre, Claude Girardin, à Vaudreuil en Normandie, puis le surintendant Fouquet, à Vaux, appellent Puget près d'eux. Pour le château de Vaudreuil (selon Philippe Auquier[1]), Puget fait l'*Hercule terrassant l'hydre* (actuellement au musée de Rouen), *Cybèle et Janus*, et un bas-relief (ces deux derniers ouvrages sont perdus). Puis Fouquet veut l'attacher à la décoration de Vaux-le-Vicomte. Puget commence l'*Hercule gaulois* (*alias* l'*Hercule au repos*,

1. *Pierre Puget*, par Philippe Auquier. (*Collection Laurens.*)

qui est au Louvre), mais, laissant ce travail à peine entrepris, Puget doit partir pour l'Italie, où il choisira des marbres dignes de travaux destinés à Vaux. C'est à ce moment que, selon un ancien historiographe de Puget (le père Bouguerel), « le cardinal Mazarin lui envoya plusieurs fois M. Colbert pour l'engager à son service, mais Puget était trop attaché à M. Fouquet pour consentir aux désirs de cette Éminence : ce qui l'obligea à hâter son voyage ». Nous verrons que, plus tard, Colbert ne pardonna jamais tout à fait à Puget de lui avoir préféré son rival Fouquet.

Puget arrive à Gênes au début de 1661 ; et c'est au mois de septembre de la même année que Fouquet est arrêté. Celui qui avait pris pour emblèmes les attributs d'Hercule n'est plus qu'un prisonnier, l'ennemi de son pays et de son roi. La statue que Fouquet avait commandée à Puget ne devait jamais entrer à Vaux-le-Vicomte ; elle prit finalement la route du château de Sceaux, car ce fut le rival heureux du surintendant déchu, Colbert, qui l'acheta.

Découragé, inquiet, Puget trouve sa consolation dans l'accueil qu'il reçoit à Gênes, où les voisinages avec Marseille et Toulon sont fréquents et où l'on admire et goûte fort l'italianisme de Puget. On le supplie presque d'exécuter, pour l'église Saint-Pierre de Carignan, quatre statues colossales.

Sur ces quatre statues, Puget en fait deux : le *Saint Sébastien* et le *Saint Ambroise*, l'une et l'autre extrêmement « berninesques ».

Il semble que tout ce qu'il y a de transalpin dans le génie de Puget se réveille lorsqu'il quitte la France. L'*Hercule gaulois* était une œuvre presque tranquille, presque calme, qui, à Versailles, aurait pu faire pendant à un Coysevox, à un Coustou ; mais les deux figures de Gênes obéissent au vent pathétique et violent qui souffle dans les draperies des anges et des saints dont Bernin et ses élèves peuplaient alors toute l'Italie.

A Gênes encore, Puget sculpte une *Conception* : une jeune femme flottant dans les mille plis du marbre et aux pieds de laquelle de jolis enfants prennent des poses maniérées. Avouons-le : dans ce genre voluptueux, Puget est loin de valoir Bernin ; et cette *Conception* paraît bien fade et bien

sucrée si l'on songe aux saintes du prestigieux Cavalier, qui gisent, languissantes ou pâmées, dans des alcôves de marbre et d'or, au fond des églises romaines.

D'ailleurs, tout ce que fait Puget à Gênes est nettement, profondément inspiré de Bernin. L'autel de Saint-Cyr est « un modèle de style *cascante* ». Quant au projet de baldaquin pour l'église de Carignan, qui est conservé au musée d'Aix, on y retrouve les colonnes torses du célèbre baldaquin de Saint-Pierre de Rome ; mais en nombre double (huit au lieu de quatre), et supportant un dais chantourné, tout hérissé de figures, d'armoiries, de « gloires » et d'attributs.

Si goûté à Gênes, Puget y aurait pu achever sa vie dans les honneurs, la sécurité et ayant peine à y « suffire aux commandes ». Mais un soir, en 1667, Puget sort dans la ville avec son épée (chose défendue après le coucher du soleil) ; des « sbires » le rencontrent et le mènent en prison. Puget dépêche un exprès à son protecteur Sauli, pour lequel il est en train de modeler une *Madeleine*. Ce Sauli ne se dérange pas et Puget passe la nuit au « commissariat de police » du temps. Le matin, quand on lui ouvre les portes, cet homme violent court à son atelier, saisit un marteau, brise à grands coups le modèle de sa *Madeleine* et décide de quitter Gênes.

Il retourne en Provence et partage désormais sa vie entre Marseille et Toulon. A Marseille il s'engage, à la fois comme sculpteur et comme architecte, avec les échevins dans une inextricable aventure à propos des embellissements de la ville. Il ne faut pas songer à relater les mille épisodes d'une lutte où le caractère difficile de Puget trouve et provoque mille occasions de se manifester. Il s'agissait d'une place monumentale, ornée en son centre d'une statue équestre de Louis XIV. Les projets de Puget sont prodigieux, immenses ; mais un échevin nommé Lagneau a sa maison sur le cours que cette place doit couper, et, si l'on adopte les constructions proposées par Puget, Lagneau, des fenêtres de sa maison, ne pourra pas voir la statue du roi. Tout Marseille est divisé. Finalement, le projet est soumis au roi, à Versailles même, par le fils de Puget. Le roi, qui voit ces choses de loin, demande tout bonnement à Mansart son arbitrage. Mansart examine les plans, et, d'un crayon souverain, corrige et modifie le

travail de son confrère marseillais. Puget, outré, comme on pense, part lui-même pour Versailles ; il voit le roi, mais il n'obtient de lui qu'une médaille et de bonnes paroles. Nous sommes aux temps sombres du règne, les finances sont basses ; il y a bien des menaces extérieures : il faut réunir le plus d'argent possible et les Marseillais remplacent la statue équestre par un don de 400 000 livres qu'ils font au roi.

Mais avant ce temps, Puget, à Toulon, est maître sculpteur de l'arsenal ; il y travaille à la décoration des bâtiments de guerre.

Nous devons nous résigner à ne pas traiter ici de Puget « sculpteur de proues ». D'une production sans doute considérable il ne reste aujourd'hui que quelques dessins, qui permettent d'entrevoir ce que pouvaient être, dans la réalité, ces fabuleux navires dont Claude Lorrain nous a montré dans le luxe, le calme et la volupté des beaux couchants méditerranéens, les portraits embellis.

A l'arsenal de Toulon, l'ombrageuse violence de Puget, pas plus qu'à Gênes, qu'à Marseille, ne simplifie les choses. Puget veut bien dessiner, mais il refuse de s'occuper de la réalisation de ses dessins. Il songe aux marbres qu'il a rapportés de Gênes, et dont il veut tirer, pour le roi, puisque Fouquet n'est plus, des statues. Toujours désireux d'entreprendre, se donnant avec véhémence aux chimères, aux espérances, dès qu'une occasion se présente pour lui d'être architecte, peintre ou sculpteur, il se précipite sur elle et propose aussitôt un projet grandiose. S'agit-il de transformer l'arsenal de Toulon? Puget est là. Parle-t-on d'entourer le cap Sépet d'une muraille de clôture? Puget offre une perspective ornée d'un bel ordre d'architecture. Mais Colbert, qui aime la discipline et la tranquillité, envoie à Toulon « le chef des ingénieurs militaires de France », un certain Clairville. Ce haut fonctionnaire, protégé par le ministre, est bien décidé à ne pas laisser empiéter sur ses attributions un sculpteur tapageur et encombrant, qui, à ses yeux, n'est qu'un artiste de province, bizarre et malcommode.

La lutte s'engage, et Colbert, qui n'aime pas Puget, « couvre » son ingénieur : « L'intention du roi, écrit-il, est que le

sieur Puget ait la direction des ouvrages de sculpture qui se feront aux vaisseaux de Sa Majesté. Quant à la construction des vaisseaux, le dit Puget ne doit pas en prétendre la direction ; c'est à lui à s'assujettir pour la sculpture à ce qui sera résolu par les officiers et les charpentiers du port, et, s'il se met de pareilles chimères dans l'esprit, il faudra bientôt le remercier. »

Mais Puget « s'assujettit » mal. D'ailleurs, peu à peu les navires de guerre changent de style. Les immenses et lourdes figures dorées semblent de moins en moins nécessaires aux « hommes de métier ». Colbert écrit, en 1670 : « Il n'y a rien de plus important que de retrancher tous ces grands ouvrages auxquels les sculpteurs s'attachent plus pour leur réputation que pour le bien du service. » Et le chef d'escadre d'Alméras, qui en tient pour les vaisseaux nus, envoie de Toulon un mémoire au ministre, où, parlant de Puget, il dit : « Il vaudrait mieux que le roy lui donnât dix mille écus tous les ans pour ne jamais mettre les pieds dans l'arsenal. »

Pour Colbert, Puget est « un homme qui va un peu vite et qui a l'imagination trop chaude ». Cette définition du caractère méridional est assez exacte, mais elle n'est pas particulièrement bienveillante pour Puget, lequel, ne trouvant ni liberté ni travail à l'arsenal, s'occupe ailleurs. Il est architecte à Marseille, à Arles, à Aix ; il construit à Toulon sa propre maison et la décore ; il bâtit aussi un « bastidon » à Ollioules. On le voit si peu à l'arsenal qu'en 1679, l'intendant d'alors reçoit de Paris l'ordre de ne plus faire figurer Puget sur les états de personnel du port.

En 1679, Puget a près de soixante ans. Que va-t-il faire? Il va faire ses derniers chefs-d'œuvre. Les fameux marbres rapportés de Gênes, on les transporte à Marseille. Le *Milon* et le *Diogène* sont ébauchés depuis longtemps ; Puget va les reprendre. Mais, cette statue et ce bas-relief, il les doit faire pour le roi : Puget se méfie. Il demande 8 000 livres à Colbert pour les deux ouvrages ; Colbert trouve ce prix trop élevé ; il marchande. Puget consent à travailler pour 6 000 livres. C'est seulement en 1682 que le traité est signé. (On a conservé ce traité.) Et, le 1er février 1683, l'intendant du ministre écrit à ce dernier : « J'ai fait charger

la statue de *Milon* et son piédestal sur le *Bien-Chargé...* »

A Versailles, où Puget n'a pas d'amis, la statue est d'abord, dit De Dieu, « posée par grande malice dans plusieurs endroits détournés du petit parc, pour la rendre inconnue ». Mais le roi était là lorsqu'on avait ouvert la caisse, pour faire voir la statue à la reine. Marie-Thérèse, devant *Milon* déchiré par le lion, s'écria, paraît-il : « Ah ! le pauvre homme ! » Par la suite, des ordres formels de Louis XIV firent placer la statue à l'entrée de l'allée royale, « qui est le plus bel endroit du jardin ».

Puis Colbert meurt et est remplacé par Louvois. Puget est délivré ; le succès du *Milon* a été tel que Louvois fait demander à Puget où en est le *Diogène*. Puget répond lui-même à Louvois. La lettre est très belle. Nous la citons presque en son entier. Puget fait ses offres de services, mais non sans grandeur. Il explique d'abord ce que sera son *Diogène*, puis :

Je n'ai pas d'autres ouvrages en mains, parce que, après avoir achevé ceux que j'ai entrepris, je faisais dessein de me retirer à Gênes. où j'étais demandé pour conduire quelques fabriques, mais si mes ouvrages sont agréables au Roi, comme Sa Majesté en a donné quelques témoignages avantageux, je serais ravi de m'exercer pour sa gloire le reste de mes jours.

Quant aux autres ouvrages que je pourrais entreprendre pour contribuer à l'ornement de Versailles, le premier serait le Roi à cheval sur trois pieds... l'autre ouvrage de grande considération, dont je me ferais fort de sortir avec honneur, ce serait un colosse au milieu du canal de Versailles d'environ trente-huit pieds de hauteur, composé de six pièces. Ce serait un Apollon ayant les jambes ouvertes, soutenues par deux rochers. Que s'il faut se réduire à quelques ouvrages de moindre dépense, je fis à Gênes le modèle du Ravissement d'Hélène, *qui, étant exécuté en marbre, serait quelque chose d'extraordinaire ; j'en enverrai le dessin.*

Puget parle encore d'un *Apollon poursuivant Daphné*, « approchant de celui du Cavalier Bernin » ; d'un *Apollon écorchant*, « pour représenter une espèce d'anatomie : ce qui est fort recommandable parmi les sculpteurs et les peintres ». Enfin arrive la phrase célèbre, dont l'allure romantique a tant fait pour la gloire de Puget, et, où, selon nous, il ne faut voir qu'une manière de dire, une formule d'éloquence ensoleillée, une phrase dans le goût de celles, mais plus nobles, qu'on entend prononcer bien souvent dans les villes du Sud, où l'on

parle beaucoup, gourmand, avide de l'image excessive, à la fois naïve et pompeuse. Voici la phrase : « *Je me suis nourri aux grands ouvrages ; je nage quand j'y travaille ; et le marbre tremble devant moi, pour grosse que soit la pièce...* » Et l'éloge continue. Si l'on est porté à sourire un peu de l'emphase de la forme, on est tout prêt à juger qu'un Puget a le droit de parler ainsi de lui.

L'*Andromède* voyagea de Marseille à Paris avec le *Louis XIV* de Bernin (aujourd'hui à l'extrémité de la pièce d'eau des Suisses, à Versailles), qui venait, « sur la flûte le *Tardif* », de Civita-Vecchia. Le 25 mai 1685, nous le savons par une lettre de Louvois à Puget, le roi avait vu ce groupe, et il en était content. Louvois demandait au sculpteur d'autres œuvres. Puget, cependant, ne fera plus qu'achever le *Diogène*. Vieux, mais toujours ambitieux, c'est alors qu'il s'agira pour lui, à Marseille, de cette statue de Louis XIV, à laquelle il dut finalement renoncer, et dont nous avons résumé, plus haut, la malencontreuse histoire. Ses dernières œuvres de quelque importance sont le bas-relief de la *Peste de Milan*, ouvrage de déclin, mais où brillent encore quelques morceaux magnifiques ; deux portraits de Louis XIV et, enfin, le *Faune* conservé au musée de Marseille, ouvrage d'une liberté et d'une force extraordinaires, où le vieux maître retrouve toute sa jeunesse, et qui est de la veine des *Atlantes* de Toulon.

Le 2 décembre 1694, à soixante-quatorze ans, Pierre Puget meurt, entre le fils qu'il a eu de son premier mariage et sa seconde femme, qu'il a épousée quatre ans plus tôt. On l'enterra dans l'église du couvent de l'Observance. Ce couvent, au moment de la Révolution, devint « bien national », et, pendant longtemps, on y entreposa des tonneaux. En 1860, on créa un quartier nouveau dans la partie de Marseille où les vestiges de ce couvent s'élevaient. L'Observance disparut. Personne, alors, ne songea à la tombe de Puget, dont les restes furent jetés au vent. Cette négligence ne fait certes pas honneur aux Marseillais ; mais le destin a été une fois de plus un grand poète en mêlant la poussière de ce corps à la terre même que Puget, enfant, modelait à la forme de ses premiers rêves.

III

L'ART DE PIERRE PUGET

Lorsque l'on entend prononcer le nom d'un grand peintre ou d'un grand sculpteur, l'image qui s'impose d'abord à l'esprit est moins celle de tel tableau ou de telle statue pris isolément que celle d'un personnage allégorique, qui résume pour l'imagination l'impression générale laissée dans la mémoire par le génie particulier de l'artiste. Fra Angelico, ce sera un ange frêle, transparent comme une hostie ; Michel-Ange : un prophète enchaîné par son dieu ; Rembrandt : une pauvresse vêtue d'or ; Jean Goujon : un corps féminin, souple et long comme une algue d'eau douce ; Watteau : un jeune homme nerveusement gai dont l'habit porte les couleurs d'une rose d'automne ; Ingres : une belle enfant à l'œil bête, ronde et lustrée comme une potiche ; Rodin : un blanc nuage tombé de l'Olympe et sur lequel Vénus s'est un instant reposée... Puget, c'est un athlète auquel ses muscles ne procurent que des ennuis.

Sauf l'*Hercule au repos*, il n'y a pas une seule des œuvres de Puget où un rôle souvent capital ne soit réservé à la chaîne et à la corde, à ce qui lie, accable ou entrave. Le surnom que Baudelaire a donné à Puget, et que nous avons pris comme titre pour ces pages, est à la fois très beau et très vrai :

> Colères de boxeur, impudences de faune,
> Toi qui sus ramasser la beauté des goujats,
> Grand cœur gonflé d'orgueil, homme débile et jaune,
> *Puget, mélancolique empereur des forçats!*

Les deux *Atlantes* de l'Hôtel de Ville de Toulon sont asservis par le faix qu'ils soutiennent ; le *Saint Sébastien* de Gênes est solidement ligoté par les poignets à l'arbre auquel il pend comme un Marsyas ; le *Milon* du Louvre, par un petit accident presque ridicule, est rendu plus faible qu'un enfant ; dans le *Diogène*, aux pieds d'*Andromède délivrée*, voyez ces chaînes ; ces chaînes encore qui étranglent cette jambe crispée,

au premier plan de la *Peste de Milan*. Songez enfin à ces trois combattants vaincus, écrasés sous le cheval d'*Alexandre*, dans la statuette du Louvre, et qui sont, pour Michelet, une allégorie du peuple asservi par le roi...

Le thème favori, constant de Puget, ce n'est pas l'exaltation de la force physique, mais bien la vanité de cette force. Son art est rarement vrai et convaincant lorsqu'il est infidèle à cette obligation despotique, à cette inspiration « fatale » : son *Saint Ambroise* est emphatique ; son *Persée et Andromède*, malgré la merveilleuse exécution du corps de la petite princesse est maniéré. On a dit, fort justement, que Puget était avant tout un réaliste ; mais, chose curieuse, son réalisme ne s'exprime que par un seul sujet, toujours le même, auquel Puget est toujours obstinément revenu. Pour que le génie de vérité s'éveille en lui, il faut que Puget puisse montrer un homme qui souffre dans ses membres et dans sa chair, dans sa force offensée et trahie.

Puget ayant été longtemps attaché à l'arsenal de Toulon, Puget ayant beaucoup travaillé à la décoration des bâtiments de guerre, il était tout à fait naturel qu'on fût tenté de découvrir le point de départ de son inspiration dans la vue de ces forçats qu'il devait rencontrer autour de l'arsenal et sur les navires de la flotte royale. Cette « influence du milieu » est vraisemblable et probable, mais rien ne permet de l'affirmer avec certitude. A propos des *Atlantes* de Toulon, on parle des portefaix du port ; et Lagrange cite même le nom de l'un d'eux : Marc Bertrand (dit Marquetas), lequel aurait pu être le modèle de Puget. Toutefois un portefaix n'est pas un galérien et la romantique et belle idée du « forçat inspirateur » est due à l'intuition d'un poète perspicace, non à la découverte d'un infaillible et exigeant érudit. Mais ce qui n'est pas douteux, et ce que nous pouvons constater sans avoir à examiner bien longtemps, pour cela, les figures de Puget, c'est que celles-ci ont une rudesse et une violence qui évoquent plutôt le corps de l'homme du peuple ou du soldat que le corps idéalisé d'un prince, d'un héros ou d'un dieu. Regardez l'*Hercule au repos* : ce bras ballant et lourdement abandonné, ces mains massives et épaisses ; regardez le geste brutal et plébéien de l'Alexandre dans le bas-relief du *Diogène* ; regardez aussi les

Atlantes, œuvre de début, et ce *Faune* du musée de Marseille, œuvre de la fin : toutes ces grandes, fortes et terribles figures ont évidemment eu pour modèles, presque servilement reproduits, des hommes astreints à des efforts matériels constants et considérables, par exemple ceux qu'on exigeait des misérables qui composaient la chiourme, sur les bateaux du roi.

Cette identité entre les galériens et les *Atlantes* de Puget ne fait aucun doute pour Michelet. Mais là où Baudelaire se contente d'une forte et brève suggestion poétique, Michelet, dans une sorte de délire verbal, lequel, n'est pas, d'ailleurs, on le pense bien, exempt de beauté, pousse jusqu'à l'absurde le développement de sa comparaison. Écoutez-le :

... Oh ! noble société que celle des galères ! c'est là qu'il eût fallu amener toute la terre. Un homme l'a senti : le Puget. Ses Atlantes *de Toulon, pris évidemment sur le vif, vont tellement au cœur qu'on voit sans peine qu'ils ont été des saints.*

Ce monument sacré... semble une halte de rameurs. Les deux hommes, de la ceinture en bas, ne sont plus hommes, mais éléments : ils sont devenus mer, ce n'est qu'algues et coquilles. Mais le reste est au ciel. Leurs yeux y sont tournés, dans une adorable douceur. L'un, jeune encore, naïf, oppressé de souffrances, touchant ses reins endoloris, n'en a pas moins son âme en haut. Il espère dans la mort et l'immortalité ; il a aux lèvres un souffle faible, mais il voit quelque chose, une lumière... Il va monter, ce semble, dans un rayon de la foi.

L'autre, d'âge plus mûr, si aimable (qui ne l'eût aimé? qui n'eût voulu un tel ami?) est une nature crédule, toute imaginative. Il a oublié la douleur, est absent du présent. La main enfoncée dans sa joue, il jette l'ancre dans son passé. Il a débarqué heureusement au paradis de sa jeunesse. Il voit là des choses charmantes. J'en suis sûr, c'est sa mère, sa bonne femme, ses petits enfants... Doux foyer !... que je crains qu'il ne s'éveille tout à l'heure, et plus amèrement ne pleure son bonheur écoulé !...

Cet étrange morceau est un intéressant exemple de transposition littéraire. Le grand visionnaire ne voit plus ce qu'il regarde ; et ces *Atlantes* ne sont plus du tout ceux de Puget, mais ceux seulement de Michelet. Imaginons un de ces dialogues des morts comme il était à la mode d'en écrire autrefois : le sculpteur écoute l'historien ; il est d'abord un peu étonné, inquiet ; mais, bientôt, car Puget a mauvais caractère, il se fâche et de mande à Michelet de ne pas se moquer de lui.

Stendhal a jugé Puget d'une manière beaucoup plus rai-

sonnable. A Gênes, il a admiré le *Saint Sébastien* de l'église de Carignan ; dans les *Mémoires d'un touriste*, il en parle ainsi :

Le Saint Sébastien *n'est nullement un brillant jeune homme, un ange de beauté comme les* Saint Sébastien *du Guide qui étaient enlevés des églises de Rome parce qu'ils rendaient les dévotes amoureuses. Le* Saint Sébastien *de Puget est un vigoureux officier de trente ans, ce qui est plus fidèle à l'histoire. Il me semble que saint Sébastien était un aide de camp, colonel de l'empereur Dioclétien, et, avant l'invention de la poudre, il fallait qu'un colonel fût* fort. *Cette figure est admirable et d'une vérité qui, depuis longtemps, ce me semble, a disparu de la sculpture. Aussi cet art est-il bien sujet à faire bâiller, comme tout ce qui est trop noble. Puget a osé donner du ventre à son* Saint Sébastien *; c'est un tort : il a outré une bonne idée, par mépris pour les* noblifieurs.

On le voit, comme Michelet, Stendhal est aussi, à la fin, dupe de son point de vue. Les deux morceaux sont amusants à rapprocher. Le « sous-officier » de Stendhal est sans doute plus près de la vérité que le martyr des persécutions religieuses de Michelet. On se représente mal Puget préoccupé d'allégories, de symboles. Ce qui le tente, devant les *Atlantes*, devant *Hercule*, devant *Milon*, c'est la possibilité de faire ce qu'il aime le mieux au monde, c'est-à-dire exécuter, avec une virtuosité puissante et dramatique, un morceau de sculpture extrêmement difficile et que lui seul se croyait et était capable d'exécuter. Un athlète enchaîné et qui essaie de rompre ses chaînes, contractera, convulsera ses muscles de telle sorte que son anatomie prendra une apparence formidable, impressionnante. Rendre par le marbre cette apparence, tel est l'ardent plaisir de Puget.

Son art est très matériel; Puget se préoccupe moins du style que de l'effet. Il veut être vrai, mais il veut surtout, par cette vérité, surprendre. Peu d'artistes ont eu aussi peu que Puget le sens et le besoin du mystère. Le réalisme, poussé ici à son paroxysme, ressemble à la plus libre poésie. Une figure de Puget, comme une figure de Mathias Grunewald ou de Ligier Richier, atteint à la grandeur en nous donnant l'illusion pathétique de la vie. Mais, dans ces cas-là, la vie est toujours représentée dans des états d'exception qui n'ont rien à voir avec la vérité plate et quotidienne qui fut l'ambition des

naturalistes. La vie est vraie chez Puget, non point comme est vraie une maussade journée d'entre-saison où il ne fait ni froid ni chaud, ni beau ni mauvais, elle est vraie comme sont vrais l'orage, l'inondation, l'incendie, l'avalanche, tout ce qui domine, ravage et détruit.

On a comparé parfois Puget à Michel-Ange. Peu de parentés sont aussi superficielles. Le *Milon* est un homme qui souffre comme un animal pris au piège ; l'*Esclave* est un homme qui souffre comme un dieu déchu. S'il fallait comparer Puget à un autre sculpteur, il serait peut-être plus juste de le comparer à Barye. L'un, devant l'être humain, l'autre devant la bête, cherchent à reproduire ce qu'ils voient, avec le plus de soumission et de pénétration possibles. Un Michel-Ange exprime moins qu'il ne suggère. La vraie grandeur de Puget, le secret de son autorité, la force de son prestige est d'avoir, par la perfection et l'audace de sa technique, donné à la seule matière une vie si profonde, que, grâce à la puissance d'illusion qu'elle dégage, nous attribuons à cette matière ainsi dominée des privilèges spirituels habituellement réservés aux œuvres qui cherchent, sous les apparences d'un monde visible et familier, à éveiller en nous la nostalgie et le désir d'un monde secret et divin, d'un monde à la fois promis et défendu, que, sans les grands poètes et sans les grands artistes, les hommes ne connaîtraient point.

JEAN-LOUIS VAUDOYER

L'AMOUR AVAIT RAISON[1]

V

Mon rêve venait de s'écrouler. Le charme, hélas, était rompu !

Leslie ne sembla me garder de cette scène aucun ressentiment, mais je pus constater chez elle quelque chose de pire, une certaine réserve appliquée, un refroidissement voulu de toute son attitude. Elle se contentait d'être correcte ; elle ne me parlait plus que sur le ton poli, mais extraordinairement indifférent qu'elle employait par exemple avec l'intendant de son père, me signifiant bien par là que le fils d'un cordonnier ne doit pas commettre la bévue d'avouer son amour à la fille d'un Sommerbutts, à la fille d'un homme qui possède un territoire de chasse de quinze mille acres et dont l'arbre généalogique remonte aux premiers Plantagenets.

Ma déception était si cruelle qu'il me fut impossible de témoigner à madame Sommerbutts la même affabilité que par le passé. Je ne m'acquittai bientôt plus de mes devoirs de lecteur que comme d'une corvée. Elle s'en aperçut vite, et me cessa toute bienveillance.

Pour comble de malheur, le terrible Pickard, qui venait chaque soir vérifier les comptes des fermiers, ayant flairé cette atmosphère de disgrâce, en profita pour me cribler de ses sarcasmes. Ses doigts osseux accrochés à un bouton de mon habit, il se plaisait à me bafouer dans mes plus chères convictions,

1. Voir la *Revue de Paris* du 15 juillet 1921.

ironisant sur les ridicules concessions faites aux whigs, sur le dernier bill du Parlement en faveur des classes pauvres, sur les chimériques théories des Cartwight et des Priestley, tandis que son anguleuse épouse assaisonnait ces diatribes de réflexions qu'elle laissait tomber comme des gouttes de vinaigre sur une plaie.

Il me sembla enfin que cette hostilité s'étendait à la plupart des familiers, voire au personnel de la maison. Il me sembla que le sommelier, en versant le vin vieux à table, mettait une certaine malice à ne pas remplir entièrement mon verre, que le jardinier qui me saluait soulevait un peu moins haut sa casquette. Cela finissait par devenir maladif. Pour échapper à cette obsession, je fuyais dans ma chambre, mais en longeant les couloirs, je voyais les portraits des ancêtres me poursuivre d'un regard courroucé. Puis, ma porte une fois fermée, me croyant délivré de cette hantise, voilà que, pour aggraver ma honte, je découvrais sur le bronze d'une pendule, sur un plan de la propriété qu'on avait accroché au mur, et jusque dans le fond de ma cuvette, le blason des Sommerbutts, avec le griffon et le cerf, support de leurs armes !

Sur ces entrefaites, se produisit un événement qui apporta une petite diversion au chagrin que je traînais.

Un matin, à l'aube, on vit arriver madame Dolly, à peine coiffée, avec un air hagard, et de la boue sur ses bas blancs. Elle avait fait à pied le chemin qui séparait son cottage du manoir.

Toute la famille s'empressa autour d'elle ; puis, quand on l'eut réconfortée avec un bon grog au kirsch, elle nous raconta ce qui lui était arrivé.

Elle était la veille dans son lit, un peu étonnée de ne pas éprouver, en dépit de l'heure avancée, le besoin de dormir, lorsqu'elle remarqua que le fauteuil, où elle s'était assise pour lire au coin du feu avant de faire sa toilette de nuit, avait changé de place et se trouvait maintenant auprès de sa couche, sans qu'elle y eût touché. Elle se pénétra alors de l'idée qu'une personne occupait ce fauteuil. Cette personne, elle ne la voyait pas, mais elle se sentait regardée par elle.

Elle resta ainsi un long moment sans bouger. Soudain, elle

s'aperçut qu'elle tenait dans ses mains un numéro du *Bell's Life*, qui ne datait que de quelques jours, et dont elle ne put s'expliquer la provenance. Puis elle se mit à lire à haute voix un article contenant le récit d'un affreux combat de boxe à poings nus qui s'était déroulé sur le champ de foire de Lancaster pour le championnat du Comté.

— Mais pourquoi cet article, vous à qui répugne tant cette sorte de sport, et pourquoi à haute voix? — demanda Sommerbutts.

— N'avez-vous pas compris?

— Non.

— Ne savez-vous pas que feu mon mari me contraignait à lui lire dans ce même journal tous les comptes rendus de ces pugilats.

— Alors, vous supposez?...

— Non seulement je suppose, mais j'ai une certitude. C'est mon mari qui était dans ce fauteuil et qui exerçait sur moi l'odieuse contrainte d'autrefois... Mon Dieu !... Mon Dieu !... Va-t-il donc me tourmenter encore après sa mort !... C'est affreux !... Je n'oserai jamais plus veiller dans cette chambre ! — gémit-elle dans une crise de larmes.

Chacun s'appliqua de son mieux à la rassurer. Il fut même décidé qu'elle passerait au manoir les nuits suivantes.

Le bruit de cette aventure s'étant répandu, toutes les connaissances des Sommerbutts affluèrent pour voir et questionner l'intéressant sujet. L'omnibus de famille amenait chaque soir de nouvelles personnes. On veillait en demi-cercle devant un énorme feu, et Brigway, qui connaissait d'étonnantes histoires de revenants, se plaisait à faire planer sur l'assistance un petit frisson, dont l'épiderme restait agréablement chatouillé. Une forte tempête sévissait depuis quelques jours dans la contrée. Le vent, qui enveloppait la maison de son hurlement, qui frappait comme un poing aux volets et précipitait son fracas dans la cheminée, ajoutait sa note lugubre au mystère des paroles. Les âmes communiaient dans une même angoisse. Et c'est ainsi que Leslie, subissant l'influence générale, en vint à oublier qu'elle avait une attitude à maintenir devant moi. C'est ainsi qu'à différentes reprises, je connus encore la familière douceur de son sourire !

Cela dura ainsi une semaine. Mais comme tout s'use à la longue, comme on ne peut frissonner indéfiniment, il arriva que les esprits se calmèrent, suivant en cela l'exemple de la tempête qui s'était transformée en un petit vent enjoué. On lâcha les fantômes pour d'autres sujets de conversation. Sommerbutts ne parla plus que des dégâts causés par l'ouragan à sa propriété, des tuiles enlevées aux toitures, des arbres arrachés. Pickard, revenant à ses bilieuses vitupérations, se trouva de nouveau attiré par le bouton de mon habit qu'on avait déjà dû recoudre trois fois. Et si quelque nouveau visiteur demandait à madame Dolly de lui raconter sa fameuse nuit, c'est en riant qu'elle s'exécutait. Elle finit même par se demander si elle n'avait pas été tout simplement le jouet de quelque cauchemar. Puis, un beau matin, nous la raccompagnâmes à son cottage. Et tout reprit son train habituel.

Je retombai dans mon affreux isolement. J'essayai bien de prolonger la sorte de détente qui s'était produite entre Leslie et moi à la faveur de cet événement. Mais l'application qu'elle me vit mettre à cette tâche ne fit que la refroidir davantage. Elle conserva devant mes muettes supplications l'insensibilité d'un mur.

J'étouffais. Je sentais tout mon être se consumer dans l'atroce tourment. Et ce qu'il y avait de plus humiliant, c'est que personne ne semblait s'en apercevoir.

On ne se préoccupait plus de moi. Je n'étais plus que le répétiteur de monsieur Harry, de cet impudent garçon qui s'amusait maintenant à cacher des hérissons dans mon lit. On me traitait à peu près comme ces nourrices sèches que la nécessité de leurs fonctions impose à la table de famille !

Une fois cependant, quelqu'un eut l'air de s'intéresser à ma souffrance. Sommerbutts, un soir où l'on veillait dans la Grande Salle, se pencha sur moi, me mit une main sur l'épaule, et me demanda — ô dérision — si je ne souffrais pas d'une rage de dents !

Bennett, ce dimanche-là, m'avait invité à déjeuner. Dans ma hâte de revoir l'aimable savant, j'étais parti au lever du soleil. Un peu de brume s'étirait encore avec paresse au ras des

prés, s'attardait au creux des vieux ormes. Une cloche d'église s'était mise à sonner au loin. Et mon âme était pleine d'une indicible mélancolie.

— Vous le trouverez là-haut dans son musée, — m'avait dit la grosse Mary.

Ce musée était une sorte de capharnaüm où s'entassaient sous une couche respectable de poussière toutes les vieilleries qu'il avait amassées au cours de sa longue existence. Il y avait là des squelettes de poissons fossiles, un fragment d'aérolithe, une grande variété de pierres soigneusement étiquetées, quelques silex taillés datant de l'âge des cavernes, des bijoux gallo-romains, une panoplie de sagaies autrefois empoisonnées, ainsi qu'un très vulgaire rabat de toile ayant, paraît-il, appartenu au grand poète Milton.

Je poussai doucement la porte, et j'aperçus Bennett qui, le chef coiffé d'un imposant bonnet à poils, maniait avec une surprenante vigueur contre un ennemi imaginaire un fusil à pierre armé de sa baïonnette.

— Vous voyez, — me dit-il, — je me livre en ce moment à ma petite gymnastique quotidienne, la fenêtre ouverte sur le frais du matin. Mais je crois que ma coiffure vous étonne. Apprenez donc, jeune homme, que ce bonnet à poils fut ramassé sur le champ de Walerloo, où il trempa dans le sang de la bataille, et qu'il a le don d'insuffler à ma vieille carcasse l'ardeur guerrière qui lui permet d'accomplir ce fatigant exercice. Et autrement, comment vous portez-vous?

— Mais très bien.

— Non, pas très bien.

— Et qu'est-ce qui vous fait supposer...

— Nous causerons de ça plus tard. Pour ce matin, je n'ai que l'intention de vous distraire ; je vous propose donc, comme but de promenade, d'aller faire une petite visite à mon voisin le baronnet Jack Humphreys.

— Celui qui jouit encore d'une si fameuse réputation de cavalier?

— Celui-là même. Jack Humphreys, voici quelque trente ans, fut le premier écuyer du royaume. Il fut l'homme qui gagna le pari de traverser la Tamise à la nage sur son hack de parc, qui s'amusa chez le duc de Portland à sauter trois

chevaux de front, et qui lors d'un voyage à Vienne, ayant remarqué une grande dame au Prater, commit l'excentricité d'aller, toujours à cheval, lui déposer sa carte au troisième étage de son palais.

— Ne dit-on pas que cet ancien centaure est maintenant obligé de grimper sur un escabeau pour se mettre en selle?

— Jack Humphreys a soixante-quinze ans et la goutte. Aussi se contente-t-il à cet âge de monter chaque matin pendant une petite heure sa jument Isis qui le promène au pas d'un cheval de corbillard.

Et, tandis que nous cheminions vers la propriété du baronnet, Bennett me raconta l'histoire de cette Isis qui jouissait dans le pays d'une réputation presque égale à celle de son maître, et devait jouer un tel rôle dans ma destinée. Humphreys était un jour tombé en arrêt devant cette bête qu'un paysan, dans l'ignorance de son origine, avait attelée à une charrette de pierres. L'ayant acquise pour le prix ridicule de vingt guinées, il eut la curiosité de faire quelques recherches sur son passé, et découvrit que cette jument, qui avait à présent une véritable toison d'ours et une taie sur l'œil, s'était tout simplement adjugé il y a une dizaine d'années la Coupe d'Or de Belminster. A la suite de cet exploit, elle avait passé dans les écuries de lord Darlington, dont elle suivit toutes les chasses; puis celui-ci l'avait léguée à son premier piqueur, qui la vendit à un maquignon, lequel la revendit à ce rustre qui l'avait à son tour cédée au baronnet.

Nous trouvâmes justement Humphreys en train d'accomplir sa promenade équestre sur une piste de terre qu'il avait fait tracer derrière son cottage.

Il n'était botté que d'un pied ; l'autre pied enflé par la goutte reposait, tout emmaillotté, sur un large étrier de cowboy fabriqué à cet usage.

— Eh bien, Humphreys, — interrogea Bennett, — comment va votre jambe?

— Aussi mal qu'elle peut aller. Elle est aussi grosse qu'une citrouille. Mais qu'est-ce que ma jambe a d'intéressant, je vous demande un peu?

— C'est vrai, Humphreys. Et alors comment va la bête?

— Hum !... hum !... un peu nerveuse aujourd'hui.

— Nerveuse !... Mais elle ne bouge pas plus qu'un tronc d'arbre.

— Eh bien, mon cher, je ne vous conseille pas de lui claquer la langue à l'oreille. Pas plus tard que ce matin, à cause d'une feuille morte que le vent avait chassée dans l'écurie, elle s'est mise à ruer des deux pattes. Pour un peu, elle faisait voler la porte en éclats.

— Pas possible !

— Sur mon honneur ! — fit Humphreys.

Mais le paisible animal, ayant lentement tourné la tête, nous coula un regard qui parut démentir une telle assertion.

— Souvent, — reprit Humphreys, — la trompette d'un piqueur éveille dans le silence de la campagne l'aboi de quelques chiens. C'est à ces moments-là qu'il faut voir Isis, les muscles frémissants, les naseaux dilatés. Elle vous arrache les rênes des mains pour mieux lever le nez. Et toute la diablerie de ses ancêtres lui passe alors dans l'âme !

— D'ici quelques jours, — remarqua Bennett, — elle entendra une bien autre musique avec le renard qu'on va courir chez les Sommerbutts.

— Aussi la laisserons-nous à l'écurie, mon cher, la porte close et du foin dans les oreilles. Cela sera plus prudent. Vous avez tort de sourire, Bennett. Il se peut qu'elle ait une queue de rat, et le cou pelé, mais son sang est terrible et ses jambes sont encore aussi nettes que le jour où elle est née. Vous pouvez la regarder, mon ami, car vous ne reverrez jamais plus une jument pareille à celle-ci. Joe, — cria-t-il, — apporte le whisky !

Un vieux lad, qui avait déjà dû soigner des chevaux sous le règne de George II, s'avança un plateau garni à la main.

— Voilà qui n'est pas dans le régime, — observa Bennett.

— Que voulez-vous, — répondit le baronnet en tapant de sa cravache sur sa jambe malade, — il faut bien entretenir sa goutte !

Mais comme il élevait son verre, Isis piquée par quelque taon s'envoya dans le ventre un coup de sabot, dont la secousse fit sauter une partie du wisky sur le gilet du cavalier.

Et Jack Humphreys cligna de l'œil, avec un petit air triomphant, puis d'un coup sec vida le restant du verre.

Bennett avait particulièrement soigné le menu. Œufs frais pondus qu'il avait pris lui-même sous le ventre de la poule, truites pêchées au point du jour dans son ruisseau, pommes du verger servies avec leur givre, tout avait la fraîcheur du cru. Le dessert, enfin, fut arrosé d'une eau-de-vie centenaire, dont la bouteille, me glissa Mary, ne coûtait pas moins de cinq guinées, le prix d'un petit veau !

Mon hôte, durant ce repas, s'était montré d'une gaieté charmante, presque enfantine ; mais, dès que nous nous fûmes retirés dans son bureau, son attitude se transforma comme sous l'influence d'un coup de baguette.

Il me fit asseoir devant lui, et commença par me fixer obstinément en hochant la tête. Je compris qu'il allait aborder le sujet de conversation réservé jusqu'ici entre nous.

— Ainsi, — articula-t-il, — vous voilà amoureux de Leslie Sommerbutts !

— Mon Dieu, comment savez-vous !

— Le capitaine Brigway, dont j'ai reçu hier la visite, m'a dit que vous étiez tombé dans une tristesse subite, qu'on ne vous voyait plus que le front penché, les yeux perdus dans un rêve... De là à déduire...

— Eh bien, oui, j'avoue tout, je me suis laissé prendre à ce piège ! C'est affreux !

— C'est charmant, au contraire.

— Ne raillez pas, monsieur Bennett. Le malheureux garçon que vous avez ramassé sur votre seuil, était à peine séché de sa boue qu'il se permettait d'aimer une des plus riches héritières de tout le Lancashire. Que pouvait-il lui arriver de plus douloureux et de plus ridicule?

— Le malheureux garçon, dont vous parlez, n'a-t-il donc plus l'ambition de s'élever?

— A quoi cela pourra-t-il bien m'avancer, monsieur Bennett? Vous savez comme moi que Leslie est destinée à John Higgins.

— Je sais que, suivant la volonté de ses parents, Leslie est la fiancée d'un homme qui lui annonce sa venue en jouant

du cor de chasse, d'un homme dont toute la bibliothèque se compose de quelques livres sur les engrais, et qui se montre très fier d'une pyramide de pipes montée au beau milieu de son salon.

— Et si je vous disais que c'est Leslie elle-même qui, emportée par sa fierté, coupa court à mon aveu balbutiant en m'apprenant qu'elle était promise à un autre.

— Je vous répondrais que Leslie est une petite fille très obéissante, très soumise à ses parents, mais qui aime John à peu près comme elle aime son poney.

— Non... non... je vous en conjure, ne me bercez pas de cette illusion !... Leslie n'est pas pour moi !... Jamais Leslie ne m'aimera !

Mais tout en proférant ces tristes paroles, je m'accrochais désespérément à l'espoir qu'il me faisait luire.

— Raisonnons un peu !

— Monsieur Bennett !

— Pardon. Il convient tout d'abord que vous ayez foi en mon jugement. Je ne suis qu'un vieux toqué de savant, un habitant de la lune, un hurluberlu. C'est possible. Mais il ne faudrait pas déduire de là que je n'aie aucune espèce de compétence en matière sentimentale. Je n'ai pas toujours passé mon temps à contempler avec des verres grossissants des bestioles dans l'herbe ou des astres au firmament. J'ai commencé comme tout le monde par être jeune, par enfermer un cœur sensible, follement sensible. Et peut-être suis-je maintenant à même de faire profiter les autres d'une expérience acquise... à mes dépens !

Par ce préambule, Bennett me fournissait une nouvelle preuve de son émouvante bonté. Il n'hésitait pas, pour m'inspirer confiance, à soulever un coin du voile qui recouvrait son passé. J'avais, en effet, entendu dire par madame Dolly qu'il avait souffert dans sa jeunesse d'un grand amour méconnu, et que, s'il s'était enterré dans cette campagne, s'il s'était jeté à corps perdu dans l'étude des insectes, ce n'était que pour mieux oublier son mal.

— Écoutez-moi donc, — me dit-il. — Il est un fait, c'est que jamais John ne fera vibrer cette petite à l'amour, à ce que j'appelle l'amour. L'étincelle qu'il dégage sera peut-être

susceptible d'enflammer la mèche de son briquet, mais non un cœur de jeune fille. Vous en convenez aussi. Ce point étant acquis, ne pensez-vous pas maintenant qu'un autre, plus apte, plus qualifié...

— Vous croyez donc...

— Je crois connaître Leslie, tout simplement. Il est vrai qu'elle emprunte souvent les allures d'un boy turbulent, qu'elle joue à la balle, fait la chasse aux nids de guêpes, siffle ses fox avec la désinvolture d'un garçon d'écurie ; mais il n'est pas moins vrai qu'à d'autres moments elle se montre pensive, interprète du Chopin, lit en cachette des romans français, et que dernièrement, vous le savez, elle pleura en entendant chanter la Malibran. Il n'y a donc pas lieu d'abandonner la partie. J'ajouterai même qu'en l'occurrence il ne s'agit pas seulement de votre bonheur, mais peut-être aussi du bonheur de Leslie. Est-ce qu'en épousant ce John Higgins, qui lui est si peu assorti, elle ne se prépare pas les pires déceptions ? Qui sait si vous ne lui fûtes pas envoyé pour la détourner de ce chemin? Qui sait si telle n'est pas votre mission ?

Ainsi l'excellent homme me persuadait maintenant que j'avais non seulement une chance à tenter, mais un devoir à remplir.

— Voici donc, — conclut-il, — ce que je vous conseille. Je vous ai déjà dit qu'on doit bientôt courir le renard chez les Sommerbutts. Leslie subira, comme les autres, l'ivresse de la chasse. Elle ne songera jusque-là qu'à sa robe d'amazone, à son cheval, à la meute, aux barrières qu'elle sautera... Ne vous occupez pas de cela. Puis, la trombe une fois passée, soyez adroit et patient, guettez l'instant. Tâchez enfin de rentrer dans les bonnes grâces de madame Sommerbutts, reprenez avec elle vos saintes lectures... Et peut-être qu'avant peu, mon garçon, vous me bénirez.

J'éprouvai à l'entendre une telle détente, un tel réconfort, que les larmes me montèrent aux yeux. Il vit mon émotion, ouvrit sa tabatière et y puisa une large prise.

Et je me souvins alors d'une autre confidence que m'avait chuchotée madame Dolly. Sous un ressort secret de cette tabatière se cachait, assurait-elle, un portrait de femme.

VI

Depuis une semaine, Tom Rose tenait les chiens en haleine.

Il avait servi comme premier piqueur chez lord Poltimore, et bien qu'il eût pris de l'âge et du ventre, il lui arrivait rarement de ne pas suivre une chasse jusqu'à l'hallali.

Il entendait à plus de six cents pieds le froissement des ajoncs battus par les chiens, et par temps clair, de la porte de son chenil, il lisait l'heure sur le clocher du bourg aussi facilement que sur sa montre.

Suivant le conseil de Bennett, je m'étais rapproché de madame Sommerbutts, pour qui je n'avais plus que sourires et prévenances. Elle parut touchée de cette soumission et m'en récompensa en me faisant passer au blanc avec de vieux gants de chevreau l'argenterie de famille, toute écussonnée d'or. Je dus même grimper à l'échelle pour débarrasser de leurs housses de perse les lustres et les tentures du grand salon de réception.

Les invités, qui allaient être plus d'une centaine, ayant à passer une nuit au manoir, on avait aménagé les trente-sept chambres à coucher de l'immense demeure, y compris celle des Revenants réservée au capitaine Brigway qui se disait en communication avec les esprits. On avait même installé pour les jeunes gens des couchettes dans les granges. Et comme les écuries n'eussent pas suffi à abriter toute la cavalerie des veneurs, on avait monté des boxes dans les étables.

Ils arrivèrent la veille de la chasse, au déclin du jour.

Un pâle soleil d'hiver éclairait le manoir et toute sa valetaille, renforcée de quelques garçons de ferme en culottes de peluche.

Ils arrivèrent tous, les cavaliers d'abord, rejetons de squires escortés de leurs valets, petits hobereaux n'ayant juste qu'un quartier de noblesse, ou fermiers enrichis, tous jusqu'au vieux Hoppwell hissé sur une jument trentenaire qui ressemblait à une truie harnachée.

Puis vinrent les familles, les époux Judkins entre autres que je vis étendus dans leur calèche comme dans un lit, l'imposante madame Barretsford avec sa nichée de filles plus

bruyantes à elles cinq que tout un pensionnat, et les demoiselles Turnbull, deux jumelles colossalement riches, se prélassant dans un carrosse grinçant attelé d'antiques bidets et flanqué de valets qui avaient des perruques de chanvre et des bas rembourrés au mollet. Madame Sommerbutts me les ayant spécialement recommandées, je leur offris la main à leur descente de voiture et les conduisis dans le grand salon d'honneur déjà bondé. La ressemblance qu'elles offraient était vraiment impressionnante. Elles avaient le même timbre de voix, le même réseau de rides, les mêmes dents que l'âge avait exactement tournées au même bleu, le même nez bizarre en forme de robinet, les mêmes robes de soie agrémentées des mêmes petits pompons assez semblables à des choux de Bruxelles ; elles avaient aussi le même tour de cheveux frisés ; il se trouvait seulement que ce postiche s'était légèrement affaissé sur le front de l'une d'elles, découvrant le fil de laiton qui lui servait d'armature, et c'était là ma foi l'unique chose qui les différenciât pour le moment.

Elles avaient été précédées de leur neveu, un jeune dandy parfaitement ridicule, pour qui elles entretenaient une égale admiration et que j'apercevais, à travers la fenêtre du salon, dans le jardin où il se promenait avec Leslie. Ce garçon était toute leur vie, occupait toutes leurs pensées ; aussi ne me parlèrent-elles que de lui, en se renvoyant la parole avec une régularité touchante. Elles m'entretinrent de son esprit, de son avenir, de son cuisinier français et de son maître de ballet, de l'élégance de ses bottes et des parfums qu'il avait lancés, de ses entrées sensationnelles dans les tribunes de Newmarket et à l'Opéra, où il s'était montré tout dernièrement en pantalon collant et en chapeau à corne. Puis elles poussèrent l'inconscience jusqu'à faire des allusions à ses succès féminins, à sa garçonnière de Piccadilly et à la collection de robes de chambre qui en était une des plus magnifiques parures.

Mais mon attention fut soudain attirée par ce qui se passait dans le jardin.

John s'avançait vers Leslie en tenant dans ses mains un bouquet qui était aussi gros qu'une botte de foin. Je me sentis du coup transformé en une espèce de dogue hargneux

devant ces deux vieilles filles qui continuaient à m'assassiner de leur intarissable caquetage, et ne sais trop ce qui serait arrivé, si, par un hasard providentiel, le baron de Saint-Ange, un Français venu en Angleterre pour le choix d'une meute, ne fût venu les saluer avec beaucoup de cérémonie. Je feignis aussitôt une discrétion qui me libéra et sortis précipitamment.

John me pressa les mains de la façon la plus vive ; mais, en dépit de cette cordialité, je m'aperçus qu'il m'était devenu insupportable avec sa figure rouge et bête, son rire niais et cette vague odeur d'écurie qu'il traînait partout.

Quant à Lionel Turnbull, dont la principale préoccupation devait être de ne pas compromettre la rectitude de sa raie, c'est à peine s'il daigna me tendre le bout des doigts en réponse à mon salut.

— Ma chère Leslie, — dit John, — je vais vous apprendre une chose qui vous fera plaisir. Vous connaissez, n'est-ce pas, mon voisin Mike Spiller, qui a cette si belle collection d'œuvres d'art. Eh bien, Mike Spiller est venu hier me faire une visite. Je savais très bien au fond pourquoi il venait. Il venait pour ce tableautin que j'ai pendu dans mon fumoir et qui est signé de Cuyp, ce peintre belge...

— Hollandais, — rectifiai-je.

— Oui, hollandais, et qui représente une marchande d'œufs montée sur un âne.

— Sur un mulet, — rectifia à son tour Leslie.

— Oui, sur un mulet. Or, tandis qu'il regardait cette peinture en vidant un verre de sherry, savez-vous à quoi je pensais, moi? Je pensais à ce bois de hêtres qui borde son domaine et s'enclave juste dans le mien, à ce petit bois, dont nous avons poussé la barrière un jour de l'automne dernier.

— Et que j'avais trouvé si joli avec ses feuilles toutes rouges, — dit Leslie.

— Aussi ai-je tout de suite proposé un marché à Mike Spiller.

— Et alors?

— Et alors, il est parti avec mon tableau sous le bras, me laissant en échange ce coin de terre, où j'aurai plus tard le plaisir de vous accompagner.

Ces paroles me causèrent un trouble si profond que j'eus

comme un petit brouillard devant les yeux. J'entendis Leslie qui disait :

— Je crois que vous avez fait en même temps une très bonne affaire.

— Je le crois aussi, — répondit John. — Car enfin, je ne le regardais jamais ce tableau. Il ne me servait à rien du tout, tandis que dans ce petit bois, nous pourrons installer une remise à faisans, où nous viendrons nous-mêmes jeter des graines.

Puis la cloche du dîner se mit à sonner.

J'avais été relégué tout au bout de l'immense table. Je m'y trouvais encadré par deux gastronomes remarquables, dont l'un se vantait d'avoir senti les premières atteintes de la goutte à l'âge de trente ans, et dont l'autre, qui engloutissait avec une volupté cynique d'énormes morceaux de dinde, se mit à parler sur un ton attendri de sa cuisinière qui venait de mourir et qu'il avait pleuré à l'égal d'une parente.

Loin, très loin de moi, le visage de Leslie, qui souriait aux propos de son fiancé, m'apparaissait plus blond et plus vaporeux encore au reflet des bougies entre une pyramide de fruits confits et une grosse touffe de roses hivernales.

Ce fut une bombance énorme et toute cliquetante du bruit des fourchettes, une de ces bombances sans fin, où les faces s'empourprent jusqu'aux oreilles, où certains nez de vieilles dames semblent avoir été trempés dans un pot de vermillon, où certains mentons qu'on ne prend plus le temps d'essuyer deviennent terriblement luisants. Le ton des conversations acquit bientôt un diapason assourdissant.

Dans mon coin, circulaient d'extraordinaires histoires de chasse. C'est ainsi qu'un gros garçon à physionomie goguenarde se vanta d'avoir un jour descendu un lapin qui planait à une hauteur d'au moins quarante mètres ; et comme on le soupçonnait de s'être légèrement grisé, il expliqua le plus tranquillement du monde que ce lapin avait été enlevé par un milan qui le tenait dans ses serres. Un autre, renchérissant, prétendit avoir tué un renard au bout d'un tuyau de cheminée. Et comme on s'esclaffait plus encore, ce nouveau farceur raconta que la bête traquée par la meute avait réussi à pénétrer dans la cuisine d'un fermier et à grimper par la

cheminée d'où son coup de fusil l'avait fait retomber, toute noire de suie, dans le foyer.

Puis Pickard, dominant le tumulte des voix, fit allusion à ce diabolique chemin de fer qu'on venait de construire dans la contrée. Le matin même, pour son premier essai, une locomotive s'était permis de siffler sur leurs terres paisibles, jusqu'ici inviolées !

Il n'en fallut pas moins pour déchaîner une indignation générale.

— Nous ne pouvons pas laisser circuler de pareils monstres dans nos campagnes, — déclara un certain M. Pellicock qui tenait à Leicester un important commerce de voitures. — Ce sont de véritables bêtes de l'Apocalypse !

— De quoi vous inquiétez-vous donc? — lança avec mépris un jeune chasseur. — J'ai vu passer de ma fenêtre ce prétendu bolide, et je me fais fort de le battre en vitesse avec n'importe lequel de mes chevaux de ferme !

— Cela n'empêche, — dit à son tour un gros éleveur de moutons, — qu'avec cette satanée invention vous verrez bientôt pousser autour de vous des cheminées d'usines et qu'avant peu le pays sera infesté par un tas d'Irlandais affamés qui n'attendent que cela pour venir s'implanter ici.

— Sans compter, — fit Sommerbutts, — que cette chose malpropre fera fuir tout notre gibier, avec ses sifflements et sa fumée.

— Il faut adresser une pétition à la Chambre des Communes, — s'égosilla Pickard.

Mais un brusque silence s'abattit sur les convives.

Le sommelier ayant présenté une bouteille plus poudreuse que les autres, Sommerbutts annonça un Lacryma-Christi, qui avait été récolté au pied même du Vésuve et qui n'avait pas moins de trente-cinq ans d'âge.

Il réchauffa pendant un instant le verre dans ses mains, le porta à la hauteur de son nez qui s'illumina d'un reflet de rubis, le huma, le goûta et sourit largement ; à la suite de quoi, la table entière communia dans l'excellence du cru, religieusement.

Lorsqu'on eut passé au salon, les cinq filles de madame Barretsford, qui adoraient la danse et prévoyaient que le

lendemain les jeunes gens ne manqueraient pas d'être fourbus, se hâtèrent d'organiser une sauterie.

Quant à moi, je m'étais laissé accaparer par les demoiselles Turnbull qui se lancèrent dans un nouveau panégyrique de leur neveu. Heureusement qu'entre deux contredanses la femme du gros éleveur de moutons déclara qu'elle allait chanter un morceau d'opéra ; il n'en fallut pas davantage pour que les deux jumelles, qui avaient les oreilles sensibles, émissent l'intention de se retirer en prétextant l'heure avancée. Pour éviter à ces pudiques personnes la gêne d'un voisinage quelconque, on avait aménagé à leur usage un petit pavillon de garde, où elles me prièrent de les accompagner.

Tandis que je regagnais le manoir en rêvant sous le ciel froid qui étincelait, la cantatrice était en train d'assourdir l'assistance avec son morceau. De temps en temps, un sifflement aigu s'échappait dans la nuit, ce qui pouvait me faire croire à un nouveau passage de la locomotive qu'on venait de maudire avec tant de rage.

Peu pressé de rentrer, je m'approchai d'une des fenêtres du salon. Derrière cette fenêtre se tenaient justement Leslie et John. De l'ombre où j'étais tapi, je me mis à les observer.

D'abord, je regardai John. Il contemplait la chanteuse d'une façon stupide, avec des yeux plus écarquillés que si elle eût laissé tomber de sa bouche des pépites d'or. Je détournai vite mon regard vers Leslie. Son esprit semblait accaparé par quelque rêve lointain. Une note plus stridente fit frémir la vitre. Elle eut l'air de s'éveiller et lança plusieurs coups d'œil furtifs dans un petit miroir ancien posé à côté d'elle, et que sa main souleva légèrement. Je la vis ensuite approcher son visage de la fenêtre en essayant de percer la nuit, comme si elle eût été mystérieusement avertie de ma présence.

Le chant ayant cessé, John articula quelques mots, qu'il accompagna d'un rire niais. Leslie l'avait écouté avec un petit air doux et résigné, avec un certain air de victime que je lui voyais pour la première fois.

Et je sentis alors se glisser dans mon âme la chaleur d'un invincible espoir en même temps qu'un sentiment de très sincère pitié pour ce pauvre John, qui continuait à rire plus bêtement encore !

Le lendemain, dès l'aube, les volets claquèrent sur la façade. Dans les couloirs s'alignaient d'interminables rangées de bottes.

Je gagnai le jardin. Quelques veneurs s'interpellaient déjà d'une fenêtre à l'autre. Lionel Turnbull était très occupé à fixer un éperon au talon de sa botte. Le baron de Saint-Ange, à l'étage au-dessous, fredonnait de vieux airs de chasse de son pays. John, au risque de faire un plongeon dans un épais massif de houx, échangeait des poignées de mains avec les petites Barretsford qui se pressaient à la croisée voisine.

Les chiens, qu'on avait privés en vue de la chasse de leur pitance accoutumée, faisaient un vacarme du diable.

— Belle meute ! — disait le vieux Mannering en se lissant les cheveux avec une éponge. — Elle vaut celle du comte de Derby. Et quelles voix, messieurs, quel magnifique carillon !

— On croirait entendre sonner les cloches de Saint-Paul ! — lança M. Pellicock.

Le rendez-vous était au carrefour des Moines.

Je partis à pied pour ne pas manquer le départ, dont j'étais très curieux.

J'y trouvai déjà de nombreux cavaliers qui, bien que n'étant pas invités, avaient licence de se joindre à l'équipage. Il y avait là quelques cultivateurs des environs, montés sur des poneys de ferme qui s'arrêteraient certainement au premier obstacle, quelques jeunes gens impatients et bien en selle sur des petits bidets de sang. Il y avait même le boucher du village, avec un chapeau que les fers des chevaux n'avaient pas épargné et aussi un ancien jockey de steeple-chase qui avait une joue recousue et que les gamins d'alentour, attirés comme moi par ce spectacle, se montraient du doigt avec un grand respect.

Les invités, bientôt, arrivèrent. Les veneurs d'abord, auxquels s'étaient jointes quelques amazones, et que précédaient les piqueurs et les gardes menant les vingt-deux couples de chiens. Puis les dames vinrent dans leurs voitures. On remarqua beaucoup madame Sanderson qui avait tenu à conduire elle-même au lieu du rendez-vous, dans un élégant stanhope, son jeune mari d'une allure un peu languissante sous un grand paletot fourré.

Lionel Turnbull, qui me parut un peu pâle, poussa son cheval contre la calèche, où trônaient ses deux tantes à une hauteur extraordinaire, et dut écouter leurs dernières recommandations.

Quant à John et à son ami Bob, ils assaillaient de joyeux compliments les cinq petites Barretsford.

Mais quel est ce cavalier qui a une jambe coupée au-dessous du genou, et qui, en dépit de cette infirmité, se tient en selle comme un centaure? Un valet de limiers que j'interroge m'apprend que c'est un vieux colonel, qui laissa autrefois la moitié de sa jambe sur le champ de bataille de Waterloo et ne voulut pas pour cela renoncer à l'équitation.

On venait de lâcher quelques chiens dans le bois Elisabeth, où la nuit précédente Tom Rose était allé avec un garde boucher les terriers, lorsque Sommerbutts aperçut un de ses troupeaux de moutons qui envahissait tranquillement l'herbage sur lequel le renard avait les plus grandes chances d'être lancé.

— Qu'on aille chasser ces stupides animaux, — se mit-il à crier, la figure plus rouge que son habit. — Ils vont se jeter dans les jambes des chevaux.

— Sans compter qu'ils risquent de fouler la voie, — remarqua le baron de Saint-Ange.

Et aussitôt John pique un galop jusqu'au berger qui s'éloigne avec son troupeau.

Voilà cependant un bon moment que les chiens quêtent sans succès.

Les amazones, d'impatience, cravachent leurs jupes.

— Attention ! — me glisse alors le valet de limiers.

Un chien, en effet, a donné de la voix. Vite, on découple les hardes. Les cigares sont jetés, les chapeaux enfoncés sur les têtes.

Leslie, dont les yeux ont le brillant de la fièvre, me lance la peau du renard qui entoure son cou, sans seulement me regarder.

— A lui ! — hurle Tom Rose.

Et, le doigt dans son oreille, il pousse un cri bizarre.

La meute part. Et comme s'il tombait dans le vide, l'équipage disparaît bientôt à mes yeux derrière la croupe d'une petite colline.

Or, déjà les voitures s'apprêtaient à faire demi-tour, lorsqu'un gamin qui avait grimpé sur la cime d'un arbre nous prévient que la chasse est arrêtée là-bas, du côté de la Patte d'Oie, à moins d'un mille.

J'y cours, suivi de quelques paysans.

Le renard a sauté dans un vaste fourré d'ajoncs, où les chiens l'ont suivi.

— Pourvu qu'il ne leur tombe pas sous la dent ! — se lamente Sommerbutts. — Il n'y a pas cinq minutes qu'on est parti... N'entourez donc pas le fourré !... Hé, vous là-bas, où allez-vous comme ça... Arrêtez !... Arrêtez !

Mais c'est comme s'il eût voulu arrêter le vent. Quelques cavaliers impatients poussent même leurs bêtes à travers les touffes.

Le spectacle est curieux. Toutes les tiges sont en mouvement, sans cause apparente. De temps à autre, seulement, on voit s'enlever le dos tacheté d'un chien qui a bondi.

Je veux m'approcher. Un cheval fait un écart et me rejette sur celui de Sommerbutts.

— Que faites-vous là? — me dit ce dernier. — Croyez-vous donc que vous allez attraper le renard? Retirez-vous !

— En avant ! — crie au même instant John Higgins.

Le renard, plus rusé qu'un Carthaginois, a trompé les chiens. Il a pu ramper, la queue basse, jusque dans la broussaille d'une lande voisine. Je l'aperçois qui débuche au loin avec une belle avance. Toute la chasse repart d'un seul élan derrière les chiens qui mènent flanc contre flanc.

Et je reprends le chemin du manoir en rêvant.

VII

Après le tumulte de ces deux journées, le manoir était retombé dans son silence.

On n'entendait plus que les cris des corneilles volant autour des hautes girouettes ou la plainte de quelque chien rêvant dans le chenil.

Les fidèles du whist, désireux de se reposer, se confinaient

chez eux. John Higgins était parti en Écosse pour y disputer une course au clocher. Sommerbutts faisait sa tournée chez les fermiers.

Je me sentais ainsi plus près de Leslie. La bise maussade, qui courait sur la campagne, la retenait du reste dans la maison. Elle lisait des romans qu'on lui permettait de prendre sur certaines étagères de la bibliothèque paternelle ou se retirait dans le salon pour jouer du piano.

La perspective, que Bennett m'avait fait briller, entretenait dans mon esprit une délicieuse agitation.

Malheureusement pour moi, je ne pouvais jamais me trouver seul avec Leslie, car j'étais rentré en grâce auprès de madame Sommerbutts d'une façon beaucoup plus complète que je ne l'eusse souhaité. J'étais devenu, à proprement parler, sa dame de compagnie. La plus grande partie de mon temps se passait à lui faire des lectures suivies d'interminables controverses. J'en étais arrivé à souhaiter qu'elle pût attraper quelque chose comme une toute petite entorse la clouant au lit pour quelques jours.

Une fois cependant où, profitant d'une heure de liberté, je m'étais aventuré au fond du parc, j'eus la chance de rencontrer Leslie au détour d'une allée. Nous causâmes. Elle me parla des carpes du vivier qui la connaissaient si bien maintenant qu'elles lui prenaient des petits morceaux de pain dans la main. Elle me parla des péripéties les plus comiques de leur dernière chasse, de son poney qui toussait un peu et de ce malheureux Brigway qui venait de passer deux journées en diligence pour rapporter une corde de harpe à madame Dolly !

— Mais il faut que je rentre, — dit-elle soudain.

— Avez-vous froid? — lui demandai-je.

— Non, seulement il n'est pas convenable que je me promène seule avec vous après le coucher du soleil.

— Je ne sais à quelle heure précise se couche aujourd'hui le soleil, — lui répondis-je sur un ton enjoué, — mais il me semble que ce n'est pas encore la nuit.

Son rire se mêla au mien ; puis elle s'échappa.

Quelques jours s'écoulèrent sans que se représentât une occasion aussi heureuse. Madame Sommerbutts m'avait pour ainsi dire cadenassé à sa personne. Elle avait entrepris de

discuter contradictoirement avec moi la terrifiante question du dogme de l'enfer éternel. Je ne sortais plus du sombre domaine des supplices infernaux, et commençais à désespérer lorsqu'il lui arriva un beau matin de ne pas descendre de sa chambre. Elle traversait une de ces crises de pénitences qui s'emparaient de son âme à des intervalles à peu près réguliers sous l'influence de ses douleurs cardiaques. Se croyant dans ces moments-là sur le point de mourir, elle n'avait plus que le souci de sa vie éternelle et s'infligeait de terribles mortifications qui n'avaient d'autre effet que d'aggraver son mal en même temps que sa mauvaise humeur. Elle avait cette fois fait enlever le rembourrage de son prie-Dieu pour mieux s'y meurtrir les genoux au cours de ses longues prières.

Rien ne me séparait donc plus de Leslie. Une flamme d'espoir m'illumina. Je me dis que les circonstances ne seraient jamais plus favorables, que tout me commandait de tenter l'épreuve en essayant de pincer chez Leslie la corde qui ne demandait sans doute qu'à frémir. Je songeai qu'il suffirait peut-être d'une petite chose, de quelques mots plus doux que les autres, de quelques paroles confidentielles balbutiées un soir avec la complicité de l'ombre pour prendre son âme au piège, pour l'associer à un émoi dont le souvenir resterait entre nous comme un témoignage accablant, comme un aveu ! Puis je me reprochai la sécheresse de ce calcul, je me reprochai cette façon de préparer mon coup avec la froide préméditation d'un joueur d'échecs. Puis encore, tout ce que m'avait dit Bennett me revint à la mémoire.

. . . . . .

Il pleuvait. Et, comme j'avais prévu que, pour occuper ces heures de pluie, elle viendrait s'asseoir à son piano, je m'étais embusqué dans le salon. J'avais pris un livre que je ne lisais pas.

Elle entra.

— Vous venez sans doute faire un peu de musique? Si j'avais su, — lui dis-je avec un aplomb qui m'étonna, — je ne me serais pas installé ici. Est-ce que je dois me retirer?

— Je ne comptais pas, ma foi, vous rencontrer.

L'accent légèrement irrité de cette réponse ne fit qu'accentuer mon désir de rester.

— Nul, cependant, ne vous écoute avec plus de plaisir que moi, — insinuai-je. — Voyez en effet autour de vous. Votre mère n'est sensible qu'aux airs de cantiques. Votre père ne supporte que certaines ritournelles qui lui font après ses repas l'effet de pilules digestives. Votre cousine Arabella, qui joue de la harpe, ne voit dans le piano qu'un instrument des plus disgracieux. Ce cher Brigway n'y voit, lui, qu'un prétexte à faire valoir son talent de siffleur. John, enfin, souffle dans une trompe de chasse, et toute musique, qui ne s'entend pas à trois milles au moins de distance, lui semble dénuée d'intérêt...

— Mais je ne joue pas plus pour eux que pour vous, — interrompit-elle tranquillement. — Je ne joue que pour moi.

Elle fit tourner son tabouret, et je repris ma place devant la fenêtre.

Elle débuta par une espèce de gigue, dont le rythme boiteux éveilla dans mon esprit le souvenir de mon père. Je le revis dans sa petite échoppe, alors qu'accompagné par sa pie il chantait les couplets du *Gentleman décavé*, en tapant à contretemps sur une semelle de botte. Ce rappel de mon humble origine ne m'inspira cependant aucun découragement.

Leslie attaqua d'autres morceaux. De la place que j'occupais, je pouvais suivre le jeu de ses mains sur le clavier. Ce jeu me parut accuser bientôt une certaine mollesse provenant moins de sa fatigue que d'une émotion qui lentement la paralysait. A la fin, elle laissa tomber ses bras, puis aspira un peu d'air avec avidité.

Je me levai.

— Vous êtes encore là, — dit-elle en simulant un étonnement dont je ne fus pas dupe.

— Oui, j'étais là, doucement bercé.

— Vous aimez donc tant la musique?

— Je ne suis pas ce qu'on appelle un connaisseur. Je ne vous dirais pas à l'audition d'un morceau quelle est la nationalité de son auteur, ni si cet auteur a du génie. Et cependant je vous écouterais ainsi, indéfiniment.

Elle se remit à jouer pour m'empêcher d'en dire plus long, et dans ce qu'elle joua je reconnus cette rêverie qu'elle avait interprétée le soir même de mon arrivée.

— Vous paraissez avoir une prédilection pour cet air, — lui dis-je.

— Oui.

— Puis-je savoir pourquoi?

— Je ne le sais pas moi-même... Tout ce que je peux dire... Mais non, je ne peux rien dire, vous vous moqueriez de moi.

— Je vous en supplie, achevez votre pensée. Je suis certain de vous comprendre.

— Eh bien, comment dirai-je, chaque fois que j'ai joué cette rêverie, je me sens toute différente de ce que j'étais. J'ai comme de vagues regrets et de plus vagues désirs. Je soupire après je ne sais quoi... Mais vous voyez bien que cela n'a pas de sens....

— Je vous assure que cela en a un pour moi.

— Alors, dites-moi pourquoi ce morceau m'impressionne ainsi, pourquoi tout cela? C'est peut-être à cause de ces deux accords de la fin.

Ses doigts les évoquèrent à nouveau.

— Peut-être bien, — lui dis-je. — Il y a comme cela certains accords qui éveillent dans l'âme tout un monde de rêves.

— Avez-vous entendu parler, — me demanda-t-elle, — de ma tante Emily, qui est morte dans cette maison même voici quelques années?

Bennett m'avait déjà causé de cette sœur cadette de Sommerbutts. Un mal de poitrine avait lentement miné cette existence de femme condamnée à un mélancolique célibat, et chez qui la souffrance, autant que la perspective d'une fin prématurée, avait étrangement exalté le goût des complications sentimentales.

— Ma tante Emily, — reprit Leslie, — était très musicienne. Chaque jour, vers cette heure-ci, elle se mettait au piano ; et moi, dès que je l'entendais, je venais me blottir sans bruit dans un coin de la pièce. Il me semble que je la vois encore sur ce tabouret, avec ses repentirs blonds encadrant un visage malade, des bracelets de rubans à ses frêles poignets, et ce corsage de popeline rose que je trouvais si joli. Or, un soir d'hiver, un soir que je n'oublierai jamais, je la vis à cette même place. Elle était plus pâle que de coutume, avec des

yeux plus brillants et plus grands. La bougie qui l'éclairait fondait sur la bobèche brûlante, la mèche tomba. Elle resta un moment, sans bouger, dans l'obscurité. Puis elle exécuta cette rêverie, mais avec quel accent, mon Dieu ! C'était son âme qui chantait. Je ne croyais plus entendre des notes, je croyais l'entendre pleurer elle-même, pleurer comme si elle avait eu conscience qu'elle jouait pour la dernière fois de sa vie. Je n'étais encore qu'une petite fille qui s'amusait à mettre des cataplasmes à ses poupées, et cependant, je fus si profondément remuée que je dus étouffer sous mes cheveux le bruit de mes sanglots. Le lendemain même, ma tante Emily s'alitait pour ne plus se relever,..

Je l'avais laissée parler. Je m'étais contenté d'épier l'influence exercée sur elle d'une façon pour ainsi dire méthodique par la griserie combinée de la musique, des souvenirs et de l'heure équivoque.

Elle se trouvait assise à côté de moi sur le canapé. Le jour baissait.

— Vous voyez ce tableau? — continua-t-elle d'une voix qui tremblait un peu.

— Oui.

— Eh bien, il a été fait entièrement avec les cheveux de cette pauvre tante.

— C'est d'un pieux sentiment, — lui dis-je, — mais pourquoi donc avoir composé avec ces beaux cheveux blonds une scène d'inondation?

— Ce fut une idée de mon père.

Il y a tant de sujets qui se fussent mieux accordés avec l'âme poétique de la disparue.

— C'est vrai.

Nous nous étions mis instinctivement à parler plus bas, si bas que nous avions dû pour nous entendre nous rapprocher encore.

Et ce fut presque le silence entre nous, un silence de communion.

On voyait une grosse étoile briller par intermittences derrière la vitre entre les déchirures des nuages.

Mais la porte s'ouvrit.

Sommerbutts entra, sans nous voir, une bougie à la main.

Il venait remonter la pendule, car c'était le jour de sa tournée.

Nous nous tûmes d'un accord tacite. Et cette commune dissimulation de notre présence me fut une chose plus douce que tout le reste.

Sommerbutts avança la grande aiguille. Six heures sonnèrent. Puis il passa dans la pièce voisine.

***

Je surveillais dans la Grande Salle le travail du petit Harry très occupé à colorier une carte des Indes.

— Ainsi, — lui dis-je, — vous êtes sûr que votre sœur est partie sur son hunter?

— Puisque je l'ai vue seller elle-même la bête. Elle a ensuite secoué Tom Rose qui s'était endormi la pipe à la bouche sur le coffre à avoine, et l'a obligé à l'accompagner malgré tous ses grognements.

— Et pourquoi n'a-t-elle pas pris le poney?

— Parce qu'elle s'était mise dans la tête de sauter la claie du grand herbage ; mais vous n'en direz rien à personne, hein ?

Depuis la scène d'une si douce intimité qui s'était passée dans le salon, Leslie se tenait vis-à-vis de moi sur une nouvelle défensive. Elle se reprochait, avec une colère qu'elle n'arrivait pas à dissimuler, sa récente défaillance.

Des pas de chevaux résonnèrent bientôt au dehors.

— Tom, — entendis-je au même instant à travers la porte, — je vous donne l'ordre d'entrer.

— Je vous assure, mademoiselle, que c'est tout à fait inutile.

— Donnez les chevaux au lad, et entrez, — répéta-t-elle sur le seuil. — Mettez-vous là devant le feu. Je vais vous faire donner un verre de rhum. car vous êtes horriblement essoufflé, mon garçon.

— Je vous jure que non !

— Vous jurez d'une voix qui défaille presque !

— Qui défaille? Voulez-vous que je siffle un air, que je vous lise sans un seul temps d'arrêt toute la première page du *Times* ?

— Je veux que vous buviez ce rhum.

— Mais je n'en ai nul besoin, — répondit-il en vidant le verre qu'elle lui tendait.

— Harry m'a assuré, — hasardai-je, — que vous étiez partie avec l'intention de sauter la claie du grand herbage.

— Harry ne vous a pas menti.

— Vous avez sauté cette claie?

— Je l'ai même sautée deux fois.

— Et l'on aurait encore pu mettre une seconde claie sous le ventre du cheval, ma parole, — déclara Tom Rose.

— Aussi, voyez, — reprit-elle. — Il y a du sang à mon éperon.

— J'ai une commission à vous faire, — lui dis-je alors, — John a envoyé ici un domestique pour annoncer qu'il était de retour.

— Ah ! — s'écria-t-elle. — Et est-ce qu'il a gagné sa course au clocher?

— Sans doute, car il vous a fait remettre cela, — répondis-je en lui présentant une magnifique écharpe ainsi qu'un gant de soie qui s'ornait d'un poignet de dentelle.

— Bravo, je lui rendrai le gant, et je garderai l'écharpe que je mettrai l'an prochain pour aller avec lui aux courses du comté.

— Il a fait dire aussi qu'il viendrait demain dans la matinée avec le boghei pour vous emmener déjeuner aux Longues-Terres ainsi que Harry... et monsieur George Davis, si cela fait plaisir à ce dernier.

— J'imagine que monsieur George Davis a accepté... Enfin, voilà qui va nous secouer un peu. On s'endormait ici ! Oh ! je suis contente au possible !

Mais elle proférait toutes ces paroles sur un ton peu naturel, et la joie qui l'agitait semblait factice.

Au même instant, Sommerbutts entra. Il avait un air renfrogné.

— Maggie !... Maggie !... — appela-t-il de toutes ses forces, comme si ses vêtements brûlaient. — Où est encore cette vieille sorcière ! Maggie ! Diablesse de Maggie !... Vas-tu bien venir !... Mes bottes sont pleines de vase !

— Ne jetez donc pas ces cris, monsieur, — enjoignit cette

dernière en poussant la porte. — Votre femme sommeille là-haut !

— C'est vrai. Comment va-t-elle, à propos?

— Elle a beaucoup souffert ce tantôt de ses palpitations. C'était à croire, vraiment, qu'on lui arrachait le cœur.

Sommerbutts exhala un énorme soupir.

— Voilà que tu vas encore t'inquiéter, — lui dit Leslie.

— Eh oui, je m'inquiète, je me ronge. Je viens de visiter mes bestiaux de la ferme des Deux-Mares... Tous étiques, mal nourris, mal tenus... On croirait voir se promener les vaches maigres de l'Écriture. Je suis la risée du pays !... Ah oui, ayez donc des terres pour être ainsi grugé, trompé, pillé, ayez un vaste domaine sur lequel ont peiné vos ancêtres, sur lequel vous laissez vous-même le meilleur de votre embonpoint et de votre tranquillité pour vous voir exploité de la sorte, volé par votre intendant, écrasé par les taxes, dévalisé par les braconniers, envahi enfin par une nuée de vagabonds qui font cuire vos propres lapins avec le feu de votre propre bois...

Puis, apercevant Tom Rose qui s'était endormi sous le manteau de la cheminée, et dont le buste se balançait d'une façon inquiétante :

— Eh bien, Tom, que faites-vous là?... Vous allez tomber dans le feu... Mais, dites donc, vous dégagez plus d'odeur à vous seul que vingt fûts d'eau-de-vie. C'est ça... C'est bien ça !... Des vaches fantômes, un intendant qui est une canaille, un piqueur qui est ivrogne...

— Et votre femme qui est malade, je vous le répète, — interrompit la vieille Maggie que tout ce tapage excédait.

— Et elle encore que j'oubliais ! — cria-t-il plus fort.

— Écoute-moi, mon petit papa, — lui glissa alors Leslie, — je vais t'apprendre une bonne nouvelle. John est de retour.

— Dis-tu vrai?... John est revenu !... Je vais donc revoir ce cher, ce brave, cet excellent garçon !... Qu'on dépende à l'instant mon fusil, et qu'on verse à ce vieux Tom un nouveau verre de ce qu'il voudra. Nous allons boire à la santé de John !

— Tu vois papa, c'est John, qui te manquait.

— Combien tu as raison, ma fille. A sa santé, vous tous !

Cette nuit-là, je m'étais attardé à noter dans mon journal les divers incidents qui avaient jalonné cette période de mes amours. Ce petit travail terminé, je m'étais levé pour appuyer contre la vitre mon front brûlant. De ma fenêtre, qui donnait sur le pan d'une large tour carrée, j'apercevais à l'étage inférieur celle de Leslie. Or, bien qu'il fût un peu plus de minuit, cette fenêtre était encore éclairée. Elle ne dormait donc pas? Pourquoi donc étions-nous justement les seuls à veiller dans le grand manoir assoupi? J'ouvris ma croisée. Cette lumière me fit l'effet d'un mystérieux appel dans la nuit. Et voilà qu'un petit cri s'éleva, qui ne pouvait venir que de Leslie. Je sortis aussitôt de ma chambre, et me dirigeai vers la sienne à travers l'obscurité des couloirs. J'attendais depuis un bon moment dans l'ombre, lorsque je vis sa porte s'ouvrir.

Elle était en peignoir, les cheveux épars, les pieds nus dans ses mules.

— Que faites-vous là? — me demanda-t-elle

— Vous avez poussé un petit cri tout à l'heure. J'ai craint je ne sais quoi et je suis descendu... Mais vous-même?

— J'allais réveiller Maggie.

— Pourquoi donc?

— J'ai entendu grignoter les souris... Ces bêtes-là me causent une peur folle, irraisonnée... Je deviens toute tremblante dès que je les entends... Il y a derrière ma toilette un trou par où elles sortent...

— Me permettez-vous d'entrer?

Je découvris alors dans un coin du plancher une petite brèche que je m'empressai de boucher. Leslie me remercia. Mais, comme j'allais me retirer, je vis une angoisse plus affreuse encore succéder sur son visage à celle que je venais de chasser.

— Écoutez, — fit-elle, — on marche dans le couloir.

Je perçus un bruit mou de sandales péniblement traînées.

— C'est le pas de maman, — balbutia-t-elle. — Elle doit avoir ses palpitations. Elle vient me chercher.

Et sans se rendre compte de ce qu'elle faisait, elle se réfugia contre ma poitrine, ainsi qu'on se jette d'un cinquième étage pour échapper au feu. Je soufflai sur le verre de la lampe que je tenais d'une main, et, de mon bras libre, je la serrai forte-

ment à la taille. Elle attendait, accrochée à mes épaules, dans une crispation de tout son être.

Je me disais que la porte allait s'ouvrir, que cette mère si pudibonde allait avoir le spectacle de sa fille abandonnée dans mes bras devant un lit aux draps défaits !

Mais les pas s'éloignèrent.

Alors, sous le choc de l'émotion trop forte, le corps de Leslie se détendit, sa tête chavira. Pour mieux la soutenir, je resserrai mon étreinte, voluptueusement ; la chair élastique de ses jeunes seins s'écrasait contre ma poitrine ; ses cheveux m'inondaient ; l'odeur qui montait de son petit corps de blonde me grisait.

Au bout de quelques secondes, ou peut-être même de quelques minutes, je ne saurais plus dire maintenant, je me décidai à l'avertir que le danger était passé.

— Mon Dieu !... Que m'est-il arrivé? — gémit-elle doucement. — Pourquoi êtes-vous là? Oh ! allez-vous en vite, vite !

Et l'ayant portée jusqu'à son lit, je m'enfuis vers ma chambre, enivré d'un espoir radieux et me cognant dans l'ombre à tous les murs.

VIII

Le lendemain matin, Harry prenait avec moi sa leçon quotidienne. J'avais commencé, suivant le désir de son père, à lui faire étudier les *Vies des Hommes illustres* de Plutarque, lorsque, en levant la tête, il aperçut le boghei de John qui débouchait au loin sur la route. Ce diable de garçon fut alors précipité hors de ma chambre à la vitesse d'une plume balayée par un courant d'air.

J'allais revoir Leslie !

Quel accueil allait-elle me faire? Qu'allais-je lire dans son regard, surprendre dans le son de sa voix?

Je me décidai à descendre.

Un cercle nombreux entourait la trotteuse de John. Tom Rose, l'intendant, le jardinier, la vieille Maggie, Harry contemplaient cette grande bête dégingandée avec autant d'admiration que si elle eût été sculptée par Phidias, tandis que Som-

merbutts, qui lui avait soulevé la queue, l'examinait à cet endroit avec une attention concentrée.

Dans le fond du parc, Leslie et John se promenaient en causant. Je les vis bientôt s'avancer vers nous.

Leslie n'eut pas l'air de s'apercevoir de ma présence.

Quant à John, il me toisa d'un regard rapide, d'un de ces regards qui semblent prendre votre mesure de la tête aux pieds.

L'hostilité de son attitude ne pouvait avoir sa cause que dans une confidence toute fraîche de Leslie. Je compris que, sans rien évoquer de précis, elle avait dû se plaindre à lui de certaines familiarités, de certaines allures qu'elle jugeait de ma part un peu cavalières. Et sans doute ne s'était-elle résolue à parler, à ouvrir les yeux de son fiancé que pour mieux se condamner à maintenir la distance qui séparait nos deux conditions, pour mieux se prémunir contre toute nouvelle défaillance. Sa fierté native l'emportait.

La partie me parut gravement compromise, perdue peut-être.

Ces raisonnements s'étaient enchaînés dans la substance de mon cerveau avec une telle vitesse qu'en me formulant cette conclusion, je vis le regard de John encore planté dans le mien.

Ah ! oui, la journée promettait d'être rude !

John prit Leslie par la taille et la hissa sur le boghei aussi facilement qu'il eût fait d'une poupée de chiffons.

— Vous pouvez maintenant monter, — me dit-il.

— Avez-vous votre Plutarque dans la poche? — me demanda Sommerbutts.

— Oui, oui, je l'ai, — répondis-je sur un ton légèrement agacé.

— Rien n'est aussi profitable à de jeunes intelligences que ce traitement par la biographie. Du reste, l'enseignement de Plutarque est de tradition dans la famille Sommerbutts.

— Je sais... je sais...

— Marcellus, Aristide, Brutus et les Gracques, et Caton surtout, n'oubliez pas Marcus Caton, qui labourait ses champs, vêtu d'une simple tunique en hiver, soignait ses chevaux et ses chiens jusque dans leur vieillesse et ne rougissait pas de s'asseoir à la table de ses esclaves.

Mais déjà John avait appliqué sur le dos de sa bête un coup de fouet qui ne me parut guère s'accorder avec sa bonté pour les animaux.

Bien que tirée à pleins bras, Ketty nous menait à un train d'enfer. Ses quatre jambes, à certains moments, touchaient son ventre. On eût dit un cylindre lancé dans l'espace. Le gilet de John se couvrit, avant la première borne milliaire, d'une écume épaisse.

La salle à manger, où nous fûmes introduits, donnait de plain-pied sur une vaste cour encadrée par les communs. Elle n'était décorée que de panoplies composées de cravaches, de cornes d'appel, de couples, de carniers, de couteaux de chasse et de vieux tromblons aux crosses piquées par les vers. Sur l'étagère du buffet, se dressaient deux pieds d'éléphant, qui avaient été envoyés à John par un de ses amis chassant dans les Indes.

La vieille Higgins ne tarda pas à paraître. Elle était énorme. Avec sa voix de basse, ses traits masculins sous une perruque posée de travers et la surdent qui relevait sa lèvre supérieure-elle ressemblait à quelque ogresse de conte de fées.

— Je suis bien aise de faire votre connaissance, — me dit, elle sans autre préambule. — C'est vous, monsieur, dont les théories font si peur aux hôtes du manoir.

— Il est vrai, madame, que je me suis permis de prendre, contre monsieur Pickard, la défense de quelques novateurs...

— C'est vous qui pactisez avec les ennemis de l'ordre et de la propriété. Eh bien donc, monsieur le plébéien...

Je compris vite que cette femme n'avait tant tenu à me voir que pour me faire connaître et m'imposer sa façon de penser.

Madame Higgins jugeait que les grands héréditaires, possesseurs du sol, avaient seuls qualité pour diriger, qu'il n'y avait d'autre politique que celle qui consistait à perpétuer le passé, que la majorité qui n'est qu'un vaste total d'ignorances a toujours tort, que, du reste, le peuple doit être traité comme un grand corps malade, et qu'il n'est pas d'usage de consulter un malade sur le choix de la médecine qui lui convient. Elle jugeait en outre dans son ultra-torysme que Robert Peel avait trahi son parti, qu'on devait à sa faiblesse de subir

la tyrannie des whigs, et qu'on avait été fou de confier à ce fileur de coton les intérêts de la noblesse !

On peut par là se rendre compte de ce que fut notre conversation. Il est vrai que je ne réagissais que faiblement, ayant en tête un autre souci.

— Je dois maintenant vous dire, — me déclara cette femme redoutable, une fois qu'elle crut avoir triomphé de moi, — que mon petit-fils se présentera dans un avenir prochain aux élections du comté...

Cette confidence me jeta dans une profonde stupéfaction.

— Et que bien entendu John poussera de toutes ses forces au renversement de ce que vos whigs ont eu le malheur d'édifier et à la réédification de ce qu'ils ont renversé.

— C'est-à-dire qu'il sera, par exemple, pour l'abrogation du bill de la Réforme et le rétablissement de l'esclavage dans les Indes Occidentales.

— Certainement.

— Ainsi, — ajoutai-je sur un ton que je ne voulais pas faire paraître trop amer, — il demandera que le peuple soit maintenu dans ses bienfaisantes ténèbres, et qu'on augmente de quelques millions le nombre de coups de fouet distribués chaque année à de pauvres diables sans chemise pour leur inculquer le goût de notre religion.

— Ne vous effrayez pas trop à l'avance, — me dit John. — Je ne songerai sérieusement à briguer le mandat politique que lorsque je ne me sentirai plus capable de faire autre chose.

— Ne l'écoutez pas, — interrompit sa grand'mère. — Nous avons eu dans notre famille trois membres du Parlement. John sentira s'éveiller en lui, bien avant qu'il se l'imagine, cette vocation ancestrale. Il a, du reste, une grande facilité de parole. Tous les ans, à l'occasion de ma fête, il monte sur une petite estrade et fait un discours à ses paysans ; et ce discours est, ma foi, fort bien tourné. Je n'entrerai pas dans mon tombeau, vous m'entendez bien, Leslie, avant que John ne soit lui-même entré à la Chambre des Communes.

— Savez-vous, — dit cette dernière avec une nuance d'ironie, — que monsieur George Davis a, lui aussi, des ambitions politiques. Il m'a dit un jour qu'il rêvait d'être un second Canning.

— Je n'approuve pas ces ambitions de monsieur George Davis. Un plébéien, qui arrive au pouvoir, cherche bientôt à y satisfaire les plus basses rancunes de sa classe, ou bien il cesse d'être un plébéien et veut jouer à l'aristocrate, ce qui est pire.

Comme on était au dessert, un coq sauta de la cour sur le rebord de la fenêtre et frappa du bec contre les vitres.

— Laisse entrer Pat, — dit John au domestique.

Celui-ci ayant ouvert la croisée, le coq s'affala d'un coup d'aile sur les genoux de John.

C'était un vieux coq de combat, rouge avec un plastron brun, un type de vieux guerrier au regard féroce, au bec d'oiseau de proie, qui avait autrefois fait gagner à son maître plusieurs centaines de livres au Royal Cockpit.

John l'éleva dans ses mains, le lança en l'air, le rattrapa par une patte ; puis je vis notre futur membre du Parlement gratter le ventre de cette malheureuse bête et lui faire picorer sur ses lèvres des grains de raisin.

J'étais resté seul, par politesse, auprès de la terrible aïeule. Elle avait entrepris de me parler de ses ancêtres ; elle m'en parla avec une telle abondance qu'au bout de deux heures j'étais déjà intime avec trois générations de défunts.

Lorsque je pus à mon tour m'échapper, je me mis à la recherche de Harry que je trouvai en contemplation devant la porte d'une grange, où l'on venait de clouer une taupe qui palpitait encore.

Par acquit de conscience, je tirai mon Plutarque de ma poche et tentai d'intéresser mon jeune élève à la vie de Marcus Caton ; mais il me proposa de nous mettre à la recherche de John parti avec Leslie.

Nous passâmes ainsi devant le tombeau de la vieille Higgins, dont m'avait parlé Sommerbutts. Ce tombeau, que ses proportions monumentales rendaient bien digne de sa propriétaire, avait la forme d'une pyramide tronquée, plus large qu'un pilier de pont et ceinte de chaînes qui eussent pu servir d'amarres à une frégate de soixante canons.

Plus loin, un coup de feu retentit. Une perdrix culbuta dans l'air, tandis qu'un petit nuage blanc s'élevait lentement.

J'escaladai le talus du chemin et découvris aussitôt John

et Leslie. J'ai gardé de cette vision un souvenir d'une impitoyable netteté. Leurs silhouettes se détachaient en pied sur un ciel gaufré de gros nuages, et le voile de Leslie, que le vent faisait flotter, formait de l'un à l'autre une sorte de lien symbolique. Je revois John avec son fusil dont le canon fumait encore, Leslie les mains enfoncées dans un petit manchon qu'elle tenait devant sa bouche à cause du froid, les bonds de Rob qui avait happé la perdrix; je revois le vaste champ bombé devant l'horizon, avec quelques sillons de chaux blanche, et sur l'occident du ciel empourpré par la chute du soleil, un vol de corbeaux qui s'élevait dans ce rouge comme une fumée d'incendie.

— Eh bien, monsieur le philosophe? — me lança John.

Quel sens prêtait-il à cette apostrophe? Ce mot de « philosophe » impliquait-il l'idée d'une raison qu'il fallait bien que je me fasse?

— Prenez mon fusil, — dit-il. — Je veux que vous abattiez votre pièce. Mais tenez-le mieux que ça, il ne va pas vous éclater dans les mains. Et maintenant marchez devant nous en ayant l'œil sur Rob. Regardez-le bien. Pour marquer l'arrêt, il tombera comme foudroyé.

Nous n'avions pas fait cent yards que Rob s'aplatit, les muscles figés ; puis il tourna lentement la tête pour s'assurer que j'étais prêt à tirer.

— Épaulez donc... Là... Et surtout ne faites pas comme ce bon monsieur Digglebett... Ne fermez pas les yeux en tirant.

Leslie étouffa un petit ricanement. Cette même Leslie, que j'avais tenue défaillante dans mes bras, me raillait sans la moindre pitié.

Je me mis à trembler de la tête aux pieds. Ma rage s'accrut au point que le canon de mon fusil marqua devant moi des oscillations fantastiques.

— Encore un peu de patience, — souffla John.

Cette fois, je n'y tins plus.

— Reprenez ce fusil ! — m'écriai-je.

J'avais perdu toute mesure, tout sang-froid. Je me sentais physiquement si faible qu'on eût pu me renverser avec une plume; mais la force de ma colère me souleva. Je me précipitai

vers John. Comme je n'avais pas l'habitude de marcher dans les labours, mes pieds chaussés de bottes trop minces se tordaient sur chaque motte de terre. Arrivé devant lui, un dernier pas me fit trébucher. Il me retint alors par le bras et me remit si brutalement sur pieds que mon équilibre se trouva de nouveau compromis.

Leslie éclata d'un rire qui déchaîna celui de son fiancé. Je restai un moment hésitant. Puis je pris le parti de rire à mon tour; et nous eûmes l'air de croire tous trois que la plaisanterie continuait.

Après avoir fait un bout de chemin, nous arrivâmes à ce petit bois que John avait récemment échangé contre son tableau de Cuyp. Sur sa lisière, se trouvait un pavillon rustique ; une jeune paysanne y avait préparé une collation composée de thé, de crème fraîche et de quelques gâteaux de ménage.

— Eh bien, — me dit John, — n'avais-je pas raison de vous vanter ce petit coin, et cela ne vaut-il pas toutes les peintures à l'huile?

— L'ombre y doit être délicieuse en été, — observa Leslie.

— Et il y a, comme vous voyez, une grande étendue de taillis, où pourront se promener les faisans.

On se mit à table.

John nous parla longuement de ses terres. Il se plaignait de n'avoir eu jusqu'ici que des déboires avec ses gros bœufs et plus encore avec ses porcs, dont chaque livre de viande lui revenait à près d'une demi-couronne en pommes de terre et en maïs ; aussi rêvait-il d'acquérir de nouveaux herbages pour donner plus de développement encore à l'élevage des chevaux.

Leslie convenait que l'exploitation d'un vaste domaine est une chose intéressante ; il fallait cependant que John songeât à cette carrière politique que sa grand'mère ambitionnait tant pour lui. Son élection à la Chambre des Communes les obligerait à vivre à Londres une bonne partie de l'année ; mais une telle perspective n'était pas pour lui déplaire.

J'avais nettement conscience qu'elle continuait à jouer son rôle et que ses réflexions me visaient beaucoup plus qu'elles ne visaient John. Je m'appliquais à n'opposer à ces attaques

qu'une indifférence souriante, lorsqu'une petite glace penchée, qui se trouvait au-dessus de la porte, me renvoya mon image. Je fus effrayé d'y voir ma pâleur.

— Savez-vous, John, — dit-elle alors, — que nos élégantes se font suivre maintenant dans leurs broughams de grands chiens danois qui sautent autour des roues?

— Nous aurons autant de chiens danois que vous le désirerez, Leslie.

— Je veux aussi, lorsque nous aurons notre hôtel près du Park, faire une partie de mes visites à cheval. C'est une mode que lança cet été la comtesse Grosvenor. Puis nous aurons notre loge à Covent Garden. Nous y entendrons chanter la Malibran.

— La Malibran?

— Ne vous ai-je pas déjà parlé de cette merveille, John?

— Vous m'avez surtout parlé d'un opéra où l'on tire tant de coups de fusil et de petits canons qu'on n'entend plus rien de l'orchestre ni des chanteurs.

— Oui, c'est au dénouement de *Lestocq*. On y voit un palais incendié. Monsieur Auber a écrit là-dessus une musique tout à fait insignifiante.

— Qu'importe la musique ! Je crois que j'aimerai assez ça. Et puis, Leslie, il n'y a pas que le Park et l'Opéra. Il y a le turf. Il y a les salons du Tattersall, Ascot et Newmarket. Que diriez-vous par exemple d'un poulain qui, après avoir brouté notre herbe, nous gagnerait le Derby et quelques vingt mille livres de paris en plus?

— Avec toutes ces occupations, — risquai-je d'une voix qui s'étranglait, — il ne vous restera que fort peu de temps pour préparer vos discours.

— Eh bien je vous proposerai d'être mon secrétaire. Je suis sûr que je deviendrai, grâce à vous, un des plus grands parleurs de tout le Royaume.

Et, prenant une poignée de noix, il se mit à les lancer à tour de bras contre les vitres, ce qui était sa manière d'en casser les coquilles.

— Leslie !... Leslie !... — appela du dehors Harry, qui venait de découvrir un terrier de blaireau.

Je restai face à face avec John.

Nos regards aussitôt s'accrochèrent.

— Je suppose, — me dit-il, — que ce garçon doit faire de magnifiques progrès sous votre direction.

— Malheureusement, — répondis-je, — il n'y a pas plus de cervelle dans sa petite tête que dans celle d'une épingle.

— Somme toute, monsieur Davis, vous avez trouvé là une excellente situation. Vous êtes, d'après ce que je sais, aussi bien payé que l'intendant, et vous êtes plus considéré.

— Je ne sais cependant si la place me conviendra longtemps encore.

— Est-ce que ce diable de Harry aurait introduit dans votre lit de nouvelles bêtes à piquants?

— Non. Ma décision ne dépendra nullement de Harry.

— Et de quoi ou de qui dépendra-t-elle?

Je dédaignai de prononcer un nom qu'il avait aussi bien que moi sur les lèvres.

Cependant nos regards ne s'étaient pas encore quittés.

— Espérez-vous donc me faire baisser les yeux? — lui demandai-je alors.

— Ah! — fit-il, — vous le prenez enfin sur le ton qui répond à vos sentiments.

Il avait un air de plus en plus amusé; mais ses poings se serraient sur la table comme ceux d'un boxeur.

— Croyez-moi, — ajouta-t-il, — il est temps pour vous de renoncer à certaines prétentions.

— Je vous défends...

— Ne me défendez rien, — dit-il en me prenant le poignet et en y écrasant son pouce, un pouce énorme qui eût facilement couvert un double shilling.

— Oh! je sais que vous êtes très fort, que vous vous vantez de pouvoir tuer un âne d'un coup de poing...

— Aussi, monsieur, ne vous tuerai-je point...

Là-dessus, Leslie entra, lui laissant l'avantage de cette dernière réplique.

— Encore un peu de crème fraîche? — lui demanda-t-il.

Je me sentais vaincu. Ma jalousie devenait féroce, à force d'être impuissante. J'essayai de réagir, de m'évader de cette torture. Je regardai Leslie. Le froid avait rougi le bout de son nez. Je m'attardai sottement à cette remarque, comme si

la perception de ce léger ridicule eût pu me détacher d'elle, me la rendre subitement indifférente. Mais plus je la regardais, plus je comprenais, hélas ! que j'étais condamné à une irrémédiable souffrance !

La nuit étant très noire sous un ciel couvert, John nous fit monter pour le retour dans une lourde voiture dont on rabattit la capote. Je fus prié de m'asseoir sur le banc du cocher avec une lanterne sur mes genoux. Derrière moi, John et Leslie s'étaient enroulés sous la même couverture. Leur conversation bruissait à mes oreilles d'une façon agaçante.

Un nuage creva.

Et, soudain, il y eut un heurt violent qui nous jeta les uns sur les autres.

A travers la vapeur dégagée par la croupe du cheval, nous distinguâmes l'ombre d'un homme qui avait saisi les rênes de la bête et tentait de la faire reculer en grommelant d'ignobles injures.

— Que se passe-t-il? — demanda John au cocher.

— C'est je ne sais quel ivrogne, — répondit ce dernier en allongeant un coup de fouet.

— L'as-tu touché au moins?

La voiture menaçant d'aller dans le fossé, John sauta sur la route, et se trouva nez à nez avec l'homme·

— Je suis John Higgins ! — hurla-t-il.

— Et moi, je suis Mitchell qui sonne les cloches le dimanche. C'est à toi de te garer !

— Attrape donc ça, tonneau de gin !

Il y eut comme un bruit de battoir sur du linge mouillé ; le nommé Mitchell alla rouler assez loin dans la boue; puis John, aussitôt soulagé, l'aida à se relever et lui fit même le don d'une guinée.

Nous reprîmes notre course dans la nuit pluvieuse. Cette fin de voyage me parut interminable, et c'est avec une sensation de délivrance que je vis au loin briller les lumières du manoir.

— Nous avons échangé cet après-midi quelques mots un peu vifs, — me dit alors Higgins. — Je vous demande,

monsieur Davis, de vouloir bien comme moi les oublier et de rester mon ami.

J'acquiesçai; mais ces bienveillantes paroles me firent l'effet de la guinée qu'il avait mise dans la main de l'ivrogne après l'avoir si durement corrigé.

IX

C'était, dans le salon, l'ordinaire partie de whist à trois pence la fiche.

Cette soirée-là marquait pour Pickard la fin d'une longue disgrâce. Madame Sommerbutts, ayant voulu le punir d'une coûteuse maladresse, l'avait tenu pendant trois bonnes semaines à l'écart. Au cours d'une orageuse discussion qu'il avait eue avec le capitaine Brigway, le bouton de son habit s'était en effet accroché, sans qu'il s'en aperçût, à la dentelle d'une petite nappe, de sorte qu'en s'avançant vers son contradicteur pour l'écraser sous un dernier argument, il avait envoyé sur le parquet, où il s'était brisé en mille miettes, un magnifique service de porcelaine.

L'odieux vieillard, dont la bile s'était considérablement amassée dans l'intervalle, cherchait à se venger sur moi de l'affront encore chaud.

Il avait déjà pesté de sa voix sifflante contre un tas de choses, contre cet esprit de démagogie qui gangrenait toutes les monarchies de l'Europe, contre les journaux non timbrés où s'étalaient librement les plus criminelles théories, contre la vogue de ces doctrinaires qui se permettaient de discuter publiquement l'autorité des saintes écritures.

Et c'était moi, comme toujours, qu'il visait par-dessus les têtes, moi qu'il provoquait !

Je n'avais jusqu'ici supporté ce rôle d'enclume qu'à cause de mon profond amour pour Leslie. Mais je me rendais compte à présent que la partie était perdue. Depuis la funeste journée passée sur les terres de John Higgins, elle ne m'avait plus adressé que les rares paroles commandées par les convenances mondaines. Je ne subissais donc plus que par veulerie l'insolence de ce fantoche !

Aussi commençais-je à m'impatienter.

Pickard déchirait maintenant à pleines griffes l'œuvre des encyclopédistes français, de ces fous, de ces impies, qui avaient sacrifié toutes les saintes croyances du passé à la poursuite d'un avenir absolument imaginaire !

— Oh ! oh ! — murmura le capitaine, — le venin est bon ce soir, le venin est même excellent.

Tout en discutant, Pickard arpentait le salon à pas furieux.

— Savez-vous, — dit complaisamment Leslie, — qu'on a presque envie de vous applaudir.

— Parbleu, — maugréa Brigway, qui passait dans ce milieu pour un radical, — personne ne se mêle de le contredire. Voyons, monsieur Davis, est-ce que vous n'allez pas riposter? Est-ce que cette moutarde ne commence pas à vous monter au nez ?

— Notre jeune whig n'a pas l'air d'être ce soir dans son assiette, — plaisanta Sommerbutts.

— Est-il vrai? — me demanda pitoyablement Arabella. — Seriez-vous encore souffrant?

— Touchez-lui le nez, — dit Pickard, — et vous saurez comment il va.

Arabella s'approcha de moi, prit mon nez à pleines mains, et joyeusement s'écria :

— Mais il a le nez frais comme un concombre.

— C'est donc qu'il n'est pas malade.

Il y eut une gerbe de rires, parmi lesquels celui de Leslie plus aigu que les autres.

Ce fut pour moi la goutte d'eau qui fait déborder la coupe.

Je pris, dans le temps d'un éclair, une résolution suprême. Sitôt le départ des joueurs, je retiendrais les Sommerbutts et leur signifierais mon intention de quitter irrévocablement le manoir.

Je me sentis dès lors tout autre. J'avais rompu mes liens ; je m'étais affranchi de l'odieuse contrainte. Désormais libre de mon attitude, je n'avais plus que l'impatience d'engager le fer.

Pickard, qui croyait m'avoir terrassé, monologuait à perte de souffle, se gargarisait, s'enflait démesurément.

— A propos, — pérorait-il, — savez-vous ce qu'aujourd'hui

j'ai lu dans le *John Bull*? J'y ai lu que les amis de monsieur Davis rêvent d'ouvrir pour les ouvriers des maisons de thé, des maisons où il serait interdit de débiter des liqueurs fortes... Vous comprenez... On ne veut plus que ces gens-là s'alcoolisent !

— Avez-vous peur par hasard, — lui demandai-je alors, — que le peuple devienne sobre?

A cette question, Pickard pivota sur les talons et me donna l'impression de s'être hérissé comme un porc-épic.

— Que voulez-vous dire? — fit-il,

— Je vous demande si vous craignez, qu'en pratiquant la sobriété, le peuple prenne davantage conscience de sa dignité, de sa force?

Il se contenta de hausser les épaules qu'il garda levées un bon moment.

— Cette attitude n'est pas une réponse, — fit gaiement observer le capitaine.

— Est-ce qu'une pareille interruption mérite seulement d'être relevée? Monsieur Davis est un de ces charmants utopistes qui ont le souci de hausser le niveau intellectuel de la populace. Monsieur Davis trouve qu'il n'y a pas assez de penseurs comme cela. Le peuple pensera, méditera. Le dernier boueur des rues se mettra un doigt sur le front. Et personne plus ne travaillera.

— Dites plutôt qu'en maintenant le peuple dans sa nuit, vous cherchez à le maintenir dans l'ignorance de ses droits les plus légitimes, de ses droits qui vous font peur.

— De ses droits !... C'est bien ça !... Vous êtes un partisan de l'égalité des droits, c'est-à-dire de la consécration de tous les imbéciles !

— Je ne prêche pas l'égalité des droits; je ne prêche qu'un peu de fraternité démocratique. J'estime que les travailleurs manuels ne sont pas des sous-hommes et que nous avons des devoirs envers eux.

— On a fait ce soir dans la cheminée un excellent feu de houille. A votre place, monsieur Davis, je ne me chaufferais pas les pieds à ce feu-là ; car, pour vous le procurer, vos frères démocratiques sont descendus dans la mine, y ont rampé à moitié nus. Il n'y a pas de fraternité démocratique, il n'y a

qu'une fraternité chrétienne nous enseignant de secourir les faibles qui ne sont la plupart du temps que des incapables. Il y a la charité.

— La charité, procédé d'aristocrates qui vous tient quitte à bon marché, qui n'a d'autre effet que de corrompre celui qui la reçoit et de flatter l'orgueil de celui qui l'exerce.

— Qu'osez-vous dire? — intervint à son tour madame Sommerbutts. — La charité est d'essence divine. Ignorez-vous donc qu'elle est une des vertus théologales et que Dieu l'a mise comme une nécessité dans nos cœurs? Le Seigneur n'a-t-il pas dit : « Il y aura toujours des pauvres parmi vous. »

— Comment, madame, — s'indigna Pickard, — voilà que vous prenez la peine de discuter de pareils blasphèmes, je dirai plutôt de pareilles sottises. Monsieur Davis, réformateur de la nature humaine, supprime la charité. Il supprime donc, pour être logique avec lui-même, le sentiment de la reconnaissance qui en est le corollaire. Vous voyez comme c'est simple !

— Ne confondons pas, cher monsieur, la charité tout court avec cette charité politique que vous appliquez à la façon d'un pansement de laudanum sur la plaie du paupérisme, avec votre charité bourgeoise qui endort sans guérir, et n'est au fond qu'un instrument de domination.

— Ah !... Ah !... Et vous connaissez sans doute un moyen plus efficace de soulager la misère du peuple. Je voudrais bien savoir par quoi vous la remplacerez, cette charité qui a cessé de plaire aujourd'hui.

Pickard n'était plus qu'un frémissement. Sous l'empire de son aveugle fureur, le bout de son nez était devenu aussi blanc qu'un morceau de parchemin ; mais plus il frémissait, plus je me sentais maître de moi. Je me vengeais en bloc sur cet homme de tout ce que j'avais souffert en détail de la part des autres ; je me vengeais sur lui des fielleuses allusions de sa femme, de la tyrannie doucereuse de madame Sommerbutts, de l'insolence de cette vieille Higgins qui m'avait fait comparaître devant elle comme devant un tribunal ; je me vengeais aussi de la morgue de John et du mépris de Leslie. N'ayant plus rien à ménager, je m'appliquais à cette vengeance avec un impitoyable sang-froid, je la consommais d'une façon presque mécanique. Au trouble d'une déprimante

passion s'était substitué le jeu d'une colère magnifiquement réglée.

— Oui, — reprit Pickard, — par quel autre moyen comptez-vous combattre le paupérisme pour employer une expression qui vous est chère?

— En rémunérant plus justement le travail, ce qui vous dispensera de faire l'aumône.

— Vous dites?

— Je dis, ainsi que le proclamait dernièrement sir Bulver Lytton à la tribune du Parlement, qu'il peut être très intéressant de donner de temps en temps un pain pour rien à l'ouvrier, mais qu'il serait plus intéressant encore de lui donner le moyen d'avoir de tout temps ce même pain à bon marché. Je dis, qu'au lieu de fonder tant d'institutions charitables où vous entretenez dans l'indolence quelques mendiants bien nourris, que vous exposez comme des produits de votre civilisation, vous feriez mieux de rendre la vie possible à tous par le bénéfice du travail; je dis que je voudrais voir moins d'aumônes publiques et plus de denrées à meilleur prix, moins de ces indigents perpétuels à la charge des paroisses et plus de familles pouvant vivre du fruit de leur labeur. Je dis que vous vous glorifiez de votre système d'assistance, de vos innombrables dépôts de mendicité, de vos sociétés d'habillement et de maternité, de vos écoles du dimanche, mais que vous faites payer à l'ouvrier la taxe des pauvres; et je dis encore que vos lois soi-disant protectrices de la misère n'ont d'autre but que d'imposer le dogme d'une permanence de cette misère et d'étouffer dans leur germe les aspirations populaires. Vous me demandiez tout à l'heure par quoi je comptais remplacer la charité, je vous répondrais : par la justice. Mais si votre orgueil se plaît à la charité, il n'est pas sûr que votre raison s'accommode de la justice.

Je regardai alors Pickard. Il était un peu chancelant. Sa lèvre supérieure, qui s'était relevée, tremblait sur ses dents comme celle d'un chien prêt à mordre.

Tous, du reste, paraissaient suffoqués par la violence de cette sortie, tous, sauf le capitaine qui s'amusait franchement de la défaite de son ennemi le plus intime.

— Savez-vous à quoi vous ressemblez en ce moment?

— lui dit-il. — A un vieux hibou qu'un rayon de soleil est venu frapper aux yeux dans son trou.

— Oui, oui, — balbutia Pickard en faisant appel à ses dernières provisions d'énergie, — je sais que vous donnez aussi dans ces billevesées. Laissez-moi dire à monsieur Davis qu'il parle avec la sotte rancœur de ces plébéiens qui s'imaginent constamment être des victimes !

— Je parle comme un plébéien que je suis, monsieur Pickard ; mais vous parlez, vous, comme un aristocrate que vous n'êtes pas.

Cette fois, il ne trouva rien à répondre. Il eut la pénible et laide grimace de quelqu'un qui entre en agonie. Je sentis que c'était la fin, qu'il capitulait, qu'intérieurement il demandait grâce.

— Monsieur Davis, — me dit alors madame Sommerbutts, — je trouve que vous allez un peu loin. Je vous prierais désormais de mettre dans vos jugements un peu plus de modération.

— Il se peut, — ajouta son mari, — que monsieur Davis soit allé un peu loin. Mais, de mon côté, je vous demanderais, Pickard, si oui ou non vous venez ici pour jouer au whist. Je tiens absolument à avoir des digestions tranquilles. La dernière fois, avec votre intolérable manie de discuter, vous m'avez cassé un service de porcelaine. C'était peu de chose à la vérité. Mais ce soir, mon cher, vous m'avez cassé la tête.

Là-dessus, je me retirai dans ma chambre et n'en redescendis qu'après avoir entendu s'éloigner l'omnibus de famille qui reconduisait les invités.

Je trouvai Sommerbutts dans la Grande Salle, en train d'examiner certains comptes que Pickard lui avait laissés en partant, et lui signifiai mon intention de retourner à Londres, alléguant qu'après une telle scène ma conscience me commandait de ne pas rester plus longtemps à son service, et que du reste je n'avais plus l'autorité nécessaire pour me faire écouter de son fils comme il convenait.

Il parut très surpris. Il m'assura qu'il n'avait nullement à se plaindre de la façon dont j'avais jusqu'ici rempli mes fonctions de précepteur, qu'il ne fallait pas prendre au tragique une petite discussion insignifiante et donna entièrement tort à

Pickard, dont l'irritabilité maladive devenait insupportable à son entourage.

— Voyons, réfléchissez, — me dit-il.

— Vous n'avez eu pour moi que des bontés, — répondis-je, — je vous en garderai ma vie durant une reconnaissance émue ; mais ma décision est irrévocable.

— Je pense en tout cas que vous n'allez pas nous quitter ainsi du jour au lendemain.

— Si vous n'y voyez pas d'inconvénients, je pourrai partir à la fin de cette semaine.

Au même moment, madame Sommerbutts traversa la pièce, un éteignoir à la main ; et comme elle passait dans le salon, je l'entendis qui disait à Leslie :

— On n'a pas idée d'une ingratitude pareille... Un garçon qui, lorsqu'il est arrivé ici, n'avait même pas de quoi se payer une paire de bottes !

Dans la crainte que Bennett ne s'opposât à mon départ, j'avais pris soin de lui cacher ma résolution. Il devait, du reste, aller dans le Shropshire, où l'avait invité un vieux médecin de campagne qui se livrait comme lui aux délices de l'entomologie.

Je tins à le voir avant qu'il ne prît la diligence et passai toute une après-midi à me promener avec lui par les allées de son jardin. La pensée que nous ne nous reverrions sans doute jamais m'emplissait d'une vague mélancolie. Comme pour aviver mes regrets, le brave homme se montra plus charmant encore et plus brillant que de coutume, passant d'un sujet à l'autre avec une inconcevable facilité. Le vol d'un puceron, la chute lointaine d'une pomme d'hiver, la vue d'une larve desséchée que le vent balayait devant nous, d'un duvet qui se posait sur sa manche avec la douceur d'un flocon de neige, tout fournissait à son imagination le prétexte des plus merveilleuses échappées. Son rêve s'élevait, avec la grâce d'une vapeur, de la fourmilière infime, que son pied écrasait dans sa marche, à l'abîme des espaces interplanétaires.

Je l'accompagnai jusqu'à la halte. Puis, lorsque retentit au loin le cornet de la malle-poste, je me jetai dans ses bras et lui fis pour un aussi petit voyage des adieux dont l'effusion le surprit quelque peu.

Leslie ne se départait pas de son impassibilité.

J'employai ces derniers jours à errer tristement sur les terres des Sommerbutts et les routes avoisinantes. Il n'y avait pas un coin de cette campagne qui n'éveillât en moi quelque cher souvenir. C'était une grosse souche noircie par les pluies, où elle avait une fois posé son pied pour que je renouasse le lacet de son soulier ; c'était l'auberge devant laquelle j'avais si souvent guetté son passage, l'auberge coquette dont l'enseigne représentait un corsaire qui avait un air si peu terrible sous les plumes écarlates de son feutre et qui ressemblait d'une façon si frappante au capitaine Brigway ; c'était encore l'étang que nous avions trouvé couvert de glace, un matin, et sur lequel nous nous étions amusés à lancer des pierres, et ce petit bois où je l'avais surprise avec un livre, dont elle me laissa marquer la page d'un brin d'herbe cueilli à ses pieds.

Or, un jour où je m'étais acheminé vers la propriété de Bennett, je remarquai devant la villa du vieux savant tout un va-et-vient de gens affolés. Des paysans couraient ; des enfants criaient ; une mère cherchait à rattraper son marmot qui s'était aventuré sur la route. Là-haut, sur l'observatoire de la maison, le jardinier gesticulait, l'œil collé à la longue-vue. M'étant précipité, je trouvai la grosse Mary écroulée devant la porte du perron, dont elle obstruait l'entrée. La malheureuse était toute secouée de sanglots. Je l'enjambai, puis je grimpai quatre à quatre jusqu'à l'observatoire.

— Qu'y a-t-il donc? — demandai-je au jardinier.

— Il y a... il y a, monsieur... que la jument de notre voisin le baronnet a pris sa course à travers champs, où elle mène un galop d'enfer.

— La jument de monsieur Humphreys, Isis?

— Isis !... la fameuse Isis !... Et ce qu'il y a de pire, c'est qu'elle balade sur son dos le pauvre petit Dick, le fils de Mary que vous entendez gémir d'ici !

— Comment, diable, est-ce arrivé?

— On tenait la bête toute prête pour le tour de piste de monsieur Humphreys, lorsqu'elle a entendu la sonnerie d'un cor dans le lointain. Il n'en a pas fallu davantage pour qu'elle échappe à cette vieille ganache de Joe et passe sur nos terres. Là, notre petit Dick a réussi à la rattraper ; il a voulu la mon-

ter, mais à peine était-il en selle que ce maudit cor de chasse s'est remis à sonner. La bête est alors repartie des quatre fers... Et, maintenant, elle vole comme la tempête... Elle saute tout ce qu'elle rencontre, les ruisseaux, les murs, les barrières.. Mais là-bas, monsieur... voyez donc là-bas... ces gens qui courent !

Il reprit la longue-vue.

— La voilà !... la voilà !... C'est elle qui revient !... Ah mon Dieu ! mon Dieu !... Ce pauvre Dick qui n'est plus dessus !

La grosse Mary se débattait maintenant dans une véritable crise de nerfs. Nous nous portâmes à son secours et l'étendîmes sur le gazon, où ses énormes jambes se mirent à gigoter de la façon la plus impudique. Il fallut, pour la faire revenir à elle, lui vider plusieurs cuvettes d'eau sur la tête.

Quelques instants après, on nous ramenait son petit Dick sur une civière. Nous le couchâmes sur le canapé du salon. Une foule de paysans, très excités par cet événement, avaient envahi le jardin.

Par là-dessus, arriva Humphreys, appuyé sur l'épaule de son domestique. Il avait un air triomphant.

— Brave... brave Isis ! — s'écria-t-il après s'être penché sur Dick qui reposait, très pâle. — Eh bien quoi, Mary, vous pleurez. Mais il n'a rien du tout, votre gamin... rien qu'une petite bosse au front... la bosse de l'équitation, apparemment !... Tenez voilà, pour vous, une guinée... Et en voilà une autre pour la bosse de l'enfant !... Ah !... ah !... vous ne pleurez déjà plus que d'un œil !

Puis, avec l'air de s'adresser aux paysans, dont les têtes curieuses s'écrasaient contre les vitres :

— By Jove ! je veux croire maintenant qu'on ne médira plus de ma bête !... Tous sont témoins !... Elle s'est lancée sur vingt fois plus d'obstacles qu'il n'y en a dans la plus terrible course à l'oie sauvage ! Quant à moi, je l'ai vue, de mes yeux vue, sauter, sur son bord le plus escarpé, cette rivière de dix-sept pieds que nul dans l'équipage de Sommerbutts n'a jamais affrontée, cette rivière qui produit sur le cheval le plus intrépide l'effet d'une batterie de canons... Elle l'a sautée, elle a volé au-dessus comme une hirondelle dans un soir d'été... Ha !... ha !... ha !... plus de railleries possibles maintenant...

Ha !... ha !... monsieur John Higgins, qui vous en alliez racontant partout que ma bête avait une croupe d'oie et des genoux de veau, et qui avez cru me faire une bonne plaisanterie en soufflant dans votre trompe de chasse, car c'est encore vous qui avez lancé cette fanfare, êtes-vous enfin convaincu, monsieur John?

Cette scène imprévue, mêlée de gesticulations et de cris, m'avait fait l'effet d'un rêve burlesque, d'une farce improvisée par des gens déments pour tromper un instant la tristesse de mon âme.

Mais, dès que l'impression s'en fut dissipée, je retombai dans mon désarroi !

Sommerbutts m'engagea, la veille de mon départ, à faire une visite d'adieux aux principaux familiers du manoir.

Harry m'emmena dans le boghei, et nous commençâmes notre tournée par les Pickard. Le mari s'étant heureusement absenté, je ne trouvai que sa femme, que nous surprîmes dans un petit salon vieillot, meublé de sièges en guipure, d'un prie-Dieu et de quelques étagères où des boîtes de coquillages voisinaient avec de nombreux objets de verre filé. La chère dame fut tellement agitée de me voir que ses papillotes de papier brouillard en tremblèrent sur son front. Elle me fit asseoir d'un geste, m'invita d'un autre à me relever, et c'est à peine si, durant les quelques minutes de cette visite, elle desserra les lèvres, ce qui me laissa supposer qu'elle avait oublié de mettre son râtelier.

Nous nous rendîmes ensuite chez madame Dolly. La jeune veuve, apprenant que je venais lui faire mes adieux, prétexta la chaleur de la pièce où elle nous recevait pour enlever un spencer vert qui ne recouvrait qu'un léger corsage de mousseline. Je compris qu'elle tenait pour cette dernière entrevue à me découvrir la nudité de ses bras magnifiques, de ses bras de harpiste, que je n'avais pas encore eu l'occasion d'admirer, et je fus à peu près certain de ne pas l'offenser en lui faisant à leur sujet mes compliments les plus sincères.

De là, nous allâmes directement chez le capitaine Brigway, car je ne me sentis pas le courage de passer par les Longues-Terres, malgré la promesse que j'avais faite à Sommerbutts.

Nous trouvâmes le capitaine fumant un calumet indien,

les pieds dans de superbes mocassins brodés de perles fausses. Il nous confia d'une voix sinistre qu'il nageait dans un épouvantable marasme. Près d'une semaine s'était écoulée sans que madame Dolly eût consenti à le recevoir. Lors de la dernière soirée passée en sa compagnie, il avait vu la femme de chambre promener la bassinoire dans le lit où quelques instants après elle avait dû glisser son corps douillet. Depuis, il ne mangeait plus, ne dormait plus, ne vivait plus. Il était littéralement possédé par cette femme et passait des nuits entières à fumer des cigares du Bengale ou à tirer sur le tuyau de son calumet pour essayer d'engourdir la souffrance de son esprit. Je me gardai donc bien de lui dire que sa chère idole venait à l'instant même de me dévoiler la claire nudité de ses bras, et le quittai sans avoir réussi à lui faire comprendre que ma visite était une visite d'adieux.

. . . . . .

Le jour fatal arriva.

Je fus éveillé bien avant l'aube par le passage d'un troupeau de moutons. Quelques agneaux bêlaient tristement, se plaignant sans doute qu'on les eût éveillés aussi tôt.

Il n'y eut pas la plus petite lueur d'aurore sur l'horizon gris. Aucun matin ne m'avait jamais paru aussi lugubre !

— Monsieur Davis, — vint me dire Harry à travers la porte, — Tom Rose attellera à neuf heures pour vous conduire à la halte. Et maintenant on vous attend dans le salon.

Je bouclai ma modeste valise, j'embrassai d'un dernier regard cette chambre toute pleine encore de mes chimères; puis, avant d'en franchir le seuil, j'arrêtai le balancier de la pendule pour ne laisser derrière moi que du silence.

Les Sommerbutts s'étaient groupés dans le salon d'une façon un peu solennelle. Leslie se tenait devant la fenêtre, le visage à contre-jour, impénétrable. La pièce était si sombre qu'on eût pu se croire au crépuscule.

— Voici venu le moment de votre départ, — me dit Sommerbutts. — Nous nous étions si bien habitués à vous que nous vous considérions un peu comme étant de la famille... Vous allez nous faire un vide... C'est certain...

Et il ajouta sans transition en me montrant un lourd manteau de voyage enroulé dans une ceinture de cuir :

— Vous allez prendre ce plaid.

— Je n'ose, vraiment...

— Si... si... je vous en prie... Vous serez peut-être obligé de monter sur l'impériale de la diligence. L'air est très froid, et il ne faut pas que vous vous enrhumiez.

Puis, par crainte sans doute de ne plus trouver que des mots insuffisants dans un instant aussi grave, il se tut.

Le silence se prolongeait, un silence qui me rendait tout entier à ma douleur, qui me tendait les nerfs à les briser.

— Monsieur Sommerbutts, et vous, madame, — me décidai-je à dire, — vous avez en effet accueilli comme un parent l'étranger que j'étais. Croyez bien que je garderai de mon séjour ici un inaltérable souvenir.

Madame Sommerbutts s'imagina sans doute que je puisais la part la plus vive de mon trouble dans la pensée de la quitter, car un attendrissement la gagna.

— Vous me voyez aussi émue, que vous, — me déclara-t-elle. — Que Dieu vous suive de sa protection, monsieur, et puissiez-vous, au rappel de nos nombreux entretiens, vous convaincre que la foi chrétienne est le meilleur soutien de l'homme au milieu des vicissitudes terrestres.

Je crus m'apercevoir alors que Leslie commençait à fléchir, elle aussi, sous le poids de l'émotion commune.

Je distinguais mal ses traits, mais je voyais au mouvement de ses épaules qu'elle cherchait avec peine sa respiration. Minute toute palpitante d'une atroce volupté ! Minute de joie suprême et de suprême douleur ! Je la sentais enfin désemparée, vaincue. Je la sentais qui me criait l'adieu terrible et silencieux. Et cependant elle me laissait partir. Je me disais qu'elle eût pu m'appartenir pour la vie et qu'elle allait disparaître à jamais de ma vision, mourir pour moi !

— Voici la voiture, — dit Sommerbutts.

Je ne sais plus très bien alors ce qui advint. A partir de ce moment, mon action devint celle d'un pur automate. Autant que je peux me rappeler, madame Sommerbutts mit dans ma valise une petite branche de houx qu'elle avait prise sous le crucifix de sa chambre à coucher. Son mari me conseilla

d'aller voir de sa part à Londres un certain M. Sublette, grand fabricant d'armes de chasse, dont le fils, qui écrivait dans le *Globe* des articles économiques, pourrait m'être d'une certaine utilité. Il me tendit ensuite, en guise de préservatif contre le froid, un verre de genièvre que je vidai machinalement, à la manière du condamné à mort absorbant un dernier cordial avant de marcher à la potence.

Harry se mit à pleurer bruyamment. Je les embrassai tous, sauf Leslie, dont j'attrapai la main, assez maladroitement, en ne pressant que deux de ses dogits dans les miens.

Sommerbutts et son fils m'accompagnèrent jusqu'à la voiture. Le fouet claqua à l'oreille du cheval. Et, comme je m'étais une dernière fois retourné vers la grande demeure, je vis une ombre s'approcher derrière la vitre d'une croisée. Je distinguai la tache pâle d'un visage. Puis l'ombre, à nouveau, s'enfonça dans l'obscurité, mystérieusement.

Et j'eus alors la sensation d'une solitude irrémédiable qui se précipitait sur moi, me broyait, la sensation que j'avais perdu d'un seul coup mes croyances, ma foi dans la vie, ma jeunesse !

(La fin prochainement.)

VICTOR CYRIL

LE JOURNAL D'ÉMIGRATION DU PRINCE DE CONDÉ[1]

III

TYROL ET LOMBARDIE

Je fus très frappé de ce que je vis le lendemain; nous partîmes de Fussen le 11 à cinq heures du matin, et nous entrâmes tout de suite dans les montagnes du Tyrol, par une vallée assez agréable jusqu'à Reuss ; mais nous fûmes bientôt dans le pays le plus superbement horrible que j'aie encore vu; nous nous trouvions enfermés de tous les côtés, et de très près, par des montagnes ou des précipices de mille à douze cents pieds d'élévation ; nous ne concevions pas où nous allions passer et cependant au milieu de cette affreuse contrée qu'on est quelquefois tenté de croire oubliée par le Créateur, lorsqu'il a débrouillé le chaos nous étions dans le plus beau chemin du monde, non pas le plus large, mais le mieux conçu, le mieux tracé, le mieux exécuté ; l'adresse de ses sinuosités, pour saisir les gorges, tourner les lacs, et passer les torrents qui roulaient sous nos pieds, la perfection avec laquelle on s'est servi tantôt des masses de rochers qui pourraient l'appuyer, tantôt des murailles faites exprès pour le soutenir à mi-côte, et par ce moyen adoucir les inégalités du terrain, font le plus grand honneur à l'artiste qui en a donné le plan, son nom, trop ignoré,

1. Voir la *Revue de Paris* du 15 juin et du 1er juillet 1921.

n'était pas fait pour l'être. Dans ce pays beaucoup plus sauvage encore que celui de Grindenwald, on est quelquefois trois ou quatre lieues sans apercevoir une seule habitation, mais dès qu'il laisse un peu de place pour la construire, et pour y vivre, on est sûr de trouver une prairie, et une maison ; on aperçoit de temps en temps des châteaux ruinés, tantôt sur la cime des montagnes, tantôt sur des tertres très élevés qui seraient des montagnes en France, mais qu'on voit au-dessous de soi, par la profondeur des précipices, où elles sont situées. Au milieu de cette sauvagerie, un seul endroit me rappela qu'il existait des hommes, en offrant, à nos yeux, le contraste le plus frappant des bienfaits et de la sévérité de la nature ; c'était deux montagnes énormes, qui nous parurent aussi élevées l'une que l'autre, séparées seulement par une étroite vallée, ou pour mieux dire, par une gorge de vingt toises au plus ; l'une présente l'aspect le plus riant par les prairies et les chalets dont elle est couverte jusqu'à la cime ; l'autre la plus horrible, par le noir des sapins, et plus haut, par la nudité d'un roc escarpé, stérile, et couvert de neige; l'âpreté des lieux reprit bientôt son empire, et nous replongea dans le désert. Ce fut par ce pays affreux sans doute, mais très attachant, que nous arrivâmes à une heure et demie à Nazareith pour y dîner ; on nous dit que tous les environs étaient peuplés d'ours et de chamois, nous n'eûmes pas de peine à le croire mais nous ne fûmes pas assez heureux pour en voir un seul ; nous partîmes de Nazareith à trois heures, et le pays ne se démentait point ; cependant on trouve un peu plus de villages et de culture; nous arrivâmes à Inspruck, à l'Aigle d'Or, à dix heures et demie du soir, après avoir fait en seize heures de marche, dix-huit lieues, dont douze au moins par un chemin toujours superbe, mais si étroit, qu'il n'y avait que la place de notre voiture, entre l'escarpement et le précipice.

La nécessité de faire quelques raccommodages à nos voitures, et de reposer de temps en temps toute notre caravane, me fit prendre le parti de séjourner à Inspruck le samedi 12, quelqu'envie que j'eusse de m'approcher de Turin, le plus tôt qu'il me serait possible ; j'envoyai le matin, M. d'Autichamp, savoir si le Comte de Nanteuil pouvait rendre ses hommages à

l'Archiduchesse [1], qui demeure dans cette ville, elle lui fit répondre par son Chambellan, qu'elle était bien fâchée, mais qu'elle était malade ; je me le tins pour dit ; et je fus un peu étonné de voir arriver pendant notre dîner un valet de chambre de ce Chambellan (un M. de Ferrari) qui mandait à M. d'Autichamp de me prier avec ma fille, et ma société, d'aller à l'assemblée, qui se tiendrait chez lui l'après-midi, en ajoutant que l'Archiduchesse y viendrait peut-être ; je fis répondre à ce valet de chambre, par le mien, que nous n'irions point à l'assemblée chez son maître, et que, quant à l'espérance d'y trouver madame l'Archiduchesse, je ne pouvais pas m'en flatter, puisqu'elle m'avait fait l'honneur de me faire dire qu'elle était assez malade pour ne pas me recevoir ; cela en resta là ; l'après-dîner, nous allâmes voir d'abord le coup d'œil du pont, qui n'a rien de bien curieux, ensuite l'église du Chapitre, où l'on voit vingt-huit statues pédestres de bronze fort anciennes, représentant pour la plupart des Empereurs et leurs femmes; on y voit cependant la statue de Clovis, et celles des deux derniers ducs de Bourgogne; le tombeau de Maximilien est aussi très remarquable, par la beauté du travail des bas-reliefs en marbre dont il est entouré; pendant que nous examinions toutes ces antiquités, nous vîmes distinctement dans une tribune en haut, l'Archiduchesse qui sans doute avait eu la curiosité de nous voir ; nous ne fîmes pas semblant de l'apercevoir, cela nous rassura sur sa santé [2]; en sortant de cette église, on nous mena voir le jardin de la Résidence ; j'en ai peu vu de plus tristes et de plus mal tenus.

Le dimanche 13, nous entendîmes la messe à cette même église que nous avions été voir, et nous partîmes à sept heures du matin ; nous retrouvâmes bientôt nos montagnes, nos torrents, nos précipices, et notre incroyable et superbe chemin ; tout cela nous parut encore plus intéressant que la veille, et cette route est si attachante, par les variétés de la nature, qu'il ne nous fut pas possible de jeter les yeux sur nos

1. Marie-Elisabeth-Josèphe, Archiduchesse d'Autriche (1743-1808); Abbesse du noble Chapitre d'Innspruck.

2. Le Prince de Condé a barré les lignes suivantes qu'il avait écrites : « Mais cela ne nous donna pas une grande opinion de sa politesse, surtout en la comparant à toutes celles que nous avions reçues de Madame sa sœur à Bruxelles. »

livres jusqu'à la couchée ; nous n'étions pas cinq minutes sans admirer successivement l'extrême élévation des montagnes, la masse énorme d'un aride rocher, l'agréable culture de la plus petite vallée, la pente douce d'une prairie très étendue, le cours des ruisseaux serpentant dans les fonds, l'effroyable profondeur des précipices qu'on estime souvent de cinq à six cents toises, la multiplicité des torrents, qui se précipitent tantôt du haut des montagnes, tantôt du milieu, qui sortent quelquefois de terre dans les bas, et qui roulaient toujours à côté de nous dans des rochers avec fracas ; dans les seize lieues que nous fîmes, nous n'en avons pas fait deux, sans dominer ou suivre le bord de quelqu'un de ces torrents; leur lit et le chemin sur lequel nous étions, remplissaient souvent toute la gorge qui nous permettait le passage ; pour arriver à la poste de Schönberg, nous avons monté pendant une heure et demie, nous voyions les nuages au-dessous de nous, cela est assez commun dans ces sortes de montagnes ; en arrivant au haut, nous apercevions le ciel comme on le voit de partout, ce qui nous parut très neuf, car depuis deux jours les montagnes nous le cachaient de droite et de gauche presqu'entièrement ; il faisait un peu de brume ; en regardant un nuage plus haut que nous, j'aperçus tout d'un coup, au-dessus de ce nuage un petit point noir; j'avouerai ma bêtise, mon premier mouvement fut de croire que c'était quelque chose d'extraordinaire dans le ciel ; mais je découvris bientôt que ce point noir était une touffe de sapins, sur le sommet d'une autre montagne beaucoup plus haute que celle que nous venions de monter et du haut de laquelle nous venions de considérer le plus profond de tous les précipices que nous eussions encore vu ; le nuage me cachait entièrement tout le reste de la montagne ; heureusement, nous n'eûmes pas à la monter, nous la vîmes pendant fort longtemps; le nuage cacha bientôt le point noir, mais il ne s'éleva jamais assez pour en découvrir entièrement le sommet. De Schönberg nous allâmes en descendant pendant quatre lieues jusqu'à Steinach, où nous dînâmes ; nous bordions toujours par notre droite les montagnes couvertes de sapins, et nous avions à notre gauche des coteaux très élevés, mais dont la pente était plus douce; ils étaient habités et cultivés de la manière

la plus pittoresque et la plus agréable à l'œil; en sortant de dîner, les chutes des torrents se multiplièrent encore; nous passions et dépassions souvent un de ceux qui nous tinrent la plus fidèle compagnie; il s'augmentait successivement par les différentes chutes que nous voyions se précipiter en cascades de rocher en rocher, et qui nous offraient le coup d'œil le plus imposant et le plus agréable. C'est un coup d'œil aussi superbe qu'enchanteur (le matin surtout) de voir d'un côté ces nuages se former dans les vallées, s'élever peu à peu, et les sommets des montagnes leur disputer les approches du ciel ; et de l'autre, ces mêmes montagnes ouvrir leur sein, en faire sortir les torrents avec fracas, pour distribuer, d'un bout du monde à l'autre, ces eaux bienfaisantes, qui doivent orner et fertiliser la nature, tandis que ces masses énormes semblent dédaigner tout autre emploi, que celui d'en attester la primitive grandeur, et l'antique majesté.

L'on aperçoit sur la gauche, à trois lieues environ de la porte du Brenner, une de ces chutes qui nous frappa beaucoup plus que le Stanbach; elle tombe peut-être à quelques centaines de pieds de moins haut, mais son volume est bien plus considérable, et par conséquent plus intéressant ; on trouve à tous moments sur le bord du chemin, dont la beauté ne se dément jamais, de petits poteaux, couverts d'un petit toit sous lequel on voit, tantôt un crucifix peint ou sculpté, tantôt une Vierge, tantôt un Saint, mais très souvent audessous un petit tableau qui représente un voyageur, un cheval, une charrette, un carrosse, culbutant dans le précipice; ce sont sans doute des ex-voto des familles, ou des gens assez heureux pour s'être tirés de ces accidents. Ces tableaux ont sans doute été placés pour éveiller la prudence des voyageurs ; mais ils manquent absolument leur effet, pour celle des postillons ; ce n'est pas qu'ils ne mènent fort bien, quand ils veulent s'en donner la peine, mais ils ne la prennent pas toujours, quoique ce soit le cas ou jamais : dans les descentes, il est presqu'impossible de leur persuader d'enrayer, et quand on en vient à bout, ils n'en vont pas moins à toutes jambes, souvent courant à pied à côté de leurs chevaux ; dans la montagne, qui vraisemblablement les ennuie, ils vous quittent tout d'un coup, et vont faire la conversation avec les postillons

de la voiture qui précède, ou de celle qui suit ; dans les vallées, ils vont beaucoup plus vite, dans les tournants et sur les ponts que partout ailleurs ; telle a été notre position pendant cent lieues ; mais nous étions si frappés du pays, qu'à peine y prenions-nous garde ; le Ciel a voulu très heureusement que nous ne fussions pas destinés à figurer dans la collection des tableaux intéressants, de cette effrayante et longue galerie, mais cela n'est pas rassurant pour les voyageurs. Je vis, avant d'arriver au village de Gorensotz, une chose assez singulière, c'est un de ces crucifix sculptés : de la plaie faite d'un coup de lance au côté de Notre-Seigneur, on a fait sortir une fontaine qui se jette dans le torrent; cette dévotion, si c'en est une, me parut d'un genre neuf. En arrivant à Gorensotz, nous descendîmes pour donner un coup d'œil au glacier de Flesch, qu'on nous dit qu'on voyait fort bien de là : effectivement, nous le distinguâmes à merveille, et il nous parut au moins aussi considérable que celui du Grinderwald ; nous continuâmes notre route, et nous arrivâmes à Sterzing à six heures et demie, à l'auberge du Griffon.

Le lundi 14, nous rentrâmes dans nos montagnes à cinq heures du matin ; elles nous parurent encore plus intéressantes. Je n'entreprendrai point d'en continuer la description qui pourrait devenir ennuyeuse, je me contenterai de dire que nous fûmes fidèles à suivre notre torrent, en le passant quelquefois sur des ponts très solides et très bien faits; que l'aspect des montagnes qui se prêtaient à l'habitation comme à la culture, était enchanteur ; que celui des rochers énormes, qui souvent ne nous laissaient de place que celle qui était exactement nécessaire au torrent et à nous, et qui quelquefois étaient suspendus sur nos têtes, nous inspirait de temps en temps une secrète horreur ; mais elle se dissipait, dès que nous apercevions un morceau de prairie, un arpent de vigne, un petit champ de grain, une remise de bois, en un mot quelque trace d'habitation humaine ; quelquefois la culture était dans le bas des montagnes, et les sapins dans le haut, mais plus souvent, excepté quand nous trouvions des vallées, les sapins ne passaient pas une certaine hauteur, et les sommités étaient couvertes de verdure et de maisons çà et là ; d'autres fois, les montagnes, depuis le haut jusqu'en

bas, n'offraient qu'un roc aride, qui paraissait d'une seule pièce, et sur lequel cependant on remarquait de temps à autre quelques sapins, dont il était impossible de comprendre la végétation, car on ne voyait pas un pouce de terre ; mais dans ce pays, comme dans les montagnes de Suisse, il semble que les arbres, comme les hommes, soient à guetter la nature, pour dérober, malgré elle, quelque petite place à son excessive âpreté. Nous arrivâmes à Botzen à cinq heures, à l'auberge du Soleil d'Or.

Nous en partîmes le mardi 15 à six heures du matin. Même pays, même chemin, mais plus de précipices, ni de torrents ; au lieu de celui qui nous avait, pour ainsi dire, conduit à Botzen, nous trouvâmes, à une lieue de cette ville, une rivière à la française (qu'on me pardonne ce terme) calme, tranquille, portant bateau ; nous en suivîmes le cours, tantôt de près, tantôt de plus loin ; la vallée s'élargit aussi, mais cependant il y avait des endroits où les montagnes à pic, toutes séparées, et toujours de la même élévation, nous rappelaient nos dernières journées. Nous arrivâmes pour dîner à Trente à une heure et demie ; nous allâmes voir l'église de Sainte-Marie Majeure, où s'est tenu le dernier Concile de Trente; on nous y montra un grand tableau assez curieux qui représente toute la séance de ce Concile, avec les portraits et les noms de tous ceux qui y assistaient ; nous entendîmes aussi dans cette église un orgue très considérable, et très extraordinaire par la variété des jeux, il y en a un qui imite parfaitement le chant des oiseaux. Nous repartîmes à quatre heures et nous arrivâmes à sept à Roveredo, à l'auberge des Deux-Roses. Trois ou quatre postes avant Trente, on trouve des gens qui parlent italien, quelques postes plus près, c'est un baragouin mêlé d'allemand et d'italien, qui me parut presqu'inintelligible ; à Trente, presque personne ne parle allemand; ici, l'on ne peut plus se faire entendre qu'en italien.

Le mercredi 16, nous partîmes de Roveredo à cinq heures et demie du matin ; la gorge s'ouvre un peu plus pendant quelque temps mais elle se resserre après, à tel point que le chemin le plus dangereux et le plus horrible que nous ayons parcouru depuis Füerren est celui que nous avons fait aujourd'hui ; nous avons quitté le Tyrol, et notre superbe chemin,

du côté de Seri ; depuis ce moment, la route devient raboteuse, mal entretenue, et beaucoup plus resserrée entre le roc à pic et la rivière ; en sortant de Roveredo, nous remarquâmes environ une lieue de pays, où la sommité de la montagne était entièrement dépourvue de rochers, tandis que sa base, et une grande partie de la vallée, étaient couvertes de quartiers de pierres énormes, ou moins grands, entassés, dispersés et incohérents ; l'habitude que nous avions de ne voir que des rochers depuis huit jours, et de raisonner à notre mode sur l'immense variété de leurs formes, nous fit juger que nous passions à travers les débris d'une révolution de la nature, qui sans doute avait précipité ces rochers du haut de la montagne, où nous n'en apercevions plus, tandis que tout le reste de notre horizon n'était qu'un roc perpétuel et très élevé. En arrivant à Volarney, après avoir descendu la terrible montagne de la Chiesa, on quitte enfin les montagnes du Tyrol après les avoir suivies constamment pendant quatre-vingt-dix lieues. Si ce n'était pas une espèce de blasphème, de dire qu'un pays monarchique peut inspirer autant d'intérêt qu'un pays républicain, l'on se permettrait d'avouer que celui que nous avons parcouru, mérite peut-être autant que la Suisse, la curiosité, les voyages et les descriptions de tous les amateurs de la nature.

Ici, la scène change entièrement, on entre dans une vaste plaine, dont tous les champs sont coupés par des rangées d'arbres fruitiers; nous aperçûmes de loin beaucoup d'échelles et beaucoup de monde dans ces arbres, nous crûmes que c'était une récolte de pommes, de châtaignes, ou de noix, le coup d'œil en était charmant, et nous ne fûmes pas peu étonnés en approchant de voir que la récolte qu'on faisait de cette manière était la vendange : on plante dans ce pays un cep de vigne au pied de chaque arbre fruitier, qui pour la plupart sont des mûriers ; à mesure que la vigne croît, on entrelace ses branches avec celles des arbres, et l'on peut aisément s'imaginer combien ce coup d'œil est agréable, surtout dans le temps de la vendange ; cette plaine, plus fertile en fruits qu'en grains, nous conduisit jusqu'à Vérone; nous y arrivâmes à trois heures ; nous y dinâmes et nous prîmes le parti d'y rester, pour employer le reste du jour à voir ce

qu'il y avait de curieux dans la ville : on nous mena d'abord à l'Arène, c'est une espèce de cirque ovale, où l'on reconnaît toute la grandeur des ouvrages des Romains ; on nous dit qu'il pouvait tenir quarante mille hommes sur les gradins de pierre qui l'entourent ; ce fut ainsi que nous passâmes immédiatement, de l'admiration des effets de la nature à celle des chefs-d'œuvre de l'art. De là, nous allâmes au Palais Maffei, voir le Museum Lapidarium ; c'est une collection très intéressante d'une assez grande quantité de monuments étrusques, grecs, ou romains, découverts, recueillis et placés par une main savante ; on peut en voir le détail dans le livre connu de M. Maffei. On nous mena ensuite chez un naturaliste, dont le cabinet est composé presqu'en entier d'incrustations de poissons, qu'on trouve dans les pierres d'une montagne des environs de Vérone : je n'en ai jamais vu une plus grande abondance, et de plus marqués et de mieux conservés ; ce qui m'a le plus frappé, c'est qu'on y trouve une assez grande quantité des poissons qui ne sont connus que dans la mer du Sud, à Othaiti, aux Antipodes ; quelles prodigieuses révolutions la nature a-t-elle donc éprouvées !

Le jeudi 17, nous partîmes de Vérone avant cinq heures du matin, et nous prîmes le chemin de Mantoue, où nous dinâmes un peu de bonne heure, car il n'était que neuf heures et demie, mais on nous dit que nous ne trouverions rien dans les autres endroits sur la route ; nous ne vîmes rien de Mantoue, et nous en partîmes à onze heures, pour aller coucher à Crémone, à une lieue de cette ville; nous trouvâmes sur le chemin mon fils et mon petit-fils, qui y étaient arrivés par Entra, Sesto et Pavie la veille au soir, et qui vinrent au-devant de nous ; il est difficile de prendre des chemins plus opposés, et de se rencontrer plus juste ; nous arrivâmes tous à Crémone à sept heures du soir.

Le vendredi 18, j'avais grande envie de voir le souterrain par où le prince Eugène avait pris cette ville, mais je voulais partir pour Milan où j'attendais des lettres; l'on me dit que pour bien voir ce souterrain il fallait aller à un demi-mille de la ville, et je fus obligé de m'en priver ; nous partîmes à sept heures, et nous vînmes dîner à Lodi, qui est une petite ville très jolie ; j'y vis une salle de spectacle charmante, et

l'on m'y proposa, à mon grand étonnement, un opéra dans deux heures, si cela m'était agréable; je refusai le plus honnêtement que je pus, et j'appris depuis que c'était une honnêteté de l'Archiduchesse qui avait ordonné que tous les acteurs fussent rassemblés, en cas que cela pût nous amuser; nous arrivâmes à Milan par le plus beau chemin du monde, à sept heures du soir, à l'auberge Royale ; à huit, on m'annonça l'Archiduc[1]; il nous fit infiniment de politesses et nous pria tous à dîner pour le lendemain.

Le samedi 19, ayant appris que M. le Comte d'Artois avait porté ici les ordres et son uniforme, nous fîmes de même; j'envoyai le matin M. du Cayla chez M. le Prince Albani, Grand Maître de la Cour, pour le prier de dire au Prince et à la Princesse que nous désirions bien leur faire une visite, avant d'aller dîner chez eux; ils nous firent répondre qu'ils seraient bien fâchés de nous donner la peine d'y aller deux fois, et qu'ils nous attendaient dans leur appartement à trois heures; nous nous y rendîmes. Plusieurs officiers de leur Maison et le Prince Albani vinrent au-devant de nous et nous introduisirent mon fils, mon petit-fils et moi, seuls, chez l'Archiduc, et ma fille et les autres dames chez l'Archiduchesse ; après avoir été un quart d'heure chez l'Archiduc, nous allâmes avec lui chez l'Archiduchesse, nous y restâmes tous environ une demi-heure, après quoi ils nous menèrent dans le salon où nous trouvâmes environ trente personnes; ils présentèrent toutes les femmes à ma fille, et tous les hommes à nous ; nous fîmes de même; on se mit à table sans place marquée; nous étions cependant à côté des maîtres de la maison ; après le dîner, conversation. A six heures, les Princes en se séparant ainsi que nous, nous firent monter dans leurs carrosses attelés de six chevaux et nous menèrent au Cours, où nous trouvâmes beaucoup de voitures ; ils nous ramenèrent ensuite à notre porte, en nous priant à souper au théâtre, où ils nous avertirent que le spectacle commençait à huit heures et demie. Nous restâmes environ une heure chez nous, pendant laquelle, au bout d'une demi-heure, nous fûmes fort étonnés de voir arriver l'Archi-

1. L'Archiduc Ferdinand-Charles-Antoine (1754-1806). Gouverneur de la Lombardie autrichienne ; il avait épousé Marie-Richarde-Béatrix d'Este, Princesse héréditaire de Modène.

duchesse, qui venait faire une visite à ma fille ; quand elle fut partie, nous nous rendîmes au théâtre, où l'on nous avait préparé une loge à côté de celle des Princes ; c'est la plus belle salle que j'aie vue de ma vie, on y représenta un opéra bouffon, coupé par des ballets étrangers au sujet ; au bout de quelque temps, nous allâmes; tous les quatre faire une visite aux Princes dans leur loge, ils nous la rendirent bientôt après ; ensuite, mon fils, mon petit-fils et moi, nous allâmes, suivant l'usage de ce pays, faire des visites dans les loges des plus grandes dames de la ville. L'opéra finit à onze heures et demie du soir, et l'Archiduc vint nous prendre, pour nous mener dans un grand salon, tout à côté de sa loge; à minuit on servit dans un autre un ambigu, et nous allâmes à table avec toute notre société et la leur ; le surtout était remarquable, par le goût et la magnificence : il représentait plusieurs des antiquités de Rome, en marbre ou en bronze dorés ; nous fûmes environ trois quarts d'heure à table, et dès qu'on fut repassé dans le salon, on se sépara pour s'aller coucher,

Le dimanche 20, nous allâmes tous à la messe, séparément et sans nous habiller, à l'église la plus prochaine qui est celle de Saint-Jean-de-Latran. Les Princes envoyèrent savoir comment nous avions passé la nuit. Je dépêchai un courrier à M. le Comte d'Artois à Turin. A une heure, j'allai seul faire une visite à M. de Vilstede, ministre de l'Empereur, et qui occupe à Milan la place de M. de Trautmansdorf à Bruxelles : nous reprîmes une conversation que nous avions commencée la veille au théâtre, j'y restai environ une demi-heure et je retournai chez moi; mon fils et mon petit-fils y allèrent après. Nous dinâmes chez nous. Ma fille; qui ne se portait pas bien dès le matin se trouva un peu plus incommodée l'après-midi, ce n'était cependant que le commencement d'un gros rhume ; elle ne sortit point de la journée ; j'allai sur les quatre heures, ave cmes autres enfants, voir la Bibliothèque ambroisienne, il y a des choses très curieuses ; j'y remarquai, entre autres, un manuscrit de saint Grégoire de Naziance, un Virgile très ancien, avec des notes marginales, de la main de Pétrarque, plusieurs statues très bien faites, des tableaux de Léonard de Vinci, un très gros recueil de dessins de ce peintre, et des croquis faits par lui sur des chiffons de papier où l'on retrouve

toujours son génie ; deux dessins de Raphael, aussi rares par leur grandeur, que précieux par la main dont ils sortent : ils me parurent avoir sept à huit pieds de haut, sur dix à douze de large; ils représentent l'École d'Athènes; plusieurs tableaux des anciens maîtres, et beaucoup de Breughel, quelques-uns avec figures de Rubens ; un bénitier du Cardinal Borromée, précieux par des miniatures charmantes, faites par Breughel, et d'une finesse si grande, qu'on assure qu'il en perdit la vue. Je rentrai chez moi ; je ressortis à cinq heures et demie, pour aller au Cours, chose à laquelle on ne manque jamais dans cette ville; je fis deux visites, l'une à la princesse Litta et l'autre au Prince Albani, parent de l'Archiduchesse ; je me rendis ensuite au théâtre pour faire aux Princes les excuses de ma fille, de ce qu'elle ne pouvait pas y venir souper avec eux. Son incommodité les décida à remettre au mardi la partie de campagne qu'ils nous avaient proposée, et qui était arrangée pour le lendemain : nous soupâmes avec eux au théâtre, comme la veille, et nous nous retirâmes de même, immédiatement après le souper.

Le lundi 21, ma fille avait passé une bonne nuit, elle toussait, mais n'avait point de fièvre, cependant elle garda sa chambre toute la journée ; j'allai voir le matin la cathédrale, qui est toute de marbre, en dehors comme en dedans ; cette église, à laquelle on travaille depuis quatre cents ans, toujours sur le même plan, n'est pas encore finie, et ne le sera vraisemblablement pas de sitôt ; il y a jusqu'à présent trois mille sept cents statues de marbre, grandes ou petites, et il doit y en avoir sept mille; le Trésor est de la plus grande richesse, en or et pierres précieuses de toute espèce ; l'intérieur de l'église est aussi de toute beauté ; on y remarque une statue très belle, peu agréable, mais très singulière : c'est un saint Barthélemy écorché, et portant sa peau, c'est un superbe morceau de sculpture et d'anatomie. La vue du haut de la tour est admirable, il faut monter cinq cent douze marches pour y arriver, mais on n'a point regret à cette fatigue ; tout ce qu'on voit, en y montant, vaut la peine d'être examiné de près. L'après-midi, j'allai voir les églises de Saint-Victor, et Delle Grazie : la première est charmante, c'est le mot qui lui convient, par l'élégance dont elle est, surtout son dôme; j'y remarquai les

sybilles, au-dessous des anges ; et malgré le verset de la Prose des Morts, cet assemblage des oracles païens, avec la sainte cour de Dieu des chrétiens, me parut extraordinaire ; la seconde ne me frappa que par sa construction extérieure, et la tournure intérieure de son Dôme ; je ne finirais point, si je voulais entrer dans le détail de l'énorme quantité de richesses, en pierres précieuses, en tableaux des grands maîtres dont toutes les églises d'Italie sont ornées; il en existe des descriptions, certainement beaucoup meilleures que celles que je pourrais faire. J'allais le soir au théâtre, où je fis plusieurs visites dans les loges, et j'y soupai avec les Princes.

Le mardi 22, j'allai le matin voir l'église de San Celso, qui est on ne peut pas plus agréablement ornée, et Breira. C'est une maison très vaste, qui appartient aux Jésuites; elle est toujours destinée à l'éducation de la jeunesse ; on y trouve une bibliothèque assez considérable, mais peu riche en manuscrits ; l'on m'y fit voir le plus singulier, je crois, de tous les livres, il est intitulé *Vie de l'Antéchrist*; il est fort ancien, et rempli de figures toutes plus extraordinaires les unes que les autres. Je montai ensuite à l'Observatoire,qui est très beau et fourni des meilleurs instruments; j'en remarquai un qui me parut très ingénieux, par lequel on mesure, en un clin d'œil, le diamètre des étoiles. A deux heures, les Princes vinrent nous prendre, et nous menèrent dans leurs carrosses, à leur maison de campagne, à trois lieues de la ville, et qu'on appelle Monza : le château est très considérable, et meublé simplement mais avec beaucoup de goût, la position en est très agréable; nous y trouvâmes tous les enfants de l'Archiduc ; ils nous parurent très bien élevés ; on ne les fit point dîner avec nous. Après le dîner, l'on nous fit voir le jardin, qui est très bien, mais très français ; la partie anglaise n'est que commencée, mais il y a déjà un rocher et des effets d'eau qui donnent très bonne opinion du plan sur lequel on travaille. Après la promenade, tant à pied qu'en voiture, les enfants revinrent dans le salon. Nous en partîmes à la nuit, et les Princes nous ramenèrent à notre porte ; vers les dix heures, nous allâmes au théâtre, et nous soupâmes avec les Princes.

Le mercredi 23, je ne sortis pas de la matinée, nous dînâmes chez nous. L'après-midi j'allai voir l'hôpital; l'architecture

en est très ancienne, mais très noble, l'emplacement est très vaste, les salles superbes et très aérées ; il me parut très proprement et très magnifiquement tenu. Ma fille alla voir la cathédrale. Sur les neuf ou dix heures, nous allâmes au théâtre, nous soupâmes avec les Princes, et nous prîmes congé d'eux, enchantés de la noblesse, de l'aisance et de la recherche de leurs égards et de leurs honnêtetés.

LA COUR DE TURIN

Le jeudi 24, nous partîmes de Milan à neuf heures du matin; nous dînâmes à Buffalora et par le plus beau chemin du monde, après avoir trouvé le pays le plus riche et le mieux cultivé; nous arrivâmes à Verceil à six heures, à l'auberge des Trois-Rois, où nous couchâmes.

Le vendredi 25, nous allâmes dîner à Chivasso, et nous arrivâmes à sept heures à Turin. Avant d'arriver à l'hôtel d'Angleterre, où nous logions, nous fûmes arrêtés dans la rue par l'écuyer de M. le Comte d'Artois, qui nous dit que ce Prince était là, dans une maison, qu'il louait pour sa suite, et qu'il y était venu pour nous y attendre ; nous descendîmes et nous trouvâmes M. le Comte d'Artois qui parut bien aise de nous revoir ; il était avec tout le monde, il me tira à part, dans un coin de la chambre, mais j'abrégeai la conversation le plus que je pus, le lieu ne me paraissant pas propre pour parler d'affaires ; il me donna rendez-vous au dimanche matin, à sa maison à Montcalier; il avait arrangé avec le Roi de Sardaigne[1] que nous lui serions présentés ce jour-là. Au bout d'une demi-heure, nous nous retirâmes à notre auberge, où ma fille, et toute notre suite, étaient allés descendre et l'Ambassadeur de France[2] nous y reconduisit; nous y reçûmes la visite de madame de Brionne.

Le samedi 26, je ne sortis pas de la matinée; je vis le Chevalier de Roll ; après dîner, nous allâmes voir le Palais du Roi : il est très considérable, et le paraît davantage au dedans

1. Victor-Amédée III (1773-1796), beau-père du Comte de Provence et du Comte d'Artois.

2. Louis-Marie-Gabriel-César, Baron de Choiseul, brigadier des Armées du Roi, et Ambassadeur à Turin depuis 1765.

qu'au dehors; les appartements sont très vastes, ils sont ornés et meublés, à la plus ancienne mode, mais d'une manière très noble; il y a quelques tableaux précieux; nous rentrâmes chez nous, et je n'en sortis pas de la soirée; nous reçûmes la visite de Madame la Princesse Charlotte de Carignan[1].

Le dimanche 27, M. l'Ambassadeur de France vint prendre, à neuf heures et demie du matin, mon fils, mon petit-fils et moi, et nous mena dans sa voiture à Montcalier; ma fille avec ses dames et ces messieurs nous suivirent dans d'autres voitures; nous fûmes environ trois quarts d'heure en chemin, nous descendîmes chez M. le Comte d'Artois, et ma fille chez la Princesse de Piémont[2], son amie intime dès la plus tendre enfance. A onze heures, l'Ambassadeur nous mena au château, il nous introduisit chez le Roi, avec qui nous fûmes environ un quart d'heure, et qui nous pria à dîner; il nous mena ensuite successivement chez toute la famille royale, et nous ramena ensuite chez le Roi, où elle se rassembla toute pour aller à la messe pendant laquelle nous l'attendîmes dans l'intérieur; après la messe, il y eut environ une demi-heure de conversation à laquelle, suivant l'étiquette de cette Cour, il n'y eut d'admis que la famille, nous, et les dames d'honneur. A une heure, nous nous mîmes à table, uniquement avec la même société, et l'on se plaça sans distinction de rang; je me trouvai à côté du Duc de Montferrat[3], qui me parut avoir beaucoup de goût pour le militaire; le Roi eut beaucoup d'attention pour moi pendant le dîner, et la famille pour mes enfants, qui se trouvaient assez loin de lui. Après le dîner, il n'y eut que la famille et nous d'introduits dans le salon, pour y prendre le café; les dames d'honneur prirent le leur dans la salle à manger, et ce ne fut qu'au bout d'une demi-heure, que le Roi leur fit ouvrir la porte; vers les trois heures et demie, chacun se retira, ma fille, chez la Princesse de Piémont, mon petit-fils chez M. le Duc d'Angoulême, mon fils

1. La Princesse Charlotte-Marie-Louise (1742-1794), tante du Prince de Carignan et sœur de la Princesse de Lamballe.

2. Marie-Adélaïde-Clotilde-Xavière de France (1759-1802), fille de Louis XV, épouse du Prince de Piémont qui devait régner sous le nom de Charles-Emmanuel IV.

3. Maurice-Joseph-Marie, Duc de Montferrat, un des cinq fils du Roi, mort célibataire en 1799.

et moi chez M. le Comte d'Artois, avec qui nous restâmes enfermés une heure et demie. Nous en partîmes sur les cinq heures, et nous arrivâmes chez nous à six ; j'y reçus l'une après l'autre quelques personnes qui avaient demandé à me parler. Vers les neuf heures, nous allâmes faire une visite à l'Ambassadeur, que nous ne trouvâmes pas, et nous nous rendîmes au théâtre, dans des loges qu'il avait fait préparer pour le temps de notre séjour à Turin ; nous retournâmes souper chez nous.

Le lundi 28, je ne sortis pas le matin et nous allâmes tous dîner chez l'Ambassadeur, qui nous en avait prié ; nous y trouvâmes tous les ministres étrangers, quelques dames, environ trente ou quarante personnes ; l'après-midi, l'Ambassadeur nous mena, mes enfants et moi, faire une visite au Duc et à la Duchesse de Chablais [1], qui étaient arrivés à Turin ce jour-là (ma fille n'alla que chez la Duchesse). Nous allâmes après rendre à la Princesse Charlotte de Carignan la visite qu'elle nous avait fait ; de là nous allâmes à l'Opéra (ma fille n'y alla pas) et nous soupâmes chez nous.

Le mardi 29, nous allâmes le matin, mon fils et moi, déjeuner avec M. le Comte d'Artois; nous eûmes une conversation avec lui, et nous revînmes dîner chez nous à Turin ; l'après dîner, j'étais en frac, j'allai à pied me promener sur le rempart du côté de la citadelle, et j'appris qu'on allait exercer un régiment de la garnison devant l'inspecteur, près la porte de la ville ; je me portai sur le terrain, et je vis bientôt arriver le régiment suisse de Consten ; je me mêlai dans la foule, et je vis exercer ce régiment pendant deux heures ; je ne puis certes m'empêcher de rire, en réfléchissant qu'on m'aurait bien étonné, si l'on m'avait dit, au camp de Saint-Omer, au milieu de mes troupes diverses, que précisément un an après, je me trouverais à pied, en frac, mêlé parmi le peuple, à voir exercer un régiment du Roi de Sardaigne, à Turin ; ce régiment me parut beau et fort en état de faire la guerre, mais point de principes et peu d'instruction. Je revins chez moi, dont je ne sortis pas de la soirée, et où je vis pour la troisième fois un gentilhomme qui m'avait chargé d'une commission

1. Benoît-Marie-Maurice, Duc de Chablais (1741-1801), frère du Roi. Il avait épousé sa nièce Marie-Anne-Charlotte de Savoie.

pour M. le Comte d'Artois, dont je m'étais acquitté ; M. le Comte d'Artois me fit dire que le Roi nous priait d'aller à la chasse le jeudi et qu'il nous donnerait des chevaux ainsi qu'à deux personnes à mon choix de celles qui m'étaient attachées et qu'il nous priait à souper.

Le mercredi 30, nous dînâmes encore chez l'Ambassadeur avec peu de monde ; nous allâmes à l'Opéra, et nous rentrâmes chez nous.

Octobre.

Le jeudi 1er, nous partîmes à neuf heures du matin, mon fils, mon petit-fils, MM. du Cayla, d'Autichamp et moi, pour nous rendre à Stupinigi, où était le rendez-vous; nous y arrivâmes à dix heures. C'est une maison de chasse, vraiment royale; un salon immense et superbe, plusieurs appartements commodes et ornés, de très belles écuries et de très beaux chenils. Nous visitâmes toute la maison en attendant le Roi qui n'arriva qu'à dix heures et demie, avec toute sa famille ; on resta un moment à causer, et nous montâmes tous à cheval, et les Princesses dans les voitures de chasse ; en allant attaquer le Roi m'appela et causa avec moi des affaires de France une bonne demi-heure ; on commença par faire buisson creux, mais l'on attaqua bientôt une quatrième tête, qui ne dura qu'une demi-heure, et la chasse, dont le coup d'œil était magnifique par la quantité de monde, de chevaux et de valets, se termina par la curée. Nous revînmes avec le Roi à cheval à Stupinigi, il y resta un moment et repartit pour Montcalier, où je le suivis dans ma voiture ; nous nous habillâmes dans des chambres que M. le Comte d'Artois nous fit donner dans sa maison, et nous y restâmes, tant chez nous qu'avec lui, jusqu'à six heures et demie que nous montâmes au château, le Roi devant souper à sept heures. Dès qu'il nous sut arrivés, il nous fit entrer dans son cabinet, et nous mena dans le salon, où toute sa famille arriva bientôt ; nous nous mîmes à table, sans distinction de rang pour les Princes comme l'autre fois, et tout se passa absolument de même. Après le souper, le Roi s'assit sur un canapé, et nous fit asseoir, mon fils et moi, l'un à sa droite et l'autre à sa gauche ; il causa avec nous, plus d'une bonne heure ; on peut aisément deviner le sujet

de la conversation. Le matin et le soir, je fus parfaitement content de la justesse de son esprit et de l'élévation de son âme. A dix heures environ, le Roi nous renvoya tous pour s'aller coucher, nous remontâmes dans notre voiture et nous revînmes à Turin.

Le vendredi 2, je ne sortis pas de la matinée ; l'après-midi, ma fille alla à Montcalier chez la Princesse de Piémont, et nous, nous allâmes voir la Superga, qui est un bâtiment magnifique, sur le haut d'une montagne et qui est destiné à la sépulture des Rois ; cette église est superbe, et surtout le caveau qui est de la plus grande richesse, par le fini du travail et la beauté du marbre et des bronzes.

Le samedi 3, je pris des eaux; j'eus à dîner M. le Comte d'Artois et toute sa suite ; après le dîner, nous entrâmes dans un cabinet, ce Prince, mon fils et moi ; après avoir causé environ trois quarts d'heure, nous rentrâmes dans le salon, nous y apprîmes que M. de la Rouzière[1], l'un des députés aux Etats Généraux et très zélé partisan de la cause de la Noblesse, venait d'arriver à Turin; nous l'envoyâmes chercher sur-le-champ; il vint avec un grand vicaire de Clermont, son compagnon de voyage ; nous nous renfermâmes tous les trois avec M. de la Rouzière et nous eûmes avec lui une conversation très intéressante pendant plus d'une heure et demie. Nous allâmes ensuite au théâtre avec M. le Comte d'Artois, qui retourna à Montcalier, et nous soupâmes entre nous [2].

Le dimanche 4, j'allai à la messe à sept heures et demie à l'église des Carmes, qui était vis-à-vis de chez moi, et je pris encore des eaux en rentrant ; la Rouzière vint encore me voir dans la matinée, et nous causâmes deux heures ensemble ; je le priai à dîner avec son abbé; après le dîner, je me renfermai encore avec le même homme, et nous reprîmes notre conversation jusqu'à près de sept heures; comme il sortait, le ministre de Naples, le prince de Marsico Nuovo[3], m'arriva, et

1. François-Louis-Anne Bégon, Marquis de la Rouzière, député de la Noblesse d'Auvergne aux États Généraux. Il sera représentant des Princes à Ratisbonne.

2. C'est de ce jour qu'est daté le *Mémoire sur le moment présent*, adressé au Comte d'Artois. Le Prince de Condé lui conseillait de s'adresser au Roi de Sardaigne son beau-père pour agir en Espagne, en Prusse et auprès de l'Empereur.

3. Le Prince de Marsico Nuovo, de la maison Pignatelli.

nous causâmes tête à tête environ une demi-heure ; je ne sortis pas de chez moi, de la soirée.

Le lundi 5, nous allâmes tous dîner à la Cour, le Roi me fit mettre à table à côté de lui ; il renvoya tout le monde sur les quatre heures, et je revins avec le Comte d'Artois chez lui. Nous y reçûmes le Mémoire de M. Necker, pour faire payer à tout le monde le quart de son revenu, et nous apprîmes qu'il avait été adopté de confiance par l'Assemblée Nationale et sans l'examiner, d'après l'avis de M. de Mirabeau ; M. le Comte d'Artois me donna à lire un Mémoire qui lui avait été remis ; il nous fit entrer dans son cabinet, mon fils et moi et nous montra une lettre qu'il avait reçue; nous causâmes seuls environ une demi-heure, après quoi M. de Serent vint nous joindre ; la conversation se prolongea, et fut intéressante ; je revins à Turin ; la Rouzière vint chez moi à huit heures, et l'auteur du Mémoire que M. le Comte d'Artois m'avait remis, à neuf ; je travaillai le reste de la soirée avec l'un de mes gens d'affaires que j'avais fait venir, pour arranger la réforme que je voulais faire dans ma maison ; je lui donnai mes derniers ordres à cet égard.

Le mardi 6, je partis pour Gênes à six heures du matin avec mon fils, mon petit-fils, Monsieur et Madame d'Autichamp, Messieurs du Cayla et de Virieu [1] ; nous dinâmes à Asti, et passant par Alexandrie; nous arrivâmes pour coucher à Novi, à huit heures du soir ; on nous dit qu'il y avait un opéra : nous y allâmes un moment dans le parterre, et nous revînmes souper et coucher à la poste où nous logions.

Nous repartîmes le mercredi 7 à six heures du matin, et par un pays et un chemin qui ressemblaient, en très petit, à ceux du Tyrol; nous arrivâmes pour dîner à Gênes à deux heures et demie ; rien de plus beau que l'arrivée de cette ville, par cette route ; depuis Campo Maron, dès qu'on a joint la Polcerera, les coteaux des deux côtés sont couverts de maisons de campagne, superbes ou charmantes, et ce chemin délicieux se termine par le coup d'œil de la mer et du port, derrière lequel on voit la ville et plus loin un coteau garni de vignes, et d'une infinité de maisons en amphithéâtre ;

1. Joseph-Louis, dit le Chevalier de Virieu (1726-1798). Il était le frère du bailli de Virieu et fut gouverneur du Duc d'Enghien.

c'est le point de vue le plus agréable et le plus imposant que j'eusse encore vu ; nous mîmes pied à terre pour le considérer plus à notre aise, et nous remontâmes en voiture, pour traverser la ville, jusqu'à la poste ou nous logeâmes ; Madame la Princesse de Monaco, qui était venue au-devant de nous, nous y avait fait préparer à dîner ; après le dîner, elle nous mena faire le tour du Parc, par un chemin qu'on appelle les Muraillettes ; c'est une promenade charmante ; nous allâmes de là au pont de Carignan, qui est un ouvrage très singulier, à l'église du même nom, qui est simple, mais très belle, et nous revînmes chez nous, par les rues, ou sont situés les plus beaux palais ; je reçus la visite d'un M. de la Flotte, chargé d'affaires de la Cour de France, en l'absence de M. de Monteil, et je sortis à neuf heures pour aller souper chez M. Durrazzo [1], qui nous en avait prié ; j'y trouvai quatre ou cinq dames et une vingtaine d'hommes de la noblesse génoise, il y en avait fort peu à la ville, c'est le temps ou presque tout le monde est à la campagne ; nous nous retirâmes fort peu de temps après le souper.

Le jeudi 8, on m'annonça à dix heures du matin le maître des Cérémonies de la part de la République; je fis appeler mes enfants et je le fis entrer; il me dit qu'elle avait arrêté qu'il me serait fait une députation de quatre Nobles pour me marquer la satisfaction qu'elle avait de nous posséder, pour prendre mes ordres, et nous faire les honneurs de la ville, et qu'il venait me demander le jour et l'heure auxquels il nous plairait de la recevoir ; je lui répondis que nous étions bien sensibles à cette honnêteté de la part de la République, mais que nous espérions qu'elle ne trouverait pas mauvais que nous ne reçussions pas la députation, puisque nous voyagions sous un autre nom que le nôtre, mais que nous serions très fâchés que cela nous privât du plaisir de voir les quatre Nobles qu'elle avait bien voulu nous députer, et que nous les recevrions avec grand plaisir comme des particuliers, pour qui nous avions la plus grande considération ; après cette visite, nous allâmes tous déjeuner chez Madame la Princesse de Monaco, qui logeait au palais Durazzo; après le déjeuner,

1. Il existe à Chantilly une correspondance échangée de 1790 à 1793 entre le Prince de Condé et le Marquis Jean-Luc Durrazzo, banquier à Gênes.

nous vîmes le grand appartement de ce palais, et de là nous partîmes à pied malgré le temps affreux qu'il faisait, pour aller voir les palais Balbi Sera, et Brignole ; tous ces palais se ressemblent par la forme extérieure, par l'extrême élévation dont ils sont, puisqu'il faut toujours monter soixante ou quatre-vingts marches très roides, pour arriver au grand appartement, par une antichambre très prodigue en colonnes, par leur grande richesse en tableaux de l'Ecole Italienne, et par une simplicité dans les ameublements, si extrême qu'elle parait peu digne de la beauté de ces Palais. Il y a dans celui du Noble Sera, un salon superbe ; il est d'une forme, d'une richesse et d'un goût fort au-dessus de tout ce que je connais en France, et partout ailleurs ; nous revînmes chez nous ; à deux heures, j'y reçus la visite des quatre Nobles qu'on voulait me députer ; c'étaient Messieurs Arplanati, Doria, Sera et Cambiero ; nous dînâmes dans notre société, et le soir nous allâmes à la comédie française, établie à Saint-Pierre-d'Arena, pour être plus à portée des campagnes, que la Noblesse habite toujours dans ce temps-ci ; il y avait peu de monde à cause du temps ; nous y trouvâmes les quatre Nobles qui nous firent les honneurs du spectacle et me demandèrent mes ordres pour me montrer la ville le lendemain; je leur donnai rendez-vous à dix heures chez M. Durazzo; nous revînmes souper chez nous.

Le vendredi 9, nous allâmes au palais Durazzo déjeuner chez Madame la Princesse de Monaco ; mes quatre Nobles vinrent m'y prendre à dix heures, et me menèrent d'abord au palais du Doge, dans la salle du petit Conseil qui s'assemblait; nous y vîmes le Doge sur son trône, en robe de damas cramoisi, qui attendait que tous les conseillers fussent rassemblés ; la salle est belle, et bien ornée, mais cependant elle l'est bien moins que celle du Grand Conseil, où l'on nous fit passer ensuite ; elle nous frappa par son air de grandeur, et par la beauté des statues de marbre de tous les fondateurs de la République ; de là nous allâmes à l'église de Saint-Laurent dont le plafond est superbe, et représente le martyre de ce Saint ; on y garde dans une chapelle les cendres de saint Jean-Baptiste ; c'est sans contredit la plus ancienne de toutes les reliques; on nous mena dans la sacristie, où les chanoines

nous reçurent; on y apporta neuf grosses clefs, avec lesquelles nous vîmes ouvrir, non sans peines, trois portes très épaisses, et un coffre-fort, d'où nous vîmes sortir le fameux plat d'une seule émeraude ; on le remit dans les mains d'un chanoine en rochet et camail, qui m'étonna beaucoup, en nous montrant ce plat, avec toutes les cérémonies d'une relique; il est certainement de la plus grande singularité, à pans, et il a un pied de diamètre sur tous ses sens ; cette pierre précieuse est hors de prix, et l'on prétend que la République a autrefois emprunté trente-six millions sur ce gage. De là, nous allâmes à la fameuse banque de Saint-Georges, la richesse et le soutien de la République; on nous y montra la promptitude et la simplicité de la manière dont on s'y fait payer ; nous passâmes ensuite au port franc, où les vaisseaux déchargent leurs marchandises, immédiatement de la mer dans la rue ; nous entrâmes dans deux des magasins où nous en vîmes de tous les genres ; on nous mena de là à l'hôpital ; c'est de tous les établissements de cette espèce, le plus beau, le plus vaste, et le mieux aéré que j'eusse encore vu; il est orné des statues de tous les bienfaiteurs de cette maison ; nous partîmes de là pour aller à ce qu'on appelle l'Alberge, qui est à l'autre bout de la ville ; c'est une autre maison de charité, où l'on élève une grande quantité d'enfants des deux sexes, dans des salles séparées; cet établissement fait extrêmement honneur à la République, mais il me paraît beaucoup moins bien tenu que l'hôpital ; après cette promenade curieuse, mais très fatigante, nous rentrâmes chez nous à deux heures et demie pour dîner; j'avais prié les quatre Nobles et M. Durazzo. Vers les cinq heures nous allâmes voir les galères; on nous fit monter sur la Capitana où nous trouvâmes tout l'équipage à sa place; nous trouvâmes parmi les galériens cinq ou six déserteurs français ; nous rentrâmes chez nous pour nous habiller, et nous partîmes pour le Casino, qui se tient dans ce temps-ci, à une demi-lieue de la ville; nous n'y trouvâmes pas grand monde, attendu le temps affreux qu'il faisait depuis deux jours, et qui avait grossi le torrent, au point qu'il était impassable pour les personnes qui habitaient les campagnes de l'autre côté ; nous rentrâmes à la ville à dix heures et demie.

Le samedi 10, nous allâmes faire notre déjeuner ordinaire, et

nous partîmes à onze heures et demie, pour aller voir Comigliano, maison de campagne d'un autre M. Durazzo, qui est très près de la ville ; le principal mérite de cette maison est sa position unique et délicieuse, entre la mer qui baigne ses murs, et le coteau le plus riant et le plus peuplé; on y trouve aussi un cabinet d'histoire naturelle, très riche, très complet, et parfaitement arrangé ; en revenant de là, nous nous arrêtâmes à ce qu'on appelle la Lanterne, c'est une tour très haute, qui porte le fanal nécessaire aux navigateurs ; mon petit-fils monta jusqu'en haut, et moi j'allai me promener au bout de la jetée jusqu'au môle, dont la mer battait en ce moment les murs avec assez de furie. Elle se calma pendant notre dîner, au point que nous nous embarquâmes à quatre heures et demie sur la Lancia des officiers de santé du port, pour faire une promenade; nous allâmes peu au delà de la rade, la mer n'était pas dangereuse, mais elle se faisait sentir. Nous vîmes de loin arriver un bâtiment, nos matelots nous dirent que c'était une tartane française; nous allâmes au-devant d'elle pour lui parler ; le patron nous dit qu'il était parti le 6 de Marseille, qu'il n'y avait rien de nouveau, que M. de Caraman [1] était toujours gardé à la citadelle, qu'il n'en était sorti qu'un moment dimanche pour venir à la ville faire prêter le serment aux troupes et à la milice bourgeoise ; nous ne fûmes pas plus d'une heure à notre promenade, et nous rentrâmes chez nous, jusqu'à neuf heures que nous ressortîmes pour aller souper chez M. Durazzo, en très petite société.

Le dimanche 11, j'allai seul à la messe à l'église de l'Annonciade: cette église est superbe par sa grandeur, ses peintures, ses dorures, et ses marbres ; je me rendis de là pour le déjeuner chez Madame de Monaco, où tout notre monde arriva successivement; nous allâmes ensuite au palais Doria, nous n'entrâmes pas dans l'intérieur de la maison parce qu'on nous dit qu'après les palais que nous avions vus, ce n'était pas la peine, mais on nous mena tout de suite au jardin et à la terrasse ; la mer en baigne les murs, et l'on domine tout le port et toute la ville; c'est le coup d'œil le plus enchanteur

1. Victor-Maurice de Riquet, Comte de Caraman, lieutenant général de la province du Languedoc, puis commandant en chef en Provence.

dont on puisse se faire une idée, et l'on a de la peine à s'en arracher ; il le fallut bien cependant ; et j'allai de là voir l'église de Saint-Philippe ; indépendamment de sa grandeur et de sa richesse, elle est remarquable par son oratoire; c'est une autre petite église, qui est comme le cabinet de la première; elle est charmante et parfaitement ornée, et l'on me dit qu'on y faisait souvent des neuvaines, avec d'excellente musique, dans les tribunes, qu'alors on l'éclairait beaucoup, et qu'attendu l'élégance de ses ornements, et l'affluence du monde que la musique y attirait, cela ressemblait plus à une salle de bal qu'à une église, et je n'eus pas de peine à le concevoir ; on y voit une belle vierge de Puget. On me mena de là voir les églises de Saint-Cyr et de Saint-Ambroise ; elles sont très belles toutes les deux ; on voit dans la dernière trois superbes tableaux de Rubens ; je rentrai chez moi à une heure pour m'habiller et j'en ressortis à deux heures et demie avec mes enfants et ma société, pour aller dîner au Palais Rouge chez M. Brignole qui nous en avait prié ; il y avait environ trente personnes, tant hommes que femmes.

Ce palais est sans contredit le plus beau de Gênes, par sa grandeur, par la multiplicité d'appartements, par le nombre des pièces qui les composent, et par l'immense quantité de tableaux des plus grands maîtres, dont elles sont toutes ornées ; après le dîner Madame Brignole nous mena à la comédie française, et de là au casino, où nous trouvâmes prodigieusement de monde ; nous en partîmes sur les onze heures, pour revenir coucher à la ville.

Le lundi 12, nous allâmes déjeuner chez M. Durazzo; nous en partîmes à dix heures et demie pour aller à Novi, où nous arrivâmes à sept heures du soir; nous soupâmes, et, avant de nous coucher, nous allâmes faire un tour à l'Opéra.

Le mardi 13, nous partîmes de Novi à six heures du matin; nous allâmes dîner à Asti, où nous arrivâmes entre une heure et deux ; nous en repartîmes peu de temps après, et nous étions à Montcalier à sept heures et demie. Je m'y arrêtai un moment pour voir M. le Comte d'Artois, qui m'apprit tout ce qui s'était passé à Versailles du 1er au 5 ; je continuai ma route pour Turin, où j'arrivai à neuf heures et demie.

Le mercredi 14, j'eus plusieurs conversations intéressantes

dans la matinée, et je restai chez moi jusqu'à huit heures du soir, que M. le Comte d'Artois qui était à la ville m'envoya chercher, pour m'apprendre les tristes nouvelles du 6 ; nous en raisonnâmes quelque temps, et nous nous donnâmes rendez-vous au lendemain cinq heures, parce qu'il allait à Montcalier le matin ; je revins souper chez moi.

Le jeudi 15, toute ma matinée se passa en conversations assez importantes; je dînai chez moi, et je me rendis avec mon fils à cinq heures à la maison de M. le Comte d'Artois à Turin; il serait sans doute intéressant pour le lecteur de savoir ce qui s'y dit, et les personnes qui s'y trouvaient, mais la prudence ne me permet pas d'écrire encore tout cela [1] ; nous rentrâmes chez nous à huit heures, et je n'en sortis pas de la soirée.

Le vendredi 16, j'écrivis au Roi de Sardaigne pour lui demander une audience particulière, et j'en donnai avis à M. le Comte d'Artois ; il vint chez moi entre onze heures et midi; nous causâmes, et il me dit en sortant de venir chez lui dans une demi-heure, avec mes deux enfants, et que presque tous les Français qui étaient à Turin devaient s'y rendre. Effectivement, je les y trouvai, et l'on se communiqua les nouvelles que chacun venait de recevoir par la poste ; cette assemblée n'avait point d'autre objet, mais elle fut agréable à tout le monde, vu l'extrême intérêt du moment. Je revins dîner chez moi ; à cinq heures, mon fils et moi, nous nous rendîmes au rendez-vous qui nous avait été donné la veille chez M. le Comte d'Artois ; nous y trouvâmes les mêmes personnes, et la conversation dura jusqu'à neuf heures ; nous passâmes ensuite chez Madame de Polignac, qui partit le lendemain, et nous rentrâmes à notre auberge ; j'y trouvai la réponse du Roi, la plus honnête et la plus remplie de bonté; il me donnait rendez-vous au lendemain, le matin ou le soir à mon choix.

Le samedi 17, je partis à dix heures pour me rendre à Mont-

1. Le Prince de Condé avait trouvé à son retour un officier suédois, porteur d'une lettre du Roi Gustave III, datée du 21 août et lui offrant « un asile dans son camp ». Le Comte d'Artois avait reçu également un message. Le Comte d'Espinchal note le 14 octobre : « M. le Prince de Condé nous a lu cette lettre dont j'aurais voulu retenir la totalité. »

calier. Dès que le Roi me sut arrivé, il fit sortir le ministre avec lequel il travaillait, et me fit entrer ; il me marqua bonté, confiance et amitié ; nous restâmes une heure tête à tête, et je sortis enchanté de lui ; je revins dîner à Turin ; j'allai me promener sur les remparts ; Madame de Monaco arriva le soir.

Le dimanche 18, nous partîmes tous à onze heures, excepté Monsieur et Madame d'Autichamp, pour aller dîner chez le Roi à Montcalier ; il me fit mettre à côté de lui à table, et renvoya tout le monde à trois heures. Mon fils et moi, nous reconduisîmes M. le Comte d'Artois chez lui, et nous restâmes à causer avec lui jusqu'à six heures , avec une quatrième personne qui y était de trop ; nous revînmes à Turin, nous allâmes voir les Princesses de Carignan, et Madame de Brionne, et nous rentrâmes chez nous pour toute la soirée; j'eus une conversation avec M. de Montesson.

Le lundi 19, jour de poste, plusieurs personnes vinrent successivement s'entretenir avec moi. M. le Comte d'Artois vint à deux heures avec quelques Français, et nous nous communiquâmes nos lettres; il en reçut une très intéressante; il nous en montra, à mon fils et à moi, une autre qu'il écrivait plus intéressante encore ; à deux heures et demie M. le Comte d'Artois s'en alla avec les Français et je restai à dîner avec ma maison et ma société ; je ne sortis pas de chez moi de la journée.

Le mardi 20, j'allai le matin me promener autour de la ville pour faire un peu d'exercice, chose qui me manquait beaucoup; je revins à une heure, pour m'habiller et dîner chez moi; sur les cinq heures M. le Comte d'Artois vint encore me voir, et nous nous enfermâmes tous les trois à causer de la lettre qu'il avait reçue, de celle qu'il avait fait partir, enfin des nouvelles du moment, qui n'étaient pas sans intérêt, il faut en convenir; à sept heures il s'en alla; je restai chez moi avec mes enfants, je vis encore Montesson, et il ne se passa rien d'intéressant dans la soirée.

Le mercredi 21, jour du départ de la poste, je passai ma journée à écrire, ou dans ma société; ma fille se trouva un peu incommodée d'un rhumatisme sur le col.

Le jeudi 22 fut plus intéressant ; je suivis le Roi à la chasse à Stupinigi, nous prîmes un cerf tant bien que mal ;

mais j'y rencontrai M. Gherardini [1], ministre de l'Empereur, qui me dit qu'il venait de recevoir un staffette, pour lui apprendre la prise de Belgrade [2]; cette nouvelle avait plus d'un intérêt; je courus chercher M. le Comte d'Artois pour la lui apprendre, et nous en instruisîmes ensemble le Roi de Sardaigne. Après la chasse, nous allâmes nous habiller à Montcalier, et dès que nous le fûmes, nous nous enfermâmes mon fils et moi avec M. le Comte d'Artois, et M. de Sérent; nous entendîmes une personne avec qui nous avions à faire, puis une autre, et à sept heures nous montâmes chez le Roi pour y souper. En sortant de table, le Roi m'appela, me fit asseoir sur un canapé à côté de lui, et causa avec moi environ trois quarts d'heure; la conversation ne fut interrompue que par une lettre que m'apporta le Duc de Montferrat, à qui un huissier venait de la remettre (il n'y avait alors dans le salon à l'ordinaire que la famille royale, et nous trois); cette lettre me fit peur; je crus que ma fille se trouvait plus incommodée; le Roi me dit de la lire, et je ne fus pas peu étonné, quand je vis que c'était un billet d'un banquier de Turin, qui m'apprenait que M. le Duc d'Orléans, après avoir eu une audience de notre Roi, s'était retiré de Paris le 14; je fis part sur-le-champ de ma nouvelle à M. le Comte d'Artois, à mon fils, et au Roi; elle les surprit autant que moi (cependant une lettre de la dernière poste avait insinué que cela pourrait bien arriver incessamment); nous restâmes quelque temps tous les quatre à nous communiquer nos conjonctures sur cette retraite; après quoi nous prîmes congé du Roi, pour retourner à Turin.

Le vendredi 23, la poste arriva d'assez bonne heure, et toutes les lettres nous apprirent les circonstances de cet événement; la matinée se passa à se les communiquer; plusieurs personnes vinrent me voir, et en causer avec moi, et la journée se passa en raisonnements publics ou particuliers.

Le samedi 24, je passai ma matinée à écrire, et à une heure nous nous rendîmes, mon fils et moi, chez M. le Comte d'Artois à Turin, dans la maison où il nous avait donné rendez-vous; il

1. Maurice, Marquis Gherardini, « homme aimable et d'excellent esprit » (Espinchal). Il avait épousé la fille de la Comtesse Litta.

2. Prise par le général autrichien Landon, le 8 octobre 1789.

nous communiqua une chose très intéressante, convint d'une autre avec nous, resta un moment dans le salon, pour voir ma fille, et s'enferma avec nous trois environ une heure ; cette conversation, et ce qui s'ensuivit, ne fut pas une des moins intéressantes de ces temps de douleur, d'inquiétude, et d'activité. Rien d'intéressant dans la soirée.

Le dimanche 25, j'allai à la messe à Saint-Philippe, et de là me baigner ; je dînai chez moi ; je reçus quelques visites dans l'après-midi, entre autres celle du ministre des Affaires Etrangères, M. d'Hauteviller ; à sept heures j'allai au théâtre, où je causai avec M. le Comte d'Artois; il s'y répandit une nouvelle affreuse, à laquelle nous n'ajoutâmes aucune foi; je revins passer la soirée dans mon intérieur.

Le lundi 26, M. le Comte d'Artois vint chez moi à une heure, avec quelques Français, et nous lûmes nos lettres; elles dissipaient nos craintes sur le bruit de la veille, mais ne les calmaient pas, surtout sur ce qui pouvait se passer à Paris ; nous reçûmes des nouvelles d'ailleurs ; le reste de la journée fut peu intéressant.

Le mardi 27, j'allai dîner à Montcalier avec mon petit-fils; le Roi eut la bonté d'avoir une conversation d'une demi-heure avec lui, sur nos affaires, et voulut bien en paraître content ; je causai pendant ce temps avec M. le Comte d'Artois, et le Prince de Piémont, le Roi vint nous rejoindre, et se retira à trois heures ; nous allâmes chez M. le Comte d'Artois, qui s'enferma avec moi; une heure après il admit un tiers, et nous fîmes entrer successivement deux personnes à qui nous avions à parler ; je rentrai à sept heures à Turin.

Le mercredi 28, j'eus plusieurs conversations intéressantes dans la matinée. A cinq heures, M. le Comte d'Artois vint voir ma fille, et nous restâmes à causer entre cinq ou six personnes ; il me montra, en particulier, une lettre qu'il venait de recevoir par une occasion ; deux hommes qui avaient affaire avec moi vinrent m'entretenir successivement; je restai chez moi toute la soirée.

Le jeudi 29, nous allâmes à la chasse du roi à Stupinigi; elle fut charmante, il y avait un monde prodigieux, parce que c'était le jour de la foire de Montcalier ; de la chasse, nous allâmes à la foire; la place et toutes les rues étaient remplies

de monde ; le Roi et toute la famille royale vinrent voir le coup d'œil, sur la terrasse de M. le Comte d'Artois où nous étions aussi ; quand le Roi fut parti, nous nous enfermâmes avec M. le Comte d'Artois, nous raisonnâmes de nos affaires, et nous entendîmes deux hommes qui avaient affaire à nous, et à six heures trois quarts, nous montâmes au château pour souper chez le Roi ; après le souper, le Roi nous fit entrer avec toute sa famille, dans sa chambre à coucher, qui était au bout de la galerie; nous y trouvâmes une table assez longue, couverte de boîtes, de montres et de bijoux de toute espèce; il nous dit que c'était un reste de la foire, et que nous n'avions qu'à prendre ce qui nous ferait plaisir; j'avoue que je fus étonné de cette magnificence, qui me rappelait celle de Louis XIV à Marly, et par discrétion, j'hésitais un peu à en profiter, mais la Princesse de Piémont me dit tout bas que cela ferait de la peine au Roi, si je ne prenais rien ; alors, je pris une boîte, mes enfants chacun une montre, et quelques chaînes ; toute la famille royale prit de son côté ce qui lui convenait; et le Roi, qui y mettait une grâce et une bonté parfaites, se souvint de ma fille, qui était incommodée, et chargea la Princesse de Piémont de choisir ce qu'elle imaginait qui lui conviendrait ; elle prit une boîte, une montre charmante avec une chaîne et des berloques, et le Roi me chargea de les lui porter ; je lui dis que ma fille recevrait avec une grande reconnaissance le présent qu'il avait la bonté de lui faire. « Le présent, — me dit-il, — ce n'est point un présent; si c'en était un, je tâcherais qu'il fût plus digne d'elle et de moi; ce n'est qu'une plaisanterie de famille, et je serais bien fâché que la fille de mon cousin germain n'en fût pas. » Ordinairement, les soirées finissent à neuf heures et demie; celle-ci se prolongea jusqu'à onze heures, au grand étonnement de toute la Cour, qui attendait dans les autres pièces ; nous revînmes à Turin.

Le vendredi 30, jour de poste, M. le Comte d'Artois et sa suite vinrent chez moi à une heure, il entra chez ma fille un moment, et de là dans ma chambre, où nous restâmes environ une demi-heure avec mon fils; tout le monde se communiqua ses lettres, qu'on attendait avec impatience, mais qui cependant ne nous apprirent pas grand'chose. Je restai toute la journée chez moi, soit à écrire, soit à entendre les uns et

les autres, qui venaient causer avec moi de leurs nouvelles ou de leurs conjectures.

Le samedi 31, un Français vint me faire ses adieux. Je ne sortis de chez moi qu'à cinq heures avec mes enfants pour aller voir le Duc et la Duchesse de Chablais, qui habitent Turin, tous les Carignan et quelques dames françaises ; j'allai de là au théâtre et je rentrai chez moi ; j'eus une conversation avec un autre Français qui partait aussi de Turin.

Novembre.

Le dimanche 1er novembre, jour de la Toussaint, j'allai à la messe aux Carmélites, je reçus quelques visites et je restai chez moi toute la journée.

Le lundi 2, jour des Morts, j'allai à la messe à Sainte-Thérèse ; à une heure M. le Comte d'Artois vint chez moi, plusieurs Français s'y rendirent ; il entra chez ma fille avec nous et nous nous fîmes part de nos nouvelles ; quelque justice qu'on nous rende sur l'intérêt que nous prenions aux affaires de notre patrie, il est difficile de se faire une idée de l'extrême agitation qui régnait parmi les Français, les jours de poste, depuis neuf heures du matin jusqu'à trois ; nous apprîmes la dénonciation de M. de Lambesc à l'Hôtel de Ville et la réception de M. le Duc d'Orléans en Angleterre ; la journée se passa en raisonnements et en conjectures.

Le mardi 3, nous devions faire la Saint-Hubert avec le Roi, mais le mauvais temps le décida à la remettre ; j'allai dîner avec lui à Montcalier ; j'eus une conversation de deux heures avec M. le Comte d'Artois et avec une autre personne qui était arrivée l'avant-veille ; le soir, j'allai voir la Comtesse Diane [1] et Madame de Brionne, avec qui je causai de la dénonciation de son fils, et je rentrai chez moi.

Le mercredi 4, j'écrivis toute la matinée, je dînai chez moi, je sortis entre six et sept heures, pour aller au théâtre, où j'allai voir le Duc et la Duchesse de Chablais dans leur loge ; à neuf heures je me rendis chez l'Ambassadeur, où je soupai avec beaucoup de monde et je me retirai à minuit ; il commençait à percer une version de ce que contenait la lettre du

1. La Comtesse Diane de Polignac, chanoinesse, sœur du Duc. Elle passait par Turin allant rejoindre sa famille à Rome.

Roi de France, portée par M. le Duc d'Orléans au Roi d'Angleterre.

Le jeudi 5, jour auquel la Saint-Hubert avait été remise, le temps força de la remettre encore ; je ne sortis pas de la journée ; le ministre de Naples (le Prince de Marsico Nuovo) demanda à me parler, je le vis ; rien d'intéressant d'ailleurs.

Le vendredi 6, M. le Comte d'Artois dîna chez moi; il y resta jusqu'à sept, les lettres n'arrivèrent qu'à cinq; j'allai le soir au Casino où je trouvai nombreuse et très bonne compagnie ; je rentrai chez moi pour souper.

Le samedi 7, jour du départ de la poste, j'écrivis toute la matinée; l'après-midi, j'allai voir madame de Brionne, et je rentrai chez moi.

Le dimanche 8, j'allai à Montcalier, j'y dînai, le Roi causa avec moi des affaires de France ; je fus deux heures chez M. le Comte d'Artois ; je revins à Turin, j'allai à l'Opéra, et de là souper avec beaucoup de monde chez Madame de Carignan.

Le lundi 9, j'allai dîner chez l'Ambassadeur avec M. le Comte d'Artois, en petite compagnie; la Duchesse de Brissac [1] qui passait pour aller à Neri y était ; la poste arriva pendant le dîner. L'après-midi se passa à lire nos lettres et à nous les communiquer ; j'allai pour dire adieu à la Comtesse Diane, que je ne trouvai pas, et je rentrai chez moi.

Le mardi 10, j'allai me promener le matin sur le chemin de Paris, pour faire un peu d'exercice, je revins dîner; j'allai l'après-midi chez Madame de Laguiche [2] et chez Madame de Brionne et je rentrai chez moi, où je vis plusieurs personnes qui arrivaient ou qui avaient à me parler.

Le mercredi 11, je ne sortis pas de chez moi de la matinée pour écrire, je dînai chez moi ; j'allai dans l'après-midi dire adieu à Madame de Carignan, qui devait partir le lendemain, et qui ne partit que le samedi pour Lausanne avec sa mère ; ma fille y alla aussi pour la première fois, à cause de son incommodité, et nous allâmes souper chez l'Ambassadeur.

Le jeudi 12, la Saint-Hubert eut lieu ; nous manquâmes

1. Françoise-Dorothée d'Orléans de Rothelin, épouse de Hyacinthe-Hugues-Timoléon de Cossé-Brissac, Duc de Cossé par brevet.

2. Jeanne-Marie de Clermont-Montoison, épouse de Amable-Charles, Marquis de Laguiche.

notre cerf ; j'allai de là à Montcalier m'habiller à l'ordinaire, passer deux heures très intéressantes avec M. le Comte d'Artois, de là souper avec le Roi et je revins coucher à Turin.

Le vendredi 13, j'allai le matin voir une femme qui arrivait de Londres, M. le Comte d'Artois y vint aussi; nous causâmes assez longtemps ; M. le Comte d'Artois vint dîner chez moi, les lettres arrivèrent à quatre heures ; nous passâmes l'après-midi à nous en entretenir, il s'en alla à sept heures; j'allai le soir, revoir la femme que j'avais vue le matin, et je revins souper chez moi.

Le samedi 14, je fis quelques affaires; je dînai chez moi, j'allai à l'Opéra, j'allai passer une heure avec la femme de Londres, et je ne soupai pas.

Le dimanche 15, nous allâmes en famille dîner chez le Roi à Montcalier ; conversation assez longue l'après-dîner chez M. le Comte d'Artois, qui me dit de revenir le lendemain chez lui ; je rentrai pour souper à Turin.

Le lundi 16, mon fils et mon petit-fils allèrent avec les Princes de Savoie chasser le cerf avec l'équipage du Roi, qui n'y fut pas, non plus que M. le Comte d'Artois, le Prince de Piémont et moi. La poste arriva le matin ; je dînai chez moi et nous nous rendîmes, mon fils et moi, sur les deux heures chez M. le Comte d'Artois à Montcalier ; ce qui s'y traita, ce qui s'y fit, fut très important; en arrivant à Turin, j'allai chez la femme de Londres, qui partait le lendemain, continuer son voyage d'Italie.

Le mardi 17, je ne sortis pas de chez moi de la journée.

Le mercredi 18, jour de poste, j'écrivis toute la matinée, je dînai chez moi et je n'en sortis pas.

Le jeudi 19, nous nous rendîmes à Stupinigi, pour chasser avec le Roi, qui y arriva à onze heures avec toute sa famille, mais l'abondance et la continuité de la pluie ne permirent pas de chasser ; nous repartîmes tous à une heure pour Montcalier, où nous nous habillâmes ; nous fûmes passer l'après-midi chez M. le Comte d'Artois ; après avoir parlé de nos affaires, environ deux heures, nous jouâmes au whist, et à sept heures nous montâmes en uniforme de chasse chez le Roi, pour y souper ; nous revînmes coucher à Turin.

Le vendredi 20, la poste arriva de très bonne heure, mal-

gré le temps ; M. le Comte d'Artois m'avait dit de lui envoyer ce que j'apprendrais par mes lettres, je trouvai plus court de les lui porter et j'allai passer deux heures avec lui à Montcalier. Le reste de la journée se passa à raisonner sur le courant des événements.

Le samedi 21, rien.

Le dimanche 22, nous allâmes tous dîner avec le Roi à Montcalier ; conversation l'après-midi chez M. le Comte d'Artois, où il me montra quelque chose d'intéressant ; je revins à Turin de bonne heure, j'allai à l'Opéra où il vint aussi, nous allâmes voir le Duc et la Duchesse de Chablais dans leur loge, et je rentrai chez moi.

Le lundi 23, je vis le matin un homme qui venait de Paris et qui avait été Président de district; il ne me dit que ce que je savais et je me gardai bien de m'ouvrir avec lui ; M. le Comte d'Artois vint dîner chez moi, les lettres furent assez intéressantes; nous nous enfermâmes tous les trois environ une heure, nous fîmes entrer deux personnes qui avaient notre confiance, mais qui n'étaient pas ordinairement appelées ; M. le Comte d'Artois s'en alla à six heures. La Princesse Joseph de Monaco [1], qui était arrivée la veille d'Aix-la-Chapelle, vint nous voir ; je ne sortis pas de chez moi, et j'appris le soir un fait assez extraordinaire.

Le mardi 24, j'instruisis M. le Comte d'Artois et le Roi du fait de la veille. J'allai me promener, pour faire un peu d'exercice, chose qui me manquait beaucoup ; je rentrai pour dîner, j'en donnai à MM. de M. qui venaient d'arriver à Turin; j'eus une conversation avec l'un d'eux ; j'en eus une autre très intéressante avec une personne qui s'éloignait de nous pour quelque temps ; je reçus quelques visites dans l'après-midi; ma porte était ouverte à toute heure à tous les Français et Françaises qui venaient à Turin, et qui venaient fort souvent chez moi, pendant le séjour plus ou moins long qu'ils jugeaient à propos d'y faire ; j'en avais toujours deux ou trois à dîner, mon logement et ma position ne me permettant pas d'en avoir davantage.

Le jeudi 26, je vis un homme qui a fait parler de lui, et j'eus quelque soupçon qu'il ne venait pas à Turin pour rien.

1. Le Prince Joseph Grimaldi (1763-1816), frère de la Princesse de Monaco.

J'allai dîner à Montcalier avec mon petit-fils ; le Roi, outre sa bonne réception ordinaire, me marqua une confiance particulière ; après dîner, j'allai, selon mon usage, chez M. le Comte d'Artois ; pendant que nous parlions de nos affaires, nous fûmes interrompus par le Roi, qui venait voir M. le Duc d'Angoulême, qui avait eu un léger accès de fièvre ; il ne resta qu'un moment, et nous reprîmes notre conversation, avec le Conseiller ordinaire de M. le Comte d'Artois et une autre personne, qui fut admise pour la deuxième fois. Je revins à Turin, j'allai un moment au théâtre et je rentrai chez moi.

Le vendredi 27, jour de l'arrivée de la poste, les lettres furent intéressantes ; j'allai à Montcalier dans l'après-midi, chez M. le Comte d'Artois, et je revins souper à Turin.

Le samedi 28, veille du 1er dimanche de l'Avent, je passai ma matinée à répondre aux lettres de la veille, et le soir j'allai à la clôture du théâtre ; on y donnait ce qu'on appelle le Particcio, c'est-à-dire qu'on y chante toutes les plus jolies ariettes de tous les opéras qu'on a donnés ; cela compose un spectacle absurde, mais une espèce de concert délicieux.

Le dimanche 29, j'allai à la messe à Saint-Philippe et de là, me promener à pied à la vigne de la Reine ; je reçus dans l'après-midi des nouvelles intéressantes de Toulon; le soir j'allai au Casino, où il s'en débitait d'autres, qui méritaient confirmation.

Le lundi 30, les lettres furent encore plus intéressantes que celles du vendredi, je ne sortis pas de chez moi de la journée.

Décembre.

Le mardi 1er décembre, nous allâmes tous dîner à Montcalier, le Comte d'Artois ne dîna pas chez le Roi, à cause d'une légère indisposition ; après le dîner, ma fille alla à son ordinaire chez la Princesse de Piémont, et nous chez M. le Comte d'Artois, avec qui nous restâmes enfermés pendant plus de deux heures, ainsi que deux autres personnes (M. le Duc d'Enghien restait toujours avec les enfants); à six heures nous allâmes reprendre ma fille où elle était, et nous revînmes à Turin.

Le mercredi 2, j'écrivis toute la matinée, je reçus des lettres de Nice, je ne sortis pas de chez moi.

Le jeudi 3, la matinée se passa de même, je dînai chez moi

à mon ordinaire ; après le dîner, mon petit-fils me persécuta, pour me mener aux marionnettes, qu'on appelle ici les bouratini ; il n'y avait plus de spectacles, j'avais besoin de distraction, j'y allai ; on y donnait la mort de Balthasar, tragédie sainte, suivie d'une farce ; cela fut aussi ridicule qu'on peut se l'imaginer, et quoique j'y fusse dans la foule, et très mal à mon aise, portant entr'autres un palefrenier du Roi sur mes épaules, cela me fit du bien ; on ne s'attendait guère à trouver un détail de marionnettes dans ce *Journal*, mais dans un journal, pour être exact, il faut un peu de tout.

Le vendredi 4, les lettres arrivèrent de bonne heure, nous allâmes l'après-dîner, mon fils et moi, passer deux heures avec M. le Comte d'Artois à Montcalier ; je fis quelques visites en rentrant à Turin.

Le samedi 5, je travaillai toute la matinée, je restai chez moi tout le jour; il nous arriva un homme que nous fûmes bien aises de voir [1], et avec qui j'eus une assez longue conversation.

Le dimanche 6, je reçus le matin une lettre intéressante, nous allâmes mon fils et moi de bonne heure à Montcalier; pour parler à M. le Comte d'Artois avant qu'il montât au château ; nous dînâmes chez le Roi, et l'après-midi nous retournâmes chez M. le Comte d'Artois, et nous eûmes une conversation d'une heure et demie entre nous trois ; le soir, nous allâmes au casino à Turin.

Le lundi 7, j'eus une deuxième conversation avec un homme nouvellement arrivé ; l'arrivée des lettres se fit attendre, elles nous apprirent quelques nouvelles assez intéressantes ; je restai chez moi toute la journée.

Le mardi 8, j'allai à huit heures du matin chez M. le Comte d'Artois à Montcalier, je restai environ une heure tête à tête avec lui ; je revins à Turin à onze heures, j'allai à la messe à Sainte-Thérèse. Après le dîner, j'allai voir un spectacle de chevaux, dans le genre de celui d'Astley [2]; je rentrai dans mon cabinet de bonne heure, jusqu'au souper.

1. Probablement M. Ferrand, du Parlement de Paris, qui écrit dans ses *Mémoires* : « Les Princes, ayant su que j'étais à Nice, me firent témoigner le désir que je vinsse à Turin. Je m'y rendis au mois de décembre. Après y avoir passé quelques jours je revins à Nice, d'où j'avais avec eux une correspondance régulièrement suivie, deux fois par semaine. »

2. Astley montrait un spectacle de chevaux à Londres. Il vint à Paris en 1784.

Le mercredi 9, je passai m a matinée dans les écritures l'après-midi, j'appris par les lettres de Nice, l'emprisonnement du commandant de la marine à Toulon (M. d'Albert) par la milice bourgeoise; soit négligence, soit infidélité, l'on m'apporta de la poste une lettre qui aurait dû m'arriver par le courrier du lundi et point du tout par celui de Nice.

Le jeudi 10, je vis le matin l'homme que j'avais déjà vu; nous allâmes tous (excepté mon fils qui avait mal à la gorge) dîner avec le Roi à Montcalier; l'après-dîner, je fus enfermé trois heures avec M. le Comte d'Artois et trois autres personnes. De retour à Turin, j'allai avec mon petit-fils faire une visite à Madame la Princesse Charlotte de Carignan, et je rentrai chez moi.

Le vendredi 11, les lettres arrivèrent d'assez bonne heure; j'en reçus une très importante; je passai tout l'après-midi et toute la soirée dans mon cabinet.

Le samedi 12, rien.

Le dimanche 13, j'allai à la messe à huit heures et demie à Saint-Laurent; c'est une église toute ronde, fort extraordinaire. Je rentrai chez moi, j'en ressortis à onze heures pour aller voir une maison qu'on voulait me louer, ce qui aurait été beaucoup moins cher pour moi que mon auberge ; elle ne me convint pas. Après dîner, il prit envie à ma fille d'aller voir ce spectacle de chevaux, j'y retournai par complaisance ; dans la soirée, nous eûmes la visite d'une femme d'esprit qui était arrivée à Turin la veille, et nous soupçonnâmes que ce n'était pas sans un projet, bon ou mauvais.

Le lundi 14, les lettres n'arrivèrent qu'à trois heures; M. le Comte d'Artois et ses deux enfants vinrent dîner chez moi ; nous eûmes dans l'après-midi plusieurs conversations intéressantes; nous retournâmes chez lui à neuf heures, et nous y restâmes jusqu'à onze heures et demie.

Le mardi 15, la Cour revint de Montcalier s'établir à Turin ; je ne sortis pas.

Le mercredi 16, nous allâmes le matin à onze heures, mon fils, mon petit-fils et moi, faire une visite à M. le Comte d'Artois, qui logeait avec sa femme, dans une maison de la ville ; de là, nous nous rendîmes au palais pour faire notre cour au Roi ; dès que nous fûmes dans la chambre de parade, un pre-

mier gentilhomme de la chambre en alla avertir le Roi, qui nous fit entrer tout de suite ; nous restâmes environ une bonne demi-heure à causer tous les quatre; après quoi, le Roi nous congédia, en nous priant à dîner pour le lendemain ; nous revînmes chez nous ; l'après-midi, nous allâmes tous à cinq heures chez Madame la Comtesse d'Artois, ainsi que toutes les personnes qui étaient avec nous ; j'allai de là faire une visite à une femme qui avait bonne envie d'être de quelque chose, mais à laquelle je ne me fiais pas; je ne la trouvai point, et je rentrai chez moi, pour toute la journée.

Le jeudi 17, nous allâmes à la cour à midi et demie pour dîner avec le Roi ; un rhume empêcha ma fille de venir avec nous à Turin; les dames d'honneur n'y dînent point; il n'y a que les Princes et Princesses; il n'y a point de deuxième table pour les premiers officiers; on nous fit entrer tout de suite dans l'intérieur ; cela se passa du reste comme à Montcalier, le Roi se retira à trois heures, M. le Comte d'Artois nous donna rendez-vous à sept, à mon fils et à moi, nous revînmes chez lui à l'heure indiquée, nous y restâmes jusqu'à huit heures et demie et cette conversation fut très importante, ainsi que ce qui s'ensuivit.

Le vendredi 18, la poste n'arriva qu'à six heures du soir, il y avait eu ce qu'on appelle la tourmente, au mont Cenis ; les lettres furent intéressantes ; M. le Comte d'Artois me fit dire d'aller chez lui à dix heures du soir, j'y fus jusqu'à onze, avec mon fils.

Le samedi 19, grandes écritures toute la journée ; démarche intéressante ; je ne sortis pas.

Le dimanche 20 décembre, j'allai à la messe à Sainte-Thérèse ; je reçus un billet de M. le Comte d'Artois pour me rendre chez lui, immédiatement après mon dîner ; nous allâmes, mon petit-fils et moi (mon fils prenait les eaux), faire notre cour au roi, avant sa messe ; il nous fit entrer dans l'intérieur; il me demanda si je voulais dîner avec lui, ce jour-là, le lendemain, ou tel autre jour qui me conviendrait; je choisis le mardi, pour que mon fils et ma fille, qui était fort enrhumée, pussent y être. Le roi passa dans une autre chambre pour recevoir les Grands, je voulais m'en aller, il me fit rester, pour être avec ses enfants, à la place qu'ils occupaient pendant

cette réception. A quatre heures et demie nous allâmes, mon fils et moi, chez M. le Comte d'Artois ; nous nous montrâmes, lui et moi, des lettres que nous avions reçues par la même voie, et qui étaient du plus grand intérêt. A huit heures, je me rendis chez le roi avec mes deux enfants, pour assister au Cercle ; voici comment cela se passe : toute la cour, hommes et femmes en grand habit, se rendent dans une grande salle du palais ; dans la pièce d'après, où doit se tenir le Cercle, et dont la porte est fermée, sont des fauteuils destinés aux Princesses filles, belles-filles, ou sœurs du Roi ; les dames du palais attendent dans cette pièce ; dans celle plus loin, se rend le Roi et sa famille ; on nous y fit entrer, dès que nous parûmes ; à huit heures un quart les dames du Palais entrent où sont le Roi, les Princes et les Princesses (ces dernières sont en grand habit, avec une queue, toutes les autres femmes n'ont point de queue); à huit heures et demie les Princesses vont se placer dans leurs fauteuils; on fait entrer toute la cour, les femmes se placent debout, tout autour de la chambre, sur plusieurs rangs, tous les hommes derrière, les ministres étrangers dans le coin le plus près de la porte par où le roi entre ; les Princesses disent quelques mots, sans se lever, après quoi elles se lèvent, et alors les seconds écuyers portent leur queue, elles vont l'une après l'autre faire le tour de la chambre, et parler à toutes les femmes ; pendant ce temps le Roi s'entretient avec les ministres étrangers, et tous les Princes restent dans la porte ; le Roi, ni les Princes ne parlent point aux femmes ; les Princesses en rentrant, dirent un mot aux ministres étrangers ; cette espèce de cérémonie dura environ une demi-heure. Nous allâmes de là au casino où la plupart des femmes se rendirent en grand habit, il y avait beaucoup de monde ; nous rentrâmes chez nous à dix heures.

Ce jour-là, le Roi fit dire à la Noblesse d'aller chez M. et Madame la Comtesse d'Artois qui la recevraient le lundi, le mardi et le mercredi, et qu'après elle ferait sa cour à Sa Majesté, de venir aussi chez nous.

Le lundi 21, les lettres ne furent distribuées que l'après-midi ; M. le Comte d'Artois me fit dire qu'il voudrait nous voir ; nous y allâmes mon fils et moi à six heures, nous y restâmes jusqu'à sept heures et demie, et nous rentrâmes dans notre intérieur.

Le mardi 22, nous allâmes, ma fille, mon petit-fils et moi, dîner chez le Roi (mon fils se purgeait), nous en sortîmes à l'ordinaire à trois heures ; ma fille resta, suivant son usage, chez la Princesse de Piémont ; je ne sortis pas de chez moi du reste de la journée.

Le mercredi 23, j'écrivis toute la journée.

Le jeudi 24, je reçus la Noblesse piémontaise depuis onze heures jusqu'à une heure. Je vis successivement deux hommes qui avaient à me parler ; l'après dîner M. le Comte d'Artois me fit proposer d'aller avec lui à la dernière répétition du grand opéra ; nous acceptâmes ; nous nous rendîmes chez lui, à six heures; nous causâmes dans son cabinet jusqu'à sept, que nous partîmes pour la répétition, à huit heures et demie. Nous l'y laissâmes, et nous rentrâmes chez nous ; il avait été convenu que nous n'irions point à la messe de minuit, M. le Comte d'Artois, mon fils et moi ; mon petit-fils y alla avec sa tante.

Le vendredi 25, jour de Noël, j'allai à la grand'messe, à Sainte-Thérèse ; la poste arriva de très bonne heure ; je fus avec mon fils chez M. le Comte d'Artois à six heures ; nous nous communiquâmes nos lettres, et je rentrai chez moi.

Le samedi 26, je reçus depuis onze heures jusqu'à une heure le reste de la Noblesse piémontaise qui n'était pas venue le jeudi ; à cinq heures nous allâmes nous faire écrire chez le cardinal Archevêque [1], et nous nous rendîmes, excepté ma fille, à l'ouverture de l'opéra, à la grande salle de la cour : cette salle est très belle, et la grande loge du fond, destinée à la famille Royale, est très noble et très majestueuse ; on l'appelle la Couronne ; on donnait l'Olympiade, de Métastase, la musique de..., maître de chapelle du Roi ; j'avoue, que malgré l'excellente manière de chanter du castrato Marchesi et du ténor Monbelli, malgré la magnificence des ballets ou intermèdes, des habits et des décorations, je trouvai ce spectacle superbe, mais un peu long et un peu triste ; le Roi m'avait fait donner, pour tout le temps de l'opéra, deux loges à la suite des trois de M. le Comte d'Artois ; je fis prier ce dernier de demander à Sa Majesté si nous pouvions aller lui faire notre cour, dans la sienne, qu'on appelle la

1. Victor Costa di Arignano, Cardinal Archevêque depuis 1778. Mort en 1796.

Couronne, et où il n'entre que les Princes et dames d'honneur ; Elle me fit répondre que cela n'était pas douteux. Nous y allâmes. Il n'y a point de rang, dans cette loge, pour les Princes ni même pour le Roi; l'usage est qu'ils se tiennent debout, et se promènent dans la loge, les Princesses seules sont assises sur le devant, et les dames d'honneur, dans le fond des deux côtés de la loge ; quelquefois mais très rarement le Roi ou quelques-uns des Princes vont s'asseoir un moment, dans les côtés de la loge, sur le devant ; le spectacle finit à dix heures.

Le dimanche 27, j'allai à la messe à Sainte-Thérèse; nous allâmes à onze heures à la cour, pour voir le Prince et la Princesse de Piémont, avant qu'ils descendissent chez le Roi ; pendant sa messe, nous fûmes chez Madame Félicité[1] qui était malade ; nous rentrâmes chez le Roi pour l'intérieur, et nous dinâmes avec lui ; il congédia tout le monde à l'ordinaire à trois heures. A cinq heures et demie, nous allâmes mon fils et moi, chez M. le Comte d'Artois, et mon petit-fils chez M. le Duc d'Angoulême ; nous y restâmes jusqu'à huit heures. En revenant, j'envoyai chercher un homme, qui était à Turin depuis cinq ou six jours, et qui partait le lendemain, et je restai avec lui, environ une heure ; nous envoyâmes des cartes de visite, chez les ministres d'Etat, les chevaliers de l'Ordre suprême, les Grands, et les petits Grands.

Le lundi 28, la poste arriva de fort bonne heure ; à cinq heures et demie, nous allâmes, mon fils et moi, chez M. le Comte d'Artois, nous y restâmes jusqu'à sept heures et demie ; je rentrai chez moi, un moment, et j'allai à la fin de l'opéra, pour y faire ma cour au Roi, qui, passé le premier jour, n'y arrivait que fort tard ; j'eus en rentrant une conversation avec un homme, qui n'était à Turin que depuis trois jours, et qui repartit le lendemain.

Le mardi 29, nous allâmes tous trois au palais à onze heures, pour faire visite aux Princes chez eux; le Duc d'Aoste et le Duc de Chablais nous menèrent chez leurs femmes ; nous étions de retour à midi ; l'après dîner, M. le Comte d'Artois vint nous voir, et resta environ une heure chez moi, tant

1. La Princesse Marie-Félicité, née en 1730, sœur du Roi : « C'est un véritable modèle de tante non mariée. » (Espinchal.)

dans le salon que dans mon cabinet ; je ne sortis pas de chez moi de la soirée.

Le mercredi 30, je sentis quelques petits mouvements de colique le matin; à une heure ils étaient passés ; je dînai à deux à mon ordinaire ; ils me reprirent en sortant de table; cette colique alla toujours en augmentant, malgré les boissons et les remèdes; à neuf heures du soir, je pris le parti de me coucher, pour voir si cela me soulagerait ; cela me réussit ; au bout d'une heure j'étais soulagé, je dormis à merveille ; et le lendemain matin il n'était plus question de cette petite incommodité ; je l'attribuai à des sels que je prenais depuis quelques jours, et qui sans doute m'avaient trop pincé les entrailles.

Le jeudi 31, je me portais fort bien; je suivis le projet que j'avais eu, d'aller dîner chez le Roi avec mon petit-fils; mon fils faisait des remèdes le matin ; le dîner se passa comme à l'ordinaire ; je rentrai chez moi à huit heures, j'allai au théâtre où je fus, ainsi que mon petit-fils, alternativement dans ma loge, ou dans la Couronne ; M. le Comte d'Artois m'emmena à la cheminée dans la pièce d'avant, d'où l'on entend le spectacle, chose extraordinaire, plutôt mieux que de la loge, parce qu'on n'y a pas le bruit du parterre ; nous causâmes ensemble assez longtemps ; le Roi vint nous y joindre, et la conversation continua ; je restai jusqu'à la fin du spectacle, et je revins chez moi.

LOUIS-JOSEPH DE BOURBON,

Prince de Condé.

CONTES DE LA BRIE[1]

GRAND'MÈRE AUBIERGE

— Grand'mère Aubierge ! — crient tous les enfants qui passent devant la haie, — grand'mère Aubierge, donnez-nous une noix, donnez-nous une pomme !

Et la bonne vieille, branlante sur ses sabots, sort avec son petit panier, bien connu des enfants.

Elle est certainement au pays la dernière de son nom.

Que voulez-vous ! les modes changent ! On s'appelle aujourd'hui Yvonne, Germaine, à cause du feuilleton; — d'Aubierge, on n'en veut plus.

Oui, c'est un très vieux nom et je ne crois pas qu'on le connaisse ailleurs.

C'est que la sainte de notre village n'a pas de cathédrale bâtie dans une grande ville.

Une toute petite église est la sienne; à l'orée d'un bois, seule,

1. La région de Brie où se déroulent ces contes fut entièrement défendue en 1914 par les Anglais, contre l'envahisseur germain.

Il est piquant de rappeler que bien des siècles auparavant, aux temps mérovingiens, des habitants d'outre-Manche, moines écossais, irlandais, fondèrent des monastères dans le pays. Ils y défrichèrent les forêts, enseignèrent la culture aux habitants que les successives invasions, venues de Germanie, avaient ramenés à l'état de barbarie.

Le souvenir de ces colonisateurs y est encore vivant, et dans un vallon herbeux du Morin se voient les restes du monastère bâti par saint Florent... Une princesse d'Écosse est enterrée à Jouarre.

là-bas sur le coteau. Des pommiers dévalent vers la rivière qui serpente, au-dessous, parmi les peupliers. La fontaine miraculeuse scintille sur un lit blanc de cailloux où jadis les femmes venaient boire pour avoir des enfants.

C'est une toute petite église pour une toute petite sainte qui n'a jamais « quitté son endroit ».

Grand'mère Aubierge, la dernière du nom, a quatre-vingt-cinq ans. Pareille à toutes les vieilles du pays, elle porte en coiffure la « marmotte » bien tirée sur la tête, comme au temps d'autrefois, avec la pointe coquette du mouchoir qui sort dessous l'oreille, — cela reste seyant, même à quatre-vingts ans.

Elle parle encore le savoureux patois. Elle dit : « buquer » pour cogner, « houler », pour appeler, « mauvaiseté » pour méchanceté, et elle gronde son chat qui n'est pas « ben sourieux », c'est-à-dire bon chasseur de souris.

Elle sait aussi les histoires du temps passé, grand'mère ; elle était dans sa jeunesse la meilleure conteuse au pays, elle en inventait des histoires, à ce qu'on dit.

Aussi, à l'époque où l'on filait dans les étables, elle était la bienvenue là où se tenait la veillée. Et pendant que tournait la roue de son « touret » et que se dévidait le chanvre de sa quenouille, sa langue marchait, marchait, inlassable.

Quand j'ai connu Aubierge, elle ne filait plus, mais elle contait encore, et je n'oublierai jamais l'histoire de sa patronne qu'elle me conta un soir devant la cheminée.

— Dans le temps d'autrefois jadis, on ne voyait dans le pays que ronces et forêts sauvages. Les loups étaient partout.

» Un jour, v'là qu'arrivent des moines pour couper « ceux » forêts. Y z'étaient menés par un qui s'appelait Florent.

» Quand ils eurent coupé tant d'arbres qu'ils en voulaient « ceux » moines, ils mirent du blé et de la vigne en terre.

» Ils bâtirent un couvent, et après guérirent les malades, et puis après ils se mirent à faire des miracles et à parler de Notre Seigneur Jésus-Christ.

» Et beaucoup de gens venaient les voir et les entendre parce qu'ils étaient savants sur toutes choses.

» Il y avait près du couvent les filles du roi qui habitaient un château par là.

» Elles étaient trois : Aubierge, Floduberte et Fare, belles comme le jour, et elles chantaient quand elles filaient au « touret ».

» Le soir, pour n'être pas aperçues de leur père, elles allaient « à la sauvette » jusque chez les moines, entendre raconter les belles choses sur la Sainte Vierge, sur les miracles de Notre Seigneur Jésus-Christ, sur ses souffrances, et après un temps, saint Florent fit « ondoyer » les princesses pour les rendre chrétiennes.

» Et une fois, comme elles passaient dans le bois, elles « encontrèrent » une bonne vieille qui portait sur la tête une « fouée » de bois mort.

» C'te vieille, qu'était « prédiseuse » v'là qu'é prend la main de la princesse Aubierge qu'était l'aînée, elle dit qu'un homme qu'avait beaucoup de bien et encore plus de « mauvaiseté » leur ferait grand mal à toutes les trois.

» Quand elles entendent ça, ceux pauv' demoiselles, v'là qu'elles se mettent à « trembler » comme la feuille. Elles se disent pour sûr que cet homme c'est leur père le roi qu'est si riche et si méchant et elles ne savent pas comment faire, pour le détourner de sa « mauvaiseté ».

» On allait justement devers l'été, au temps de la « fauche » et de la « fanerie ». Les moines y travaillaient comme les autres à rentrer leur foin.

» Quand vint la moisson y firent de même couper leur blé.

» Et v'là qu'une fois, aux champs, le roi, ce méchant païen, s'en vient vers eux tout encoléré ; une servante y avait dit que ses demoiselles tournaient à la religion des moines du couvent.

» Il arrête son cheval devant saint Florent et lève son épée sus sa tête.

» Le saint tenait juste à la main une belle « glane » d'épis.

» Les v'là, ceux épis, qu'y se mettent à briller comme l'or, à flammer comme le feu, et qu'y se placent en croix dans la main du saint.

» Quand il voit ça, le roi, il vient pâle comme un mort ; c'est la « tremblotte » qui le prend, et il se « cavalle » tant vite qu'il peut, pour se cacher dans son château.

» Tout de même, il gardait en lui son méchant cœur, vous savez. Quand on fut sur « le bord de l'hiver » v'là qu'il dit à ses trois princesses :

» — J'vas vous marier de force.

» Marier ! ceux filles qui se croyaient déjà quasiment nonnes et qu'étaient pas « oubliantes » de leurs promesses à Jésus.

» Les v'là apeurées, suppliantes ; mais le méchant roi de continuer son mauvais vouloir. Même y se met à les « rondiner » comme il n'aurait pas fait davantage s'il avait tapé sur des biques.

» Même, il les attache à la « culée » d'un gros chêne, comme ça, sous la pluie, la neige, le « rouvent » car le temps était bien « chamailleux », c'est comme à l'automne.

» V'là que ça se met tout à coup autour du chêne à pousser plein de roses blanches. Ça monte si fort, si dru, qu'y se dresse un berceau sus la tête des princesses, contre la neige et le vent.

» Quand il voit ça, le méchant roi, ça l' « encolère » davantage. Il dit :

» — Demain, ça sera vos noces à toutes les trois, car j'ai volonté de vous tuer, si vous me résistez.

» Les trois épouseux étaient de belle « corporance », riches, bien « butinés », mais ça n'y changeait rien au goût des princesses.

» Quand ils arrivent, au lendemain, pour prendre la main des épousées, v'là que le bras à celui d'Aubierge vient raide comme le fer ; celui du deuxième tourne froid comme glace ; celui du troisième retombe comme un battant de fléau.

» Alors, tous les « noceux » sont pris de la peur, ils « s'ensauvent » tant vite qu'ils peuvent, et un, qu'était chrétien, court chercher les moines.

» Saint Florent avait bien du pouvoir.

» Il n'a pas plus tôt touché les trois bras qu'étaient quasiment comme morts, que v'là, ils se remettent à « branler ».

» Alors le méchant roi sent son méchant cœur qui fond comme neige dedans lui. Il se jette aux pieds du saint et lui demande à être « ondoyé ».

» Vous pouvez me croire, que ça y a fait du plaisir au saint!

» Après, le roi y a donné beaucoup de « bestial » et beau-

coup de terres, y a bâti un monastère au milieu des forêts, et pour chacune de ses filles un couvent à côté, où chacune était abbesse ; et les filles des plus riches au pays tenaient à honneur de se faire nonnes là-dedans.

» Et puis encore, vous savez, on dit que les abbesses, par humilité, bâtirent elles-mêmes leurs églises.

» Même, la « Pierre qui branle », c'te haute pierre, fichée en terre, près du Moulin Neuf, ben, on dit que c'est Aubierge qui l'a « tombée ».

» Elle la portait dans sa hotte, pour son église. Mais v'là qu'elle a « bronché » sus un caillou et une bretelle de c'te hotte s'a cassée.

» La pierre, elle s'a fichée sus la pointe, elle a resté dressée comme ça. Pas moyen pour les saintes de l'ôter d'là ; elle allait toujours de droite, de gauche, comme une vieille dent qui « hoche » — et depuis lors, vous voyez qu'elle continue d' « hocher ».

» Mais sainte Aubierge, quand elle a vu ça, elle a pensé que c'était la volonté de Dieu que c'te pierre elle reste comme ça, elle a mis une croix auprès. Depuis, tout le monde sait quand on gratte un brin c'te pierre et qu'on le boit après, ça guérit du mal de dents.

» Oh ! j'sais ben que vous autres, les jeunes, vous n'avez plus de croyance dans ceux histoires, mais moi, je trouve plaisant d'y croire. Je sais ben que la « Pierre qui branle » elle m'a guéri ma vieille « gigue » qu'était si malade et « eufremie » quand j'y mis dessus un emplâtre de c'te « gratte ». Moi j'ai « fiance » dans ceux remèdes, pus que dans vos ânes des villes qui se disent médecins.

» Voilà ! — dit Aubierge en terminant l'histoire, et elle rassemble les tisons dans sa grande cheminée.

*
* *

En août, grand'mère Aubierge, dans son petit jardin, sarclait des pommes de terre, près de son puits, lorsque le voisin Pierre lui dit comme ça, par-dessus la haie, un matin :

— C'est de nouveau qu'il y a la guerre avec les Prussiens, grand'mère!

La guerre ! on en avait tant parlé sans qu'elle vienne, c'était-il Dieu possible?

Mais qu'est-ce que ça peut faire à une vieille de quatre-vingt-cinq ans, qui est si près du cimetière, et qui n'a plus d'enfants, qu'on se batte là-bas, si loin !

Sa maison est au bout du village, rien ne s'y voit, hors le ciel et les arbres, rien ne s'y entend, hors le caquet des poules.

Un jour pourtant on entend gronder le canon.

Et peu après, on voit au loin, sur la grand'route, des files de voitures, des charrettes, des piétons, des brouettes, des bestiaux, on dit que c'est ceux des pays envahis qui se sauvent comme ça ; et la peur commence à prendre aussi ceux du village. Faudra-t-y se mettre bientôt « sus les routes » à « s'ensauver » avec son linge, ses matelas, ses coffres, tout ce que l'on peut empiler sur les carrioles et les chars?

Un matin, Pierre crie :

— Grand'mère, paraît qu'à cette fois, c'est les Anglais qu'arrivent, par la forêt de chez nous ; la boulangère les a vus, ils vont se battre contre les Prussiens.

On savait bien que les Anglais étaient avec nous, sûr, mais c'est une toute autre affaire de connaître leur figure.

Du coup, grand'mère Aubierge, comme les autres, met la clé sous le volet, et se trotte comme elle peut sur la grand-route pour voir « ceux » Anglais.

Mais la poudre à la « Pierre qui branle » n'avait pas tant bien guéri sa « gigue ». La voilà qui « bronche » et se donne une entorse.

Comment faire pour les voir tout de même, « ceux » Anglais !

Quelqu'un dit :

— Paraît qu'il en passera aussi par le village.

— Alors, je m' « assiserai » devant la maison à Bernet, les soldats y vont toujours boire un coup à l'auberge.

Devant chez Bernet, Aubierge se fait porter un fauteuil, elle met son pied sur une escabelle, son bâton à côté ; et elle attend comme ça, pendant que tout le village court à la recherche des Anglais.

Dans les poiriers en espaliers, les moineaux pépient.

Depuis une heure et demie, elle attend, grand'mère Aubierge, « comme ça », sans que « ça vienne de nulle part ».

Au village, seuls les chiens et les poules sont restés, pas un être humain.

Voilà que sur la route ça fait un grand bruit.

Le bruit s'approche.

Des soldats.

Ils entrent au village, dont le seul habitant semble être cette vieille-là, sur le seuil, avec un chat près d'elle. Ils la regardent étonnés.

« C'est-y des beaux gars », que se dit Aubierge, comme ils la dépassent, saluant.

» Ceux Anglais, c'est-y poli, c'est-y prop', tout de même », que se dit encore la vieille.

Il en passe, il en passe, des Anglais ; jamais le village n'a été tant plein d'hommes.

— Ça coule épais comme une panerée d'haricots qu'on renverse, — dit Aubierge à son chat.

Mais voilà que devant elle, un officier s'arrête — qu'il arrête toute la colonne.

— Vous êtes seule ici, madame? — fait-il avec un sourire.

— Tous ceux de chez nous sont dans les bois pour voir les Anglais ; je crois ben que c'est moi seule qui les vois, à cette heure, mon bon monsieur.

L'officier saute alors de sa selle, et s'approche de grand'mère.

— Mais quoi que vous me voulez, monsieur l'Anglais, — qu'elle dit, un peu effarouchée.

— Ce que je veux... Vous embrasser, madame.

— M'embrass...

— Oui bien, j'ai en Angleterre une bonne grand'mère de votre âge.

Un si beau cavalier, pensez-donc ! Si bien mis, tout en jaune, si propre, avec des mains si blanches qui ne sentent point du tout le fumier ! Elle en est rouge d'orgueil, grand'mère.

Quand c'est fait, l'officier, après un beau salut, enfourche sa monture ; la colonne repart, soulevant la poussière, les derniers hommes tournent sur la route... et juste à ce moment-là, s'en reviennent ceux du pays par l'autre côté. Ils n'ont point vu d'Anglais.

— C'est moi qui les ai vus ! — crie grand'mère, rayonnante, — sont tous jaunes, « ceux » Anglais.

— Sont tous jaunes, vous dites grand'mère ! Et vous ont-ils parlé, les Anglais?

— Même, ils m'ont embrassée...

De maison en maison, la nouvelle se répand, et le lendemain au village, on raconte sous les portes :

— Vous savez-t-y, voisine? C'est le roi d'Angleterre qu'a embrassé Aubierge.

***

LA MAISON A SAINT VINCENT

C'est la maison au père Ganne qu'on appelle ainsi.

Elle est au milieu du « pays », au croisement des deux routes — bonne place pour une auberge !

Le grand-père de Ganne, dans son temps, était aubergiste à cette place, et l'on y voit encore, à la manière d'autrefois, une niche au-dessus de la porte, — dans cette niche, la statue de saint Vincent.

Saint Vincent, vous le savez, est patron des vignerons. On le représente toujours une serpe à la main, avec la robe, la tonsure. Car il était moine, ce brave vigneron, qui fit chrétiens les gens de par ici et leur enseigna la culture de la vigne. Mais il y a belle de ça !

Le père Ganne, lui, n'est pas aubergiste, il fait valoir ses terres.

Il l'aime, sa terre, à s'en faire mourir. Il aime ses vaches, il aime son cheval, son « Blond ».

C'est, je crois, sa femme qu'il aime le moins, ma foi, sans s'en douter. On est souvent comme ça, dans les campagnes. On a tant d'ouvrage avec le « bestial » et les champs qu'on ne peut plus penser à autre chose.

Et puis une femme, ça ne coûte pas comme une vache ou un cheval si ça meurt !... Dame ! nous mourons tous ! Que voulez-vous !

Quand les Boches vinrent pousser une pointe jusque dans

notre village, les premiers jours de septembre 1914, fallait voir dans quel état se mit Gannette, la femme de Ganne.

Quelques vieux se rappelaient 70. De ce temps-là, quand les Prussiens s'étaient avancés, on avait mené toutes les bêtes cacher dans les bois, mais « le monde » était resté au pays. On n'avait pas trop souffert.

Cette fois, à voir depuis quinze jours les réfugiés qui encombrent les routes et à lire les journaux, la peur vous prend.

Tout le pays parle de s'en aller, puisque c'est qu' « ils » approchent.

Gannette ne « cloue » plus l'œil de la nuit.

Un matin, elle fait comme les voisines ; elle empile des draps, des matelas, des coffres, des édredons, des miches sur sa voiture, et Ganne attelle son Blond.

— Quoi qu'on va faire des vaches? — dit-il.

— Faut les y emmener.

— T'es folle, vrai ! È « pouvont » pas courir, ceux bêtes.

— Alors, laisse la porte de l'étable ouverte, elles trouveront bien à manger dehors.

Ganne secoue la tête, et détache le licol aux bêtes.

— Allons, y es-tu? — crie Gannette juchée sur sa voiture qui a l'air d'une tour branlante. — A traîner comme ça, y nous prendront bien en route, les Prussiens, v'là déjà tous les autres partis !

Ganne enfile sa veste des dimanches et sa casquette neuve, sans plus se presser. — C'est-y lui qu'a demandé à partir?

Il s'installe de biais sur l'un des brancards et, hue ! Blond ! on s'ébranle. La tour ballotte et menace de crouler.

On va comme ça, à la suite des autres, on ne sait pas où, là, où ne seront pas les Prussiens.

Paraît que les Anglais sont dans le pays depuis quelques jours. On tombe dans une troupe d'Anglais, qui vous font ranger au côté de la route, dans les champs, pour passer.

Quand ceux-là sont loin « n'en » vient d'autres, pensez voir, des hommes qu'ont des jupes courtes et des genoux nus. Ceux-là font faire demi-tour ; faut se rabattre « au droit » de la route, dans un petit chemin de ferme.

Alors là, c'est déjà le soir, on est au moins trente voitures autour d'une mare aux canards ; plus personne à la ferme.

On sort les matelas par terre, et on se couche comme ça, sur le fossé comme des lièvres. Qui aurait jamais cru que pareille chose arriverait à Gannette !

Au matin, plus de père Ganne. Il a filé au petit jour en disant à Claude :

— J'en ai assez de c'te carrousel. M'en retourne voir les vaches.

Deux jours après revenait aussi Gannette avec les trente voitures qui étaient tombées dans les Prussiens, après avoir viré sur toutes les routes du canton.

Les Prussiens, — heureusement ! — ne passèrent que deux nuits au pays, ça commençait à mal tourner pour eux, près de Paris.

Au troisième matin, Gannette, en portant le picorée aux poules, se trouve là, bien en face d'un Anglais qui entre dans sa cour... plus de Boches.

L'Anglais — un Écossais — porte une petite jupe sur des genoux demi-nus.

« Qu'est-ce qui veut, ce « carnaval », se dit Gannette, en soi.

— Bonjour, madame ! — dit la jupe, en excellent français, — est-ce que vous avez des œufs?

L'idée de vendre « qu'euqu'chose » remet « les sangs » à Gannette.

— Mais oui, mon bon monsieur, on a entendu déjà « cloqueter » les poules. Combien voulez-vous d'œufs? Vous savez, ils sont chers : on n'a rien, pus de grain, pus d'avoine pour les nourrir.

La jupe sourit. Les paysannes de France ne vendent pas bon marché !

— Entrez, dans la maison, monsieur, j'vas vous les « tortiller » dans un papier.

L'Écossais avance sa chaise près du feu, pendant que Gannette y jette une bourrée qui pétille.

— Chauffez-vous, le vent est « harleux », — dit-elle.

— Alors, madame, vous venez d'avoir les Boches? Vous ont-ils fait peur?

— J'sais s'ment pus comment que ça m'a fait, tant j'ai la tête retournée, rapport à Ganne qu'y z'ont voulu fusiller hier soir.

— Ils ont voulu fusiller quelqu'un des vôtres?

— Oui, « l'mien », rapport à sa lanterne. J'vas vous dire, « l'mien » il a ses habitudes, et rien n'y fera changer, ni le pape, ni la lune. C'est comme ça qu'il a manqué se mettre si mal avec les Prussiens.

» A chaque soir, vous savez, quand il a fini la soupe, il abreuve not' cheval, avec c'te lanterne qu'est là, « rencoinnée » dans c'te cheminée.

— Bien, bien, — fait la jupe.

— Quand les Prussiens sont été venus, il a fait de même. C'est un homme qu'a jamais les deux pieds dans le même sabot, vous comprenez ! Faut qu'y remue comme un hochet.

» Mais v'la t'y pas, quand y le voient passer avec c'te lanterne...

A ce moment, Ganne pousse la porte :

— V'là qu'elle raconte encore cette histoire ! Laisse donc, tu sais même pas comment que c'est arrivé, tellement t'avais « les sangs » retournés. A preuve que tu dis que j'abreuvais le Blond, quand c'est que je « raffourais » les vaches. J'vas vous le dire, moi, monsieur...

» Donc, c'est que j'étais là, le soir, à raffourer les vaches. V'la qu'y-s-arrivent. Un officier me dit, en français comme vous et moi : « Donne ta lanterne. » — Alors j'lai donnée. Et pis il lit une lettre.

» Et pis j'leur z'y demande : « C'est-y fini? J'voudrais ben ma lanterne. »

» Mais celui de la lettre répond : « Dis donc, les Anglais ont passé ici, il y a quelques jours, combien étaient-ils? »

» — Pour ça, je ne saurais vous renseigner, monsieur, y me l'ont point dit !

» Alors, comme ça, il tire son revolver, et il me dit : « Tu ne veux pas parler ! » — et il fait signe à un soldat de me tenir les bras par derrière.

» Alors, je me fâche, et je crie : « Lâche-moi, toi ! j'ons été soldat « devant » toi, cuirassier au 27e ! » — J'tions froissé, vous comprenez. J'ons ouvert ma chemise des deux mains et me plantai là ! « Allez-y, que j'leur dis, si ça vous fait plaisir. Si vous me tuez, j'mourrai toujours pas de souffrance ! »

» Quand il a vu ça, celui de la lettre, que j'étions ben « résous », ça y a donné du respect.

» — Voyons, que j'y dis, vous me demanderiez combien que vous êtes, vous autres, que j'pourrais pas l'dire. Ben, c'est la même chose pour les Anglais. On sait ben, chez nous, connaître un troupeau de bœufs ou de moutons, mais des soldats, qu'en a comme des fourmis partout... Heureusement qu'en vient pas souvent ici !

» Alors y m'a laissé rentrer. Mais le c... ! vous croyez pas? il a gardé ma lanterne. J'la retrouve que de ce matin, sus l'fumier ! — pensez-voir !

— Vous l'avez échappé belle, — dit l'Écossais, — ils ont cru que vous faisiez des signaux avec votre lanterne.

— Hé! je comprends, je comprends ! c'est ben comme ce que vous dites ! c'est ben ça ! qu'ils ont pensé, pour me traiter de la sorte !

Les œufs à Gannette attendent là, sur la table, tortillés dans leur papier.

— Combien, madame ? — dit la jupe en les prenant.

— C'est dix sous l'œuf.

— Dix sous !... Voilà...

Comme il passe la porte, il se retourne et voit au-dessus de lui la statuette du saint.

— Dites-moi, qu'est-ce que cette bouteille là-haut? est-ce un souvenir des Boches?

— Ça, monsieur, c'est la bouteille à saint Vincent, patron des vignerons.

— Et pourquoi a-t-il une bouteille?

— Oh ! c'était l'habitude chez nous, le jour de Saint-Vincent, d'y mettre à côté une bouteille, elle restait là toute l'année. On y offrait même du champagne à saint Vincent. C'était, disaient les vieux, pour qu'il emplisse mieux nos barriques.

— Oui, monsieur, on n'a plus croyance à c'te chose, à présent, — dit Gannette. — Savez-vous ce que font les hommes aujourd'hui? Ils boivent le vin de la bouteille, et mettent de l'eau au saint. C'est ben pour ça que je dis comme monsieur le curé, que saint Vincent s'a « revengé », qu'il a permis « ceux » maladies qui « offensent » nos vignes.

— Allons, allons ! quoi que tu racontes, — dit Ganne, — avec te vieilles histoires !

L'Écossais se frotte le front un instant. Saint Vincent, saint Vincent ! mais c'est un moine de chez lui, venu en France, autrefois, autrefois !

Il dit ça à Gannette.

— Peut-être ben, peut-être ben ! — qu'elle répond, par politesse, mais peu confiante en la chose ; — toujours qu'y portait pas des cottes de femmes comme vous !

La jupe se met à rire.

— Demain, madame, aurez-vous d'autres œufs?

— On voira, — dit-elle.

Et voilà l'Écossais parti.

— Tu sais Ganne, « ceux cottes », ça me dit ren du tout. Y viennent pour des œufs, mais pourraient ben cacher aussi une poule là-dessous..., ça doit être pour ça qu'y l'aviont inventée !

LA CHEMINÉE DE L'AIEULE

Il pleut dehors, les chemins sont « coulants » ; à chaque bourgeon des pommiers pendent des gouttelettes.

Naïs a par deux fois ouvert la porte pour regarder la cour.

— Non, pas possible de se mettre su' les chemins, c'est un jour pour « faire les haricots ».

Et l'on entend ses sabots lourds monter l'escalier du grenier.

Elle redescend bientôt portant une pleine panerée de flageolets.

Du revers de sa main, elle essuie la table, et v'lan... v'là toute la corbeille vidée en tas, au milieu.

— Allons, Pauline, — fait-elle en appelant par le petit carreau, — tu viens aux haricots?

Les deux femmes, l'une bien en face de l'autre, plantent leurs grosses cottes sur les bancs ; elles envoient un coup de poing dans leurs tabliers bleus, pour faire une poche entre les genoux, et chacune amène devant elle un petit tas blanc.

Leurs dix doigts, agiles malgré la terre et les gerçures,

courent au milieu des grains. Les mauvais filent à droite. les bons sur le rebord de la table, d'où par petits groupes, ils coulent dans la poche, entre les genoux des femmes.

— C'est-y ouvrageux, c'est-y ouvrageux les haricots, tout de même !...

Quelqu'un frappe à la porte.

— Qui que c'est?... Entrez !

On entre.

C'est un sergent, un petit blond, bien mis... un bourgeois.

— Quoi que voulez?... — dit Naïs qui n'aime pas les soldats.

C'est un vieux préjugé qui ne se passe pas, vrai ! depuis que son « petit » est parti.

— Je voudrais vous demander, madame, si vous ne me loueriez pas une chambre?

— Une chambre !... Où que vous voulez que je prenne une chambre !... J'ons pas de chambre !...

Et ses doigts marchent de plus belle.

— On m'a dit que celle de votre fils est vide, puisqu'il est aux armées.

— J'ons mes pommes, là dedans, depuis qu'il « a » parti !...

— C'est bien difficile de se loger ici, — reprend le sergent. — Pourtant je paierai bien et je ne dérangerai personne. Dans une maison, on me répond : « J'ai mes oignons dans c'te chambre. » Dans une autre : « Non, mais, vous ne voudriez pas ! j'ai mes lapins là dedans ; je peux tout de même pas les coucher dans mon lit !... »

— Quoi que vous voulez que j'y fasse, à ça, moi, — dit Naïs...

Le sergent s'est approché de la grande cheminée où pétille une bourrée tout entière.

— Vous permettez, madame ; on n'a pas souvent de flambées au front.

Voyant qu'on ne parle plus de logement, Naïs se radoucit.

— Alors, vous venez aussi de c'te « batterie » là-bas? Vous auriez-t'y pas vu le régiment à mon garçon, des fois? C'est le quarante-cinquième.

— Non, madame, on est si nombreux !...

— Vous croyez-t'y pas que ça va finir bientôt, c'te guerre?

— Qui peut dire ça !...

Pendant ce temps, les petits flageolets continuent à pleuvoir dans le tablier des femmes.

Un silence.

Le sergent se penche pour regarder la plaque de fonte derrière les landiers, une grosse plaque enduite de fumée et de suie, où l'on distingue avec peine deux personnages, deux chasseurs qui portent un cerf :

— C'est vieux ça?...

— J'lons vu toujours là, et mon père l'a vu là ; et ma grand'mère aussi.

Le sergent prend une baguette pour dégager des cendres une date qu'il aperçoit tout en haut.

Voilà qu'en relevant sa baguette, il accroche quelque chose ; ça tombe en sonnant creux.

— Quoi... un sabot... Vous gardez un sabot de Noël pendant toute l'année ; il est fumé comme un jambon !...

Il retourne dans ses mains le sabot qui a une forme drôle et fine.

— Ça, monsieur, c'est un sabot qu'a cent quarante ans. L'aïeul qu'était sabotier quand il a acheté c'te maison, et il a continué de l'être après, et il a mis dans c'te cheminée le sabot de noces à sa femme, qu'il avait fait lui-même. Il l'a mis là pour que ça porte bonheur à toute la maisonnée. Le sabot a resté où que l'aïeul l'avait placé, et tout le monde, cheux nous, a toujours eu du pain et du cidre assez.

— Depuis cent quarante ans, votre famille habite ici?... — fait le sergent avec admiration.

— Tirez donc voir qu'qu'chose qu'est au fond du sabot, c'est une lettre.

— Une lettre y est, en effet, toute pliée, toute jaunie.

— C'est un garçon au sabotier qu'a envoyé c'te lettre quand il était prisonnier, je ne sais pus chez quelles gens, on dit que c'était du temps qu'y avait Napoléon... Vous pouvez lire.

C'est d'une belle écriture, à la mode ancienne, avec des fioritures, de la main d'un écrivain public ; sûrement un paysan de l'époque n'écrivait pas comme ça.

Le sergent regarde le sabot, regarde la lettre, regarde la cheminée... Une même famille depuis cent quarante ans suspend chaque jour son pot à cette crémaillère !...

Lui, il vient des régions de massacre, où tout croule et flambe... et meurt !... Se peut-il qu'il y ait encore des maisons, où, malgré la guerre, des femmes paisiblement trient leurs haricots et pétrissent leurs fromages !...

Il pousse sa chaise vers la table, et, distraitement, joue avec des flageolets.

— Moi, aussi, j'en ai trié quand j'étais petit, chez ma bonne grand'mère, une paysanne lorraine.

— Quoi, un monsieur comme vous !

— Oui ! Mais sa ferme n'est plus, les Boches l'ont brûlée, et la pauvre grand'mère n'est plus, et je n'ai rien appris des miens depuis trois longues années.

» Vous ne savez pas ce que c'est, madame, d'avoir conservé son toit et son foyer, — fait-il en regardant le petit sabot drôle et fin. — Il faut avoir tout perdu, pour comprendre cela.

Il se lève.

— Allons, merci tout de même, pour cette bonne heure passée au coin de votre feu.

Il a déjà mis la main sur le loquet de la porte.

— Attendez, — crie Naïs, — dites voir un peu... Si ça vous gêne pas de coucher avec « ceux » pommes, ce soir, on vous « reblanchira » le lit à mon garçon... Pis demain, si c'est qu'elles vous dérangent, on les montera dans la chambre aux grains ; mais faudra m'y envoyer un homme pour m'aider, et pas un feignant, dites, car c'est ben ouvrageux.

L'IMAGE SAINT MARTIN

Le Vent-du-haut dit au Vent-du-Bas :

— L'ami ! regarde comme les épis se dorent, comme les avoines mûrissent et les fruits se gonflent. J'ai une folle envie de courir la plaine sous le soleil qui brûle et de me jouer dans ces belles récoltes. Viens-t'en, nous nous reposerons ensuite sur la Butte, où, dans la vieille église, nos voix chantent comme l'orgue.

Vent-du-Haut et Vent-du-Bas s'envolent tous deux, rasant les plaines. Déjà commence la fenaison. Là où ils passent, les

femmes abandonnant la fourche, dénouent leurs fichus, les hommes laissent retomber leur faux.

Tous disent heureux :

— La bonne fraîcheur qui vient! pendant que les Vents éparpillent le foin chaud.

L'église Saint-Martin se dresse depuis des centaines d'années sur la butte de Venteuil. Elle domine la contrée verte. De loin on l'aperçoit avec son clocher gris, sa ceinture de tilleuls.

Devant son porche s'étendent deux longs bacss de pierre où personne ne monte plus s'asseoir, ni rêver, depuis que le curé a fait en bas une église neuve, entre la mairie et l'école. Personne n'ouvre plus cette petite porte de chêne, aux gonds rouillés, et les Vents sont à présent les seuls fidèles à Venteuil.

Aussi, quand ils arrivent pétulants, rugissants, les vieilles têtes de granit qui grimacent aux colonnes, ouvrent plus larges leurs bouches. Le saint Martin en pierre peinte, sourit au-dessus du portail, car il apporte l'air des grands chemins, qu'il a tant parcourus, quand il était soldat.

Les Vents s'engouffrent sous les nefs par le chœur aux vitraux troués; ils s'amusent, sifflent et chantent à travers les fenêtres qui cliquettent, ils balancent la grosse corde des cloches, puis, violemment, leur tourbillon ouvre la porte de la tour et monte en spirale jusqu'aux combles qu'il remplit de ses voix.

Saint Martin, sur son cheval blanc, rêve, face à l'autel.

Depuis six cents années qu'un seigneur de Nollongues l'y mit en revenant de Terre Sainte, il a vu bien des choses et bien des gens passer.

Que de fois les habitants de Brie vinrent l'implorer contre la peste, la grêle, l'invasion ennemie! N'était-il pas le patron de la France?

Jeanne la Pucelle, en armes, et l'étendard au poing, pria toute une nuit devant son image.

Une fête, autrefois, attirait tout le pays; mais depuis longtemps, le grand portail ne s'ouvre plus devant la procession

fleurie. Rien ne rompt à présent le cours des années ; elles coulent comme de longs siècles gris !

Le bon saint Martin pense que les temps sont changés, que le monde est guéri de la peste, de la guerre, de la grêle, à présent qu'on ne vient plus le prier... Il prend son mal en patience, comme un brave homme de saint. Mais saint Martin s'ennuie, s'ennuie, s'ennuie... et les vieilles têtes de pierre des colonnes s'ennuient, s'ennuient... s'ennuient...

***

Un soir, Vent-du-Haut et Vent-du-Bas accourent fort agités. Après une musique infernale dans l'église ils se calment et se ramassent sous la voûte où ils chuchotent en sourdine.

Saint Martin, depuis sa niche, entend des mots étranges.

Les Vents disent :

— Anglais... soldats... capitaines...

D'autres mots encore tout à fait inconnus :

— Canons... tranchées... baïonnettes...

Le bon saint Martin finit par comprendre qu'ils parlent de la guerre, cette chose morte depuis tant d'années, comme la peste.

Morte, croyait le bon saint !

Quoi ! l'ennemi est rentré au doux pays de France?

« Quel ennemi? l'Anglais? — Jeanne la Pucelle reviendra-t-elle prier à Venteuil, avec tout son peuple? »

Un mouvement d'orgueil anime le bon saint.

Vent-du-Haut murmure :

— Les Anglais seront là demain.

« Les Anglais ! ce sont bien eux encore ! Voyez !... » se dit le saint.

Alors, le protecteur de tant de cités et de tant de villages, se met pieusement à prier pour la France.

***

Un jour passe, et le bon saint demeure tout agité.

Au soir, par les vitraux cassés, arrive le bruit du tocsin ; il sonne sur la plaine.

Bientôt, une rumeur se rapproche, des voix encerclent la Butte. Saint Martin sent qu'on ébranle la grosse porte. Elle cède, et voilà plusieurs hommes debout dans son église.

Ce ne sont pas des paysans d'alentour, ce sont des étrangers.

« Les Anglais? » se dit saint Martin.

Et ces hommes en appellent d'autres encore. On installe de lourdes masses, juste au-dessous du portail. Tout s'agite et court incompréhensiblement !

Bientôt un orage épouvantable se déchaîne.

Tonnerre ! foudre ! grêle ! La vieille église tremble.

Jamais le saint n'a entendu tel vacarme. Les corneilles s'envolent, éperdues, la vieille cloche s'ébranle, les tilleuls se tordent et gémissent.

Les masses énormes, sous le portail, se mettent à tonner aussi, à cracher ; saint Martin pense à l'Enfer, au Jugement.

... Voici l'étendard blanc de la vierge, troué par quelque chose, le dais de la chaire s'abat...

Soudain un craquement horrible : le clocher se fend...

Un silence de mort.

Des hommes reviennent en hâte pour mouvoir les grands monstres qu'ils sortent de l'église.

Des ordres sont lancés, rauques, brutaux.

Et voilà qu'on crie :

— Emportez la statue, elle est belle !

Comment? saint Martin, lui, sortir de son église? Saint Martin placé là par le seigneur de Nollongues, au retour de Terre-Sainte? Mais à quoi pensent-elles, ces brutes? Saint Martin, lui, le patron d'alentour ! Allons donc !...

Plutôt se laissera-t-il choir et réduire en morceaux !

Des hommes se pressent déjà sous le regard des chefs. Ils passent des cordes au cou de la statue. La tête du cheval sort de la niche... Le poitrail la suit.

Alors, oh ! miracle ! saint Martin éperonne, saute avec son cheval, et la masse de pierre s'abat, lourde, sur les deux chefs.

*
* *

Un paysan entra dans l'église quelques jours après. Le clocher était tombé sur son champ.

Saint Martin barrait le grand portail.

— Heu ! notre saint est tombé, comment ne s'a-t-il pas fendu en venant de si haut? il n'y a que son chapeau et son pied de partis.

Le bon saint Martin aurait bondi de joie, s'il l'avait pu, à cet accent familier.

Le vieux se baisse pour ramasser les morceaux.

— Ça peut se recoller, — dit-il, — bien sûr qu'on a dû payer cher notre saint, dans les temps d'autrefois. Un morceau de pierre comme ça, c'est pas un jour qu'il faut pour la tailler.

Comme il se relevait, voilà qu'il se cogne à quelqu'un debout devant lui, quelqu'un venant d'entrer et qui fixe la statue.

— Hé, monsieur l'Anglais ! vous regardez notre saint ; les Allemands l'ont bien arrangée, notre église, pas vrai.

Au nom « d'Anglais » saint Martin tressaille... Ça n'était pas les Anglais, sur lesquels il s'était laissé choir?

— Oui, mon ami, — répond le capitaine, — elles ne respectent rien, ces brutes. Mais, dites-moi, c'est une bien vieille statue qui est là, très belle.

Saint Martin voudrait crier qu'il est aussi ancien et vénérable que l'église.

Le paysan répond :

— Heu ! une vieille pierre ! on l'a laissée là, quand on a bâti notre église nouvelle, elle était trop lourde, et puis, des gens disent que ça n'est plus la mode ; moi je dis que c'est des choses qu'on doit garder tout de même.

» Autrefois on faisait la procession pour le saint, — et, ça vous paraîtra drôle, monsieur l'Anglais ; on disait chez nous que c'était rapport à notre Jeanne d'Arc, vous savez, que vos Anglais ont brûlée, dans le temps d'autrefois.

» On disait aussi que Jeanne d'Arc avait prié dans cette église avant d'aller se battre à Provins, pas loin de chez nous, et que notre saint lui avait donné la victoire, sur vous autres, les Anglais.

— Oô ! ôô ! — fit le capitaine, — racontez-moi cela, mon ami.

— Monsieur, je n'en sais pas plus ; c'est des histoires qu'on disait ; mais c'est curieux tout de même, que ça soit vous, qui avez chassé les Prussiens de dessus la Butte, cette fois, puisqu'on nous dit que vous avez fait des « mauvaisetés » contre nous, jadis.

L'Anglais rit et tape sur l'épaule du bonhomme.

— C'est pour faire oublier qu'on a brûlé Jeanne d'Arc ! mais, dites, c'est peut-être le vieux saint qui nous a donné la victoire, à nous, cette fois, puisqu'il protège si bien son pays contre l'envahisseur. Nous serions ingrats de le laisser à terre ; je vais appeler mes hommes pour le mettre en place. Où donc le placerons-nous, votre saint? — demande le capitaine.

— Là, au-dessus du portail.

Et bientôt saint Martin se sent soulever, enlever par de larges mains puissantes...

Quand il fut dans son ancienne niche, avec un bouquet tricolore à ses pieds, tout rêveur, il contempla le fond de son église.

« Les Anglais m'apportent des fleurs, mes paroissiens m'oublient ! — Décidément, c'est à n'y plus rien comprendre ! »

Il regarda le soleil jouer dans les vitraux.

Le soir tombait.

H. ROSNOBLET

L'OPINION EN RHÉNANIE

Peu de gens, en France, ont cru dès l'abord à la Révolution allemande (novembre 1918). L'opinion publique, mal éclairée, mais d'instinct sûr, s'est méprise sur la gravité immédiate des événements, mais a deviné leur sens profond : quelques jours de violence et un brusque changement de régime ; mais de Révolution, point.

Le peuple allemand, dominé par d'autres maîtres, n'était pas devenu souverain. Les journées de novembre 1918 avaient jeté bas quelques hommes, sans toucher aux institutions de l'État. Un mois plus tard, le 15 décembre, à Trèves, pour répondre à une question du maréchal Foch, M. Erzberger lançait un télégramme aux 24 régions de Corps d'Armée : le lendemain même, il recevait toutes les réponses ; la machine restait intacte.

Les craintes, cependant, grandissaient. Le Gouvernement de Berlin, pour obtenir des Alliés certains ménagements, enflait à tout propos les difficultés intérieures, et prenait, dans ses dépêches de Nauen, des apparences moscovites. Le jeu, habile, n'était pas sans danger. On vit des mouvements populaires et des combats de rue. Mais on ne vit toujours pas de Révolution.

Le 19 janvier 1919, fut élue l'Assemblée de Weimar, et l'ordre aussitôt se rétablit. Point de cahiers, point de revendications ; nulle pensée, nulle vérité ne sortait du peuple ;

nulle forme nouvelle ne modelait son esprit. Le peuple allemand, une fois de plus, votait pour ses maîtres ; les maîtres, toujours, étaient à Berlin ; les social-démocrates avaient pris la place des hobereaux.

C'est alors, cependant, qu'en diverses régions de l'Empire des esprits éclairés s'inquiétèrent et osèrent revendiquer, à voix nette, des droits nouveaux, des libertés inconnues. Ils s'avisèrent que l'Allemagne représentait dans le monde une sorte de monstre anormal. Plusieurs États, unis entre eux pour former une patrie, liés par des engagements contractuels, mais entièrement guidés, entraînés, dominés par l'un d'entre eux, plus fort et plus étendu à lui seul que tous les autres ; ce même État, la Prusse, formé d'éléments dissemblables, dominé, entraîné, guidé par l'une de ses provinces, par la vieille Prusse berlinoise. En sorte que les descendants de Frédéric, ayant asservi le Hanovre et la région rhénane, se servaient de l'une et de l'autre pour imposer leurs volontés aux Germains du Sud, utilisant pour étouffer l'Allemagne les voix mêmes qu'ils étouffaient au sein de la Prusse.

Donc, un jour, un jour de défaite, il devint clair aux yeux de quelques-uns que tout serait changé dans l'Empire si les provinces occidentales s'instituaient en États : la vraie Prusse, réduite à ses proportions réelles, ne serait plus qu'un des instruments du concert, et le chef d'orchestre resterait à trouver.

Là serait la Révolution véritable, le changement profond qui marquerait en Allemagne une ère nouvelle ; ce serait, alors, un grand départ vers l'avenir et les gémissements de la paix malheureuse seraient couverts par le chant sonore d'une naissance et d'une création.

*
* *

Plus que jamais, au cours des élections dernières (février 1921), ces vérités sont apparues, vivantes. Chacun, suivant sa mesure, a contribué à leur donner de l'éclat. Chacun, et d'abord les hommes de la vieille Prusse.

« La Prusse est en danger. Depuis deux ans, la Socialdemocratie détruit l'autorité de l'État, et ruine la majesté de la loi.

La Prusse, fidèle à ses vertus traditionnelles, peut seule nous sauver. On veut détruire la Prusse. La Prusse et l'Allemagne ne font qu'un. Combattre pour l'Allemagne, c'est combattre pour l'unité et pour la force de la Prusse. »

Des milliers de feuilles volantes répandaient cette doctrine et propageaient le danger.

Voilà les libelles du parti populaire. Voici, plus violents encore, ceux du « parti national » : d'un côté la vue de Strasbourg, avec cette légende : « Allemand, n'oublie pas, sois fort et fidèle ; et de nouveau t'appartiendra ce que Dieu t'a donné. Les corbeaux volent autour du rocher ; mais ce que nous avons perdu nous devons le reprendre. » Au verso de la feuille, le souvenir de 1813, et cette phrase non équivoque : « Il faut vaincre. »

Mieux encore ! Voici une vignette : le portrait de la reine Louise. En haut, « 1807, Tilsitt ; 1920, Versailles ». En bas, « Confiance, espoir ». Des lettres, des journaux, les paquets ficelés à la hâte dans les boutiques, les prospectus des théâtres, les échantillons des marchands parviennent aux électeurs affublés de cette image.

« La guerre est l'expression la plus sublime et la plus sacrée de l'activité humaine. Pour nous aussi, sonnera un jour l'heure joyeuse, la grande heure de la Bataille ! Oui ce sera une heure grande et joyeuse, et nous pouvons la souhaiter secrètement. Il faut qu'au plus profond du cœur allemand vive le plaisir de la guerre et le désir de la réaliser, car la victoire n'appartient qu'au peuple qui marche à la guerre en chantant, comme à une fête... Nous voulons rire à gorge déployée des vieilles femmes portant culotte d'hommes, qui ont peur de la guerre et qui racontent en pleurant qu'elle est terrible et cruelle. Non, la guerre est belle : qu'elle soit le paradis de la jeunesse allemande. » Ceci est écrit dans le *Courrier de la jeune Allemagne*, du 25 janvier dernier.

Tel fut le thème de la campagne prussienne. Le « parti populaire et le « parti national » le chantèrent, et, dans presque toute la Prusse, battirent les partis de gauche. Le Gouvernement les soutint en secret. M. Simons fit la tournée des grandes villes pour protester contre l'Accord de Paris, pour crier la misère de l'Allemagne : cependant le Trésor alimente

par millions le Heimatdienst, et les soldats de la Reichswehr, dans la Ruhr, sont mieux nourris que les ouvriers mineurs.

***

Il est une région d'Allemagne où les partis de droite furent battus. C'est la région peut-être où ils escomptaient le succès le plus large. Depuis deux ans, les soldats de France y vivent parmi le peuple. Tout a été fait pour dresser le peuple contre eux. Des calomnies répandues, des atrocités inventées, des mensonges dans les journaux, des réunions préparées avec soin, où le Chancelier de la République nouvelle venait justifier l'Empereur Guillaume. Au mois de novembre 1920, M. Fehrenbach et M. Simons, à Cologne et à Aix-la-Chapelle, surprenant la bonne foi des autorités anglaises et belges, ont prononcé des discours de révolte. Ils ont feint d'oublier que les revendications rhénanes sont pressantes contre la Prusse, que les ministres, venus depuis un an sur les rives du Rhin, M. Hirsch et M. Koch, ministres prussiens, M. Raumer, ministre des Finances de l'Empire, en ont rapporté à Berlin l'impression et la crainte, qu'un fonctionnaire, M. de Falkenhayn, pour les avoir traitées avec mépris, a été vilipendé par toute la presse locale jusqu'à rendre son déplacement nécessaire. Dans leurs discours violents, loin d'apaiser les mécontents, les ministres ont accablé la population rhénane du poids de ses prétendues souffrances, et ils ont accusé les Armées de l'Entente de maintenir sur le Rhin un régime de terreur.

***

Cependant la Haute-Commission Interalliée poursuivait, sans fléchir, sa politique libérale. L'état de siège renforcé subsiste encore en Allemagne : sur la rive gauche du Rhin, dès le 10 janvier 1920, le jour même où le Traité de Versailles entrait en application, l'état de siège était levé, les libertés publiques rétablies. Trois mois plus tard, en mars, tandis que le coup d'État de Kapp bouleversait Berlin, tandis que la Reichswehr et l'armée rouge se heurtaient en Westphalie,

la rive gauche du Rhin restait paisible, la circulation sans entraves, la correspondance sans contrôle. Depuis un an, le peuple Rhénan ne peut se méprendre sur la politique de confiance et d'apaisement que nous avons proclamée et qui inspire tous nos actes. Il vit en paix avec nos soldats. Il tient l'occupation pour une nécessité profitable. Il ne veut pas d'une nouvelle guerre, qui se déroulerait chez lui et qui dévasterait ses maisons. Il voit que la Prusse veut maintenir l'esprit de guerre, et que nous voulons imposer l'esprit de Paix.

Aussi les ordonnances de la Haute-Commission Interalliée sont-elles obéies et respectées. Le 18 janvier 1921 les fonctionnaires prussiens, les étudiants en casquette voulaient célébrer le cinquantenaire de l'Empire et du premier traité de Versailles. Une large propagande avait répandu le projet dans les écoles et dans les associations sans nombre où se plaisent toujours les Allemands. La Haute-Commission estima que des manifestations extérieures, pour le moins déplacées, risquaient de provoquer des réponses de la part des soldats alliés, et de troubler le bon ordre ; elle les interdit : il n'y eut pas une tentative d'infraction, même dans les villes sans troupes. Seul M. de Starck, commissaire du Reich, protesta. Des étudiants de Bonn allèrent chanter et boire dans une ville de la rive droite; sur la rive gauche, il n'y eut ni banquets ni cortèges. Ce ne fut pas crainte ni platitude : ce fut seulement la preuve de l'autorité morale qu'ont acquise, par leur politique saine et loyale, les représentants des Puissances alliées.

La paix n'est pas rétablie dans le monde. Les gouvernements se heurtent sans cesse dans le conflit des intérêts nationaux. Mais sur le Rhin la paix est rétablie mieux qu'ailleurs. Et c'est sans arrière-pensée que le Haut-Commissaire de France et le général commandant l'armée ont été, le 2 novembre, déposer une gerbe de fleurs, au cimetière de Mayence, sur la tombe des soldats morts à la guerre en faisant leur devoir dans l'armée ennemie. C'est sans arrière-pensée, que le 25 décembre, malgré les tentatives d'intimidation de la propagande prussienne, les petits enfants des villes rhénanes accoururent chercher leur part aux arbres de Noël préparés dans les écoles françaises.

***

Vinrent donc les élections du 10 février 1921. M. de Starck, commissaire d'Empire, tenta une manœuvre. Il demandait à la Haute-Commission d'exempter les réunions électorales de la déclaration préalable, imposée par elle, conformément aux coutumes allemandes, aux organisateurs de toute réunion publique. Si la Haute-Commission refusait, on tenterait aussitôt de faire accroire au peuple que l'occupation le privait de ses libertés. Si elle acceptait, la propagande réactionnaire profiterait largement de la licence, et l'on démontrerait aux rhénans véritables que les Alliés se désintéressaient de la lutte électorale, qu'ils les abandonneraient en toutes circonstances à la vindicte de la Prusse. La Haute-Commission refusa. Le régime institué par elle fut maintenu, sa juste surveillance s'exerça. Mais aucune réunion ne fut interdite, et l'ordre ne fut troublé nulle part. Les Alliés, une fois de plus, assistèrent dans l'impartialité la plus parfaite aux efforts des divers partis, soucieux de ne troubler en rien l'expression de la volonté populaire.

D'un côté, la campagne scandaleuse du parti de vaine résistance qui prend ses racines dans la vieille Prusse. De l'autre, l'attitude bienveillante mais réservée de la Haute-Commission. Les populations rhénanes comprirent. Elles ne se laissèrent pas entraîner, comme les autres populations du royaume, par les rodomontades de la droite. Elles renforcèrent au contraire la position du parti du centre, gardien traditionnel de l'idée rhénane.

***

Pour comprendre le sens véritable de ce vote, il faut se reporter au passé, et suivre l'histoire des élections rhénanes depuis le début de notre occupation militaire.

Les premières furent les élections de l'assemblée d'Empire, au mois de janvier 1919. Dès le milieu de décembre, alors que nos troupes venaient à peine de s'installer sur le Rhin, le Gouvernement allemand demanda la liberté de préparer les élections législatives dans les territoires occupés comme dans le reste de l'Empire. Certains chefs d'armée voulaient inter-

dire les élections ou apporter des entraves à la campagne électorale. Le maréchal Foch, avec cette claire vision des réalités qui caractérise son génie, donna l'ordre d'accorder les facilités nécessaires à la libre expression de la volonté populaire. Les élections du 19 janvier démontrèrent avec clarté les volontés et les tendances particulières des populations de la rive gauche du Rhin. Là-bas dans les plaines de Prusse, le pouvoir n'avait fait que changer de mains. Les socialdémocrates, Scheidemann, Ebert, profondément liés au passé, héritiers du Gouvernement de l'Empereur, avaient repris à leur compte tous les serviteurs de l'ancien régime. Le président de la Prusse rhénane, nommé par le roi de Prusse pour être son représentant dans la province, et derrière lui, Prussiens comme lui, tous venus de l'Est, les fonctionnaires se déclaraient fidèles au pouvoir central. C'était le même pouvoir, sous une étiquette nouvelle. Or, c'est contre ce pouvoir que les Rhénans, le 19 janvier, ont voté.

Ils se sont prononcés, sachant qu'ils se condamnaient à ne pouvoir utilement faire entendre leur voix en Allemagne. Ils ont refusé leur confiance au parti du Gouvernement : et, tandis que dans tout l'Empire les socialistes officiels triomphaient, les provinces du Rhin envoyaient à l'assemblée des hommes du centre. Leurs députés se rangeaient délibérément dans l'opposition. Une fois de plus, écrasés par la majorité, les rhénans se trouvaient incapables, dans l'Empire, de faire prévaloir leurs opinions et leurs intérêts.

Ce vote est d'autant plus clair, que le remaniement des circonscriptions, le vote des femmes, l'abaissement de l'âge électoral, la sécession de la province de Posen, l'incorporation à la Prusse des villes hanséatiques, le droit de vote des soldats, tout faisait prévoir un succès accentué des socialdémocrates pour l'ensemble de l'Empire. Les pays rhénans ont donc voté sciemment contre le reste de l'Allemagne.

Ainsi le parti du Centre recueillait en Rhénanie plus de la moitié des suffrages ; les socialistes officiels, soutenus par le Gouvernement de Berlin, un quart; la droite un dixième seulement.

Dès lors, les députés du Centre rhénan forment à Weimar un petit groupe, décidé à mener la lutte en faveur d'une Répu-

blique rhénane distincte de la Prusse. Réunis à Cologne le 1er février 1919, ils votent à l'unanimité la motion suivante : « Le partage de la Prusse étant sérieusement envisagé, nous chargeons notre Comité du soin de développer les plans de création d'une République allemande occidentale dans le cadre de l'Empire allemand. » Retournés à Weimar, ils se mettent à l'œuvre et tentent de convertir les autres députés prussiens. Ils déchaînent des luttes ardentes à l'Assemblée. Revenus dans leurs circonscriptions, ils rendent compte de leur insuccès. Au mois de février, les députés du Palatinat se livrent à une manifestation antiprussienne. Ils se rendent ensuite à Munich. Ils reviennent pour tenir une réunion en vue d'étudier le statut du « Nouveau Palatinat ». A Cologne, le 10 mars 1919, nouvelle conférence, à laquelle prennent part des hommes de tous les partis : on examine de plus près la création d'un État rhénan et l'on décide de préparer le plébiscite. Réunions analogues et mêmes résolutions à Aix-la-Chapelle le 5 et le 16 mars. Le Comité d'Aix-la-Chapelle adresse une motion en ce sens au président de l'Assemblée de Weimar. Des Comités se forment à Trèves, à Bingen, puis dans un grand nombre de villes. Les députés retournent encore à Weimar, où les joûtes oratoires deviennent de plus en plus vives. Dans la deuxième quinzaine de mars, MM. Kastert, Linz-Barmen et Schlossmann prononcent des discours d'une extrême violence.

Comme il était à prévoir, les députés avaient rempli leur mandat, fait valoir leur programme et rencontré dans l'Assemblée d'Empire l'opposition d'une majorité irréductible. Mais les élections avaient montré la réalité des aspirations rhénanes. Cette claire manifestation aurait permis à la Conférence de la Paix, sans l'opposition absolue des représentants britannique et américain au Conseil suprême, de poser, dans le Traité de Versailles, la question du plébiscite, conformément au principe de la liberté des peuples. Quel n'aurait pas été, au contraire, le déchaînement de patriotisme allemand si les autorités militaires alliées, au lendemain de la victoire, avaient refusé aux populations des territoires occupés le libre exercice des droits que venait d'acquérir l'Allemagne par la Révolution de novembre et par le départ des Hohenzollern !

***

L'Assemblée de Weimar dissoute, les nouvelles élections furent fixées au mois de juin 1920. Le Traité de Paix, depuis le 10 janvier, était en vigueur. Plus de contrôle allié dans les districts de la rive gauche. L'Administration allemande reprenait tous ses droits. Les Alliés tenaient garnison sur le Rhin. La Haute-Commission ne pouvait que veiller à leurs besoins et à leur sécurité. Elle avait proclamé et poursuivi la politique de l'apaisement.

La propagande prussienne, pour empêcher la paix et la confiance de s'établir, ne manquait point de thèmes : les prisonniers retenus en France jusqu'à la fin de décembre, la note de l'Entente exigeant la livraison des coupables, les lourdes charges du Traité de Versailles. Les partis de droite, sans préconiser encore la revanche, commencèrent, dès le mois d'avril 1920, leur campagne, en réclamant la révision du Traité, le retrait des armées alliées, le retour des Hohenzollern. Le Centre, cette fois, était en posture difficile. Avec les démocrates et les socialistes, il avait formé la coalition gouvernementale. Pour participer au pouvoir, il avait consenti d'importants sacrifices : Séparation des Églises et de l'État, Conseils d'ouvriers, Réforme administrative, sur tous les points essentiels ses alliés socialistes s'opposaient à sa propre doctrine. L'alliance, au moment des élections, devient dangereuse. Le socialisme est résolument « unitaire » ; le Centre, pour maintenir la coalition qui a fait entrer dans le Cabinet trois de ses membres, va-t-il abandonner l'idée rhénane, où il a puisé, en 1919, sa force et son succès? Il se trouble et il hésite. Une scission se fait entre ses membres prussiens et sa fraction bavaroise. Le procès retentissant de M. Erzberger augmente encore la confusion.

Pour faire la lumière, un Comité général du Centre siège à Berlin le 12 avril 1920, sous la présidence de M. Trimborn, député rhénan. Les membres du parti se décident nettement ; ils sortiront de la coalition et ils n'abandonneront rien de leurs principes. Le Centre « prend à son compte la question rhénane », il invite les séparatistes les plus avancés à rentrer dans le parti ; il prie le Gouvernement de « transformer le

Conseil qui existe au Commissariat d'Empire à Coblence en une représentation économique des différentes corporations du pays rhénan : classe ouvrière, commerce, industrie, agriculture, etc. ».

Sorti de la coalition, le Centre conserva, aux élections de juin 1920, son plus solide point d'appui ; la Rhénanie. Le parti démocrate s'effondra. Les sociaux-démocrates, dans l'Allemagne non occupée, poussèrent leur programme vers les idées de l'extrême gauche. Le désarroi partout augmentait. Seule la Rhénanie, fidèle au Centre, maintenait d'une manière invariable sa position modérée et ses aspirations traditionnelles à s'affranchir de la Prusse.

***

Ces deux expériences passées donnent toute leur valeur aux élections de février 1921. Que l'Allemagne, en déséquilibre, se jette à l'extrême gauche comme elle le fit en 1919, qu'elle se précipite à l'extrême droite, comme elle vient de le faire en 1921, la Rhénanie reste fidèle au parti d'ordre qui est « son parti ». Cette fermeté est le signe de son caractère propre. Toute l'histoire de la politique intérieure allemande, au cours des deux dernières années, montre bien que l'on respire, sur les plateaux et dans les vallées rhénanes, un air qui n'est pas l'air de Berlin ou de Munich. La *Gazette de Francfort* elle-même part en guerre contre les gens « d'au delà de l'Elbe ». Hindenbourg organise une « Association des marches de l'Est » : pendant ce temps, la paix se rétablit sur le Rhin. Les soubresauts violents de l'Allemagne s'arrêtent d'eux-mêmes sur les bords du fleuve tutélaire, et sont impuissants à le franchir. *Carmen* et *Lohengrin* alternent sur l'affiche des théâtres. Le représentant de la France s'inscrit, à Bonn, parmi les amis de Beethoven. L'ordre règne et le peuple a confiance.

Les discussions en cours sur le problème des réparations ne doivent point nous voiler les nécessités de la politique rhénane. Cette politique libérale, équitable et bienveillante, à laquelle les autorités alliées de Coblence se sont résolument attachées, doit être poursuivie avec persévérance et avec méthode. Elle n'implique aucune arrière-pensée ; elle doit

se concilier avec les exigences mêmes de la situation financière et des sanctions du Traité.

***

Aucune arrière-pensée, on ne se lassera pas, en France, de répéter ces paroles. Le 7 mars 1921, à Londres, M. Briand affirmait d'une manière solennelle, après M. Millerand et après M. Clemenceau, que nous ne cherchons pas à attirer vers nous une fraction de l'Allemagne. Le même jour, à Coblence, le Haut-Commissaire de la République française tenait avec clarté le même langage. Ce que nous voulons, en Europe et nommément sur le Rhin, c'est la paix. Et rien de ce qui pourrait engendrer la guerre ne peut entrer dans les desseins de notre pays.

Bien des écrivains, bien des hommes politiques, dans les deux mondes, nous ont prêté, depuis deux ans, des visées contraires. L'idée s'est répandue, portée par la propagande allemande. Pour un esprit allemand, le signe même de la victoire est la capture et l'annexion ; beaucoup de gens, dominés par les souvenirs des siècles passés, ont pu être accessibles à cette erreur, et le Président Wilson lui-même, pour exprimer son désir d'une victoire sans annexion, disait naguère : « Une paix sans victoire. » Mais rien de tel n'a jamais été dans le cœur des hommes de France. Il faut les avoir vus sous la capote bleue, et les avoir connus dans les heures de combat : aucun d'eux n'aurait prolongé pendant quatre années son sacrifice, s'il avait cru poursuivre une guerre de conquêtes ; aucun d'eux, dans les nuits pluvieuses du soldat, n'a entrevu la victoire avec un pareil visage. Nous nous sommes battus par contrainte et par nécessité, pour défendre notre sol, pour être et rester les maîtres chez nous, pour garder nos femmes, nos enfants, nos bois, nos champs et nos maisons. L'ennemi rejeté, nous avons été satisfaits. Nous ne cherchons pas à lui prendre son bien.

En vérité, c'est méconnaître singulièrement le peuple de France que lui prêter des rêves germaniques. Tous ceux qui ont fréquenté de près nos représentants dans les territoires occupés ont pu se convaincre, sans réticence, que nos pensées

n'ont point de détours. M. P. B. Noyes lui-même, qui fut commissaire américain à Coblence jusqu'au mois d'août 1919, et dont la philosophie s'oppose, en principe, à toute occupation militaire d'un territoire étranger, reconnaît, dans un ouvrage récent, l'évidence de notre bonne foi.

La France n'a aucune ambition politique en Rhénanie ; mais elle veut, pour la sécurité de ses frontières, y maintenir des troupes aussi longtemps qu'elle devra craindre d'être attaquée par l'Allemagne, et elle veut que ses soldats y tiennent garnison dans la concorde et dans la paix.

Ce n'est un secret pour personne que le Gouvernement de Berlin multiplie les sociétés mystérieuses qui doivent, dans les villes que nous occupons, dresser contre nous la haine des habitants.

Les articles de la presse inspirée, les discours des ministres, sont faits pour inviter le peuple rhénan à se révolter contre notre présence. Le peuple rhénan a été pénétré, pendant des années nombreuses, des idées répandues par la propagande prusienne, persuadé de la décadence française. Pour maintenir l'ordre, le calme et l'harmonie, pour affermir les desseins pacifiques de ce peuple, il est nécessaire de lui apporter, avec nos garnisons, l'image lumineuse de notre culture et de notre pensée, d'y faire vivre nos écoles, d'y montrer nos livres, nos œuvres, d'y faire entendre notre parole. C'est ainsi que peuvent disparaître, peu à peu, les traces du mensonge prussien.

***

Malgré la rupture de Londres, on ne saurait perdre de vue ces nécessités profondes. Sans doute l'occupation est la garantie du Traité, mais elle est aussi la garantie de notre frontière. Nous ne faisons point là une expédition coloniale, avec une armée d'aventuriers : nous y envoyons tous nos enfants de vingt ans, accomplir leur service militaire, et nous protéger contre une nouvelle invasion. Il faut que la région reste calme et paisible, au milieu d'une Europe troublée : c'est là la nécessité première.

Aussi les sanctions prises contre l'Allemagne, et qui sont faites pour frapper non pas la Rhénanie, mais toute l'Allemagne, ne doivent-elles pas empêcher les représentants des

Gouvernements alliés de persévérer dans la politique libérale qu'ils ont proclamée et instaurée sur la rive gauche du Rhin. Les douanes sont saisies (et d'autres gages pourront l'être), mais la Haute-Commission de Coblence, dans le même temps, s'est entretenue avec les recteurs des Universités, avec les rédacteurs des principaux journaux, avec les dignitaires de l'église et du temple, pour maintenir son programme et garder le contact avec les autorités locales. C'est un acte qui a été compris.

Pour obtenir le paiement de la dette allemande, le grand problème est de modifier l'opinion publique de l'Allemagne; le peuple allemand, jusqu'à hier, ne savait pas que les paiements exigés sont parfaitement possibles, et ne comprenait pas qu'il doit vouloir s'en acquitter. Il se contractait et se crispait dans le refus. Peut-être les gens de Rhénanie, qui plus que d'autres auraient à souffrir d'une nouvelle guerre, et qui nous voient de plus près, sont-ils plus accessibles à la vérité. Riches, prospères, et de mentalité occidentale, ils s'opposent avec netteté aux desseins belliqueux, aux grandes entreprises orientales, aux rêves de revanche. Ils sentent que les Gouvernements prussien et bavarois sont placés comme un écran entre eux-mêmes et le Gouvernement d'Empire, et n'écoutant pas leur voix, font prédominer d'une manière exclusive les intérêts de Berlin et de Munich. Beaucoup veulent constituer un État rhénan, au sein du Reich, déplacer l'équilibre de l'Allemagne, et modifier de tout leur pouvoir la mentalité germanique. Seuls, dans toute l'Allemagne, ils n'ont pas, le 20 février 1921, voté pour la réaction, alors que les Alliés, se tenant volontairement à l'écart de leurs luttes intérieures, les avaient laissés libres de s'exprimer sans détours. Tel est le fait que les annales doivent constater.

Le maréchal Pilsudsky, venant en France, traversait récemment Cologne. Les Hauts-Commissaires britannique et français saluaient au passage le président de la jeune République. « Quand j'étais en prison, messieurs, leur conta le maréchal, il m'advint d'être sous la garde d'un officier mayençais. Je fus mieux traité que de coutume, et, comme je m'en étonnais, il me dit avec force : « Nous ne sommes pas des Prussiens. »

MAX LETANNOIS

LA MUSIQUE

« Il n'est point d'art inférieur. Un article peut être un poème, dès qu'on lui a assigné le rythme sur lequel il déroulera sa brève pavane. Le rythme trouvé, tout est trouvé, car l'idée s'incorpore à son mouvement, et le peloton de fil ou de soie se forme sans que la conscience d'un travail soit quasi intervenue. »

Je dois à M. Francis de Miomandre, dont le *Pavillon du mandarin* contient une bibliothèque choisie, le souvenir de ces lignes de Remy de Gourmont. Si je les cite à mon tour, et les mets en exergue à cet article, ce n'est pas pour en tirer une apologie, ni un programme, ni une leçon. Un esthéticien a écrit : « Au commencement était le rythme. » C'est une autre manière, moins française, de dire que sans le rythme, ni l'homme ni la nature ne peuvent rien créer. J'ai voulu indiquer, en invoquant ces deux témoignages, la portée universelle d'un principe dont je ne déduirai ici que les conséquences particulières aux arts de musique.

La musique ni la danse ne sont concevables sans un rythme défini, et le rythme de la danse lui est dicté par la musique. Vérités élémentaires, donc aisément méconnues. Donner à la danse son rythme sur les indications de la musique, ou plutôt trouver le rythme original que la musique et la danse traduisent chacune à sa façon, voilà le grand secret de l'art chorégraphique. Un exemple frappant vient de nous être fourni par une représentation de l'Opéra qui, joignant à l'épreuve

la contre-épreuve nous invitait à comparer entre elles deux compositions chorégraphiques exactement contemporaines, et qui l'une et l'autre paraissaient pour la première fois sur cette scène : la *Peri*, poème dansé de M. Paul Dukas, et le ballet de *Daphnis et Chloé*, dont les auteurs sont M. Michel Fokine pour le scenario et la chorégraphie, M. Maurice Ravel pour la musique, M. Léon Bakst pour les costumes et les décors.

La musique est hors de cause. Les deux partitions sont à des titres divers remarquables, et si le rythme est en celle de M. Ravel plus abondant et plus varié, il prend en celle de M. Dukas, par le retour régulier des temps forts, un relief très accusé. Comment se fait-il donc qu'en ce dernier ouvrage, dès qu'il est mis à la scène, ce qu'on voit s'accorde si mal à ce qu'on entend? Il en fut ainsi en 1912, quand la *Peri* a été créée au théâtre du Châtelet, par madame Trouhanova. On pouvait croire que madame Pavlova reprenait le rôle sur la scène de l'Opéra pour y montrer une fois de plus l'agilité précise dont elle a déjà donné tant de preuves en d'autres circonstances, souvent moins favorables : il était certes plus aisé d'inscrire des pas de danse sur les mélodies de la *Peri* que par exemple sur le chant du *Cygne* de M. Saint-Saens, dont l'interprétation chorégraphique est un des grands succès de madame Pavlova. Il faut dire que la chorégraphie de ce dernier morceau a été réglé par M. Fokine, celle de la *Peri* par M. Clustine. Est-ce lui le coupable? Faut-il accuser, comme le bruit en a couru, M. Paul Dukas, qui malgré le titre et la destination de son œuvre estimerait, victime d'un singulier scrupule ou trop fidèle à ses premiers souvenirs, que la danse en dût être bannie? Toujours est-il que ni madame Pavlova ni le danseur américain Stowitts, qui lui donnait la réplique, n'ont à aucun moment tenu compte des points d'appui que leur offrait la musique, ni de ses arrêts, de ses reprises, de son mouvement précipité ou ralenti.

Le sujet de la *Peri*, emprunté à une légende persane, ne comporte que deux personnages. Le chevalier Iskender, en quête de la Fleur d'immortalité, découvre, au seuil du séjour d'Ormuzd, une Peri par mégarde endormie. La fleur magique brille entre ses doigts. Iskender la lui ravit, et la Peri s'éveille. Iskender l'admire, et c'est pourquoi son cœur faiblira. La

Peri danse pour lui, s'approchant toujours davantage, jusqu'à toucher de son divin visage le visage d'Iskender, qui alors, saisi d'une joie surhumaine, lui rend la fleur sans regret. La Peri s'élève dans les cieux, et Iskender comprend que sa mort est prochaine. La partition de M. Paul Dukas rappelle un peu, pour l'ordonnance générale, celle de *Tamara*, où le musicien russe Balakirev décrivait une analogue scène de séduction : même emportement accru par phases et comme par ondes successives, même danse au tournoiement d'oubli, même abandon fougueux que suit un apaisement fatal. Mais la musique est ici d'une trame autrement serrée. Les idées, choisies avec le plus grand soin, mûries par l'étude et la méditation, contiennent en puissance de nombreux développements, au lieu que Balakirev, qui n'avait pas fait subir aux siennes la même concentration, ne pouvait que les répéter telles quelles ; passant dans l'orchestre, elles s'y décomposent, comme au travers d'un prisme, en lignes brisées, aux couleurs changeantes, dont chacune garde pourtant, si brève soit-elle, réduite à un simple accent de deux notes, le mouvement du dessin primitif. Et c'est ainsi que l'orchestre de M. Paul Dukas unit constamment, par un prodige de science, le sentiment à la couleur. Musique forte, soutenue, d'un éclat nuancé, d'une joie où demeure on ne sait quelle arrière-pensée de tristesse, sans doute parce que cette joie est elle-même le fruit de la réflexion. Ce qui manque, c'est la naïveté. Mais ce défaut n'est-il pas la rançon de la lucidité intellectuelle qui seule peut donner au style une aussi sûre fermeté?

La partition de la *Peri* avait souvent été exécutée dans les concerts, depuis 1912, et toujours avec un grand succès. Cette année même, en la salle de l'Opéra, M. Rhené Bâton, dirigeant l'orchestre des concerts Pasdeloup, nous en avait donné une exécution vraiment excellente. L'orchestre de l'Opéra, conduit par M. Gaubert, a rendu peut-être avec plus de finesse encore certains détails, et cependant l'impression est restée confuse. Madame Pavlova ne devait donner que trois représentations de la *Peri*. Son nom illustre fit trois salles combles. Venus pour l'applaudir, les spectateurs de la première soirée n'y manquèrent pas, mais déjà on sentait que

leurs applaudissements avaient un caractère un peu rétrospectif. A la deuxième, puis à la troisième représentation, la surprise s'accusa davantage, et le succès décrut par une progression qu'il était temps d'arrêter, pendant que celui de *Daphnis et Chloé* s'affirmait de plus en plus. Résultat d'autant plus significatif qu'à l'exception des abonnés de l'Opéra, le public de ces trois représentations, d'une mondanité fort cosmopolite, n'était attiré que par madame Pavlova, ignorant jusqu'aux noms de M. Maurice Ravel et même de MM. Léon Bakst ou Fokine.

Quel spectacle en effet nous offrait la *Peri*? Un décor de M. René Piot, pareil à celui de 1912, riche de tons et simple de contours comme une peinture chinoise du moyen âge. Dans ce décor, deux personnages habillés de costumes dessinés par M. Stowitts, et beaucoup trop succincts. Je ne leur adresse pas ce reproche au nom de la pudeur, mais parce que la grâce des mouvements gagne à s'envelopper d'étoffes qui dissimulent le travail musculaire. Madame Anna Pavlova excelle aux battements rapides, exécutés sur les pointes. C'est un fort joli exercice, quand les chevilles tendues sortent de l'évasement des jupes bouffantes ; mais cette fois le maillot argenté qui était le seul vêtement de la danseuse ne nous a rien laissé perdre de l'effort moteur ni des réactions de l'équilibre, et toute illusion de légèreté est devenue impossible. De plus, comme la couleur des costumes n'avait pas été calculée en fonction de celle du décor, elle se trouvait beaucoup trop pâle, et on avait peine à suivre ces deux silhouettes, tout près de se dissoudre dans l'irradiation de la pourpre et de l'or.

Mais ces erreurs n'étaient que de détail. Le prestige de la danse les eût fait oublier. Nous n'avons vu qu'une interminable promenade, les deux personnages allant et venant sur la scène comme dans le désœuvrement d'un jardin public. Chaque fois qu'ils se rencontraient, M. Stowitts ne manquait pas d'enlever de terre madame Pavlova et de la faire tourner sur son épaule comme un aimable trophée, après quoi il la reposait galamment à terre, sans aucun souci de la musique qui allait son train dans la fosse de l'orchestre. Aussi arrivait-il qu'un bond portât sur un silence, un enlèvement sur la fin d'une phrase, un arrêt momentané de la promenade sur

un déchaînement instrumental. La musique n'avait jamais été traitée avec tant de désinvolture, sinon par M. Nijinsky, lorsqu'il exécuta, devant une toile débordante d'ocres, la pantomime du *Prélude à l'après-midi d'un Faune.* Cette fois la musique de Claude Debussy avait été si complètement écrasée par la discordance des gestes, que j'étais sorti de là sans en en avoir entendu une note. Celle de M. Dukas, de complexion plus robuste, a résisté. Nous n'en fûmes pas plus heureux, l'œil et l'oreille perpétuellement en conflit, la musique nuisant au spectacle, et le spectacle à la musique, l'attention sollicitée en sens divers sans pouvoir se fixer, d'où un état de distraction qui bientôt se traduisait par un incontestable sentiment d'ennui. C'est ainsi que pour la première fois, et par la faute d'une interprétation contraire au rythme, une œuvre d'une composition aussi claire et rigoureuse a pu paraître languissante.

Le ballet de *Daphnis et Chloé* est le premier dont M. Michel Fokine ait conçu le scenario. La première idée lui en était venue en 1905, à une époque où la carrière du maître de ballets ne lui était pas ouverte encore. Il présenta son projet à la direction des Théâtres impériaux et fut, comme il s'y attendait lui-même, éconduit. Ce n'est que cinq années plus tard que M. de Diaghilev, qui fondait à Paris les ballets russes, confia à M. Fokine la direction chorégraphique de cette compagnie bientôt célèbre. Il le mettait ainsi en mesure d'exécuter ses conceptions ; il lui en fournissait les moyens sans compter ; il lui donnait enfin les conseils d'un goût sûr et cultivé. C'est de cette période de sa vie que datent les plus belles compositions de M. Fokine, non seulement *Daphnis et Chloé*, mais aussi les danses du *Prince Igor*, le *Carnaval*, les *Sylphides*, *Sheherazade*, l'*Oiseau de feu*, *Petrouchka*. Depuis 1914, M. Fokine a quitté les ballets russes. Il a continué à inventer des spectacles de danse de proportions beaucoup plus restreintes, et généralement à deux personnages, dont les interprètes sont monsieur Fokine lui-même et madame Vera Fokine. Un de ces petits ballets nous a été montré, pendant le récent séjour de M. Fokine à l'Opéra, et n'a pas réussi. Il avait pour titre le *Rêve de la marquise* et empruntait sa musique à la partition du ballet de Mozart les *Petits riens*,

dont le scenario est perdu. La galanterie du XVIIIe siècle y était traitée avec une lourdeur que l'exécution aggravait encore. Monsieur Fokine ni madame Fokina ne sont, il faut bien l'avouer, des danseurs de premier ordre. M. Fokine a certes des qualités de fierté, de vigueur, d'expression ; mais il est empêché de les développer par le souci de l'ensemble qui l'obsède ; sa danse est distraite, préoccupée ; on devine qu'il pense moins à ses pas qu'à ceux des artistes qui dansent avec lui. Le maître de ballets fait tort au danseur. S'il est vrai que M. Fokine s'est séparé de M. de Diaghilev parce que les ballets russes ne lui donnaient pas assez d'occasions de se produire sur la scène, on ne peut que déplorer une ambition malheureuse.

Daphnis et Chloé n'a été créé par les ballets russes qu'à leur saison de 1912. On avait commencé par les ouvrages dont la musique existait déjà. M. de Diaghilev donnait une autre preuve de son goût en commandant celle de *Daphnis et Chloé* à M. Maurice Ravel. Le scenario a été fort habilement extrait du roman de Longus, dont on n'a gardé que les épisodes les plus caractérisés, pour les traduire en langage chorégraphique. La mort du bouvier Dorcon nous est épargnée. Ce rival malheureux de Daphnis le provoque seulement à un tournoi de danses, qui est le sujet principal de la première scène. L'aimable Lycenion (ce nom, qui signifie « la petite louve », s'écrit ainsi, et non Lyceion comme dans la partition éditée) s'approche ensuite de Daphnis qui la repousse boudeur. La rusée danse autour de lui et feint de laisser tomber un de ses voiles, que l'innocent ramasse et lui remet soigneusement sur les épaules. A la deuxième tentative, dépitée, elle s'enfuit. On ne peut qu'approuver cette jolie interprétation d'une des scènes les plus scabreuses du roman. C'est alors que les pirates surviennent, pour enlever Chloé. Daphnis désespéré s'endort et aperçoit en songe les Nymphes qui le consolent et vont invoquer pour lui le dieu Pan. Le deuxième tableau nous transporte au camp des pirates ; ils se livrent à des danses brutales et guerrières, puis font chercher leur captive, qui sur leur ordre danse, les mains liées, désolée et suppliante. Mais soudain la terreur saisit ses bourreaux. Ils cherchent le danger, sans le trouver, inquiets,

agités, jusqu'à l'instant où une présence surnaturelle les projette tous à terre pendant que surgit derrière eux la grande image du dieu Pan : Chloé est libre. Au dernier tableau, nous assisterons à son retour, dans la paix pastorale où Daphnis se lamente. Ici un des récits accessoires du roman a été conservé : c'est la légende de Pan et de la nymphe Syrinx, qui explique l'intervention du dieu en faveur de Daphnis. Les deux jeunes gens la content en dansant, avant les noces et leur joyeux cortège.

La musique de *Daphnis et Chloé* ajoute à la délicate fraîcheur répandue en tous les ouvrages de M. Ravel et qui en anime chaque note, une émotion poétique et une ampleur que l'auteur devait trouver pour ce sujet, non pour un autre. La douceur d'un jour de fête où les bergers font des offrandes aux Nymphes, la danse de Dorcon, dont la maladresse s'arrête juste au point où elle deviendrait laide et ne prêterait plus à sourire, la danse de Daphnis et ses bonds sveltes dans l'azur, l'espièglerie émue de Lycenion, l'apparition des Nymphes dans un frémissement nocturne, les voix obscures de l'effroi souterrain, la violence des pirates, fouettée de traits chromatiques qui laissent à l'orchestre toute sa transparence, la douleur de Chloé, ses sanglots entrecoupés, l'air soudain chargé d'orage et ce crépitement comme d'étincelles invisibles, puis le retour aux arbres et aux sources et la majestueuse ascension du jour, la flûte alerte modulant la poursuite de Pan amoureux de Syrinx, enfin le tumulte à l'envi, sans désordre pourtant, du cortège nuptial, tous ces sentiments sont évoqués tour à tour et viennent se mirer aux flots palpitants d'une harmonie limpide. La musique ici coule à pleins bords, pareille à cette rivière que M. Léon Bakst, en son décor baigné de lumière, fait courir entre la prairie et la colline où s'élève une chapelle.

Musique heureuse, parce qu'elle est toujours harmonieuse, les combinaisons d'instruments et les altérations d'un accord où chaque bémol et chaque dièze trouve son exacte place, n'ayant jamais pour effet qu'une agréable surprise de l'oreille et une superposition de tons qui, comme en un tableau de coloriste, se soutiennent du plus profond dessous au vernis de la surface, et jouent l'un dans l'autre.

Musique harmonieuse, musique équilibrée : chaque phrase, si longue soit-elle, si chargée d'incidentes, si précise en son détail et sinueuse en son contour, est pourtant d'un seul jet, et a son départ, son point culminant, sa retombée, qui s'appellent et se répondent : c'est une période, dont les membres se lient non par répétition, mais par les rapports variés et complexes du rythme. Le rythme est ici inhérent à la mélodie, et c'est pourquoi il n'a pas besoin d'être signalé constamment par l'artifice d'un son ou d'un bruit plus accusé que les autres. La musique de *Daphnis et Chloé* est rythmique, et c'est pourquoi, sauf pour certains effets particuliers, elle s'abstient de marquer fortement la mesure.

M. Fokine n'avait qu'à en suivre les indications. La chorégraphie de *Daphnis et Chloé* est modelée sur le rythme : d'où son puissant effet. On objectera qu'il en est toujours ainsi. Non pas, car dans le ballet classique, c'est la virtuosité qui l'emporte sur l'expression, et le danseur place sur la musique les pas de sa fantaisie, sans se préoccuper de les mettre d'accord avec le mouvement de la mélodie, astreint seulement à retrouver le compte exact des temps forts. Tous ceux qui ont vu travailler un de ces ballets savent que l'on y compte, généralement jusqu'à six, mais qu'on n'écoute pas le piano ou l'orchestre. Voyez au contraire la première danse de *Daphnis et Chloé*, cette marche religieuse qui découpe les quatre temps de la mesure en deux noires, suivies de deux triolets ; de même le cortège qui se déroule fera constamment alterner deux pas lents et six pas rapides : la musique se matérialise devant nous. « Ce n'est pas de la danse », ont dit quelques habitués des coulisses de l'Opéra. Par contre, des danseurs du même théâtre ont reproché à M. Fokine d'employer, dans quelques-unes des danses qui suivent, notamment dans celle de Daphnis, des pas de la danse classique. La vérité est que le maître de ballets dispose à son gré de toutes les ressources de son art, depuis la marche cadencée jusqu'aux entrechats et aux pirouettes, et que bien loin de proscrire la technique du ballet classique, il en considère l'acquisition comme indispensable et a félicité à plusieurs reprises les artistes de l'Opéra qui travaillaient sous sa direction, pour la perfection de leur métier qui leur

rendait facile l'exécution de tout ce qu'il leur proposait.

M. Fokine a cherché ici le style grec, parce qu'il s'efforce toujours d'approprier le style au sujet et au genre. Les titres, énumérés plus haut, de ses principales compositions montrent assez qu'il sait être classique ou oriental, ou primitif quand il faut. C'est madame Isadora Duncan, ce n'est pas M. Fokine, qui veut réduire la danse à ce qu'elle s'imagine que les Grecs en pouvaient savoir. M. Fokine ne cherche autre chose que de restaurer la tradition du ballet de caractère, florissante en France aux temps de Lully et de Rameau, délaissée ensuite au profit d'une virtuosité plutôt italienne. Ce maître de ballets russes défend à sa manière une tradition française, dont je me hâte d'ajouter qu'il n'est pas à l'heure actuelle le seul représentant. Mais c'est l'un de ceux dont l'invention chorégraphique est le plus admirable, moins peut-être par sa richesse, qui n'en est que le caractère extérieur, que par ce qu'elle a de réfléchi, de suivi, de composé et d'achevé. Pour régler *Daphnis et Chloé*, M. Fokine a longuement étudié les vases grecs à figures noires et à figures rouges. L'anachronisme est évident : sept ou huit siècles séparent le céramiste Douris du romancier Longus. Peu nous importe : nous n'avons cure d'archéologie, mais seulement de style. Les peintures de vases ne lui montraient que des attitudes, prises à des temps d'arrêt ; il en a déduit les mouvements intermédiaires, par une intuition qui est le talent particulier du chorégraphe. Il a reproduit, pour la danse de Dorcon, une convention du dessin de ces époques qui représente le corps de face et le visage de profil. Il a utilisé, pour celle de Daphnis, ainsi qu'on l'a dit, mais à bon droit, des sauts de bergers classiques. Il n'a pas craint de lancer l'une contre l'autre deux rangées de pirates ni de leur faire jeter leurs javelots en l'air dans les interstices du décor. Il a suivi d'un peu trop près peut-être les lignes de la musique pour la danse de Syrinx, allant jusqu'à imiter par un frémissement des doigts les trilles de la flûte : son système, comme tout système, ne doit pas être poussé à bout. Il a su enfin donner au cortège des noces une ordonnance aussi harmonieuse que variée, et c'est un spectacle qu'on n'oublie pas que celui de ces groupes, tous différents entre eux, tous animés, tous gracieux et fiers,

qui passent devant la toile de fond et paraissent sortir, ressuscités par miracle, de la frise d'un temple où se célébraient on ne sait quelles Panathénées pastorales ou quelles Dionysies rustiques.

Monsieur Fokine et madame Fokina ont quitté Paris après avoir pris part aux quatre premières représentations de *Daphnis et Chloé*. L'œuvre est restée au répertoire ; M. Leo Staats en assurera l'exécution, et elle aura désormais pour interprètes, dans les deux premiers rôles, mademoiselle Zambelli et monsieur Albert Aveline. Ces noms qui nous sont chers disent assez l'intérêt qui s'attache aux représentations de *Daphnis et Chloé*. Cet intérêt a été ressenti, dès les premières répétitions, par tous les artistes désignés pour les autres rôles, et notamment par les danseurs, heureux de trouver une occasion de se montrer : la danse des hommes, à l'exception des solistes, est tombée en désuétude au XIXe siècle, alors qu'elle introduisait dans les ballets du XVIIe et du XVIIIe siècle de savoureuses oppositions ; c'est là encore un des méfaits du ballet classique. La danse des pirates a été si bien exécutée que beaucoup de personnes non prévenues croyaient reconnaître des danseurs russes. Les danseurs français méritent ce compliment indirect, et même mieux encore. M. Ryaux s'est distingué, dans la danse de Dorcon, par l'habileté d'une gaucherie feinte et la justesse de ses instables équilibres. Mademoiselle C. Bos est exquise de finesse, de prestesse et d'esprit dans la danse tentatrice de Lycenion. M. P. Raymond est un chef de brigands despotique et farouche. Mesdemoiselles Roselly, Damazio et Lorcia conjuguent en ternaires accords leurs gestes encenseurs. Bien d'autres seraient encore à citer. Je me bornerai à féliciter ici l'orchestre et les chœurs qui sous la direction si musicale de M. Ph. Gaubert ont su jouer cette partition comme il fallait, c'est-à-dire facilement.

L'apparition de *Daphnis et Chloé* sur la scène de l'Opéra marque une date dans l'histoire de l'art chorégraphique, plus intimement liée de nos jours que jamais à celle de la musique.

LOUIS LALOY

LES ÉTATS-UNIS ET LA PAIX

Le gouvernement des États-Unis a pris, il y a trois semaines, une initiative qui a éveillé immédiatement un vif intérêt parmi les chancelleries et parmi les peuples. Il a annoncé son intention de réunir à Washington une Conférence où les puissances étudieraient le problème du Pacifique et la limitation des armements. A lui seul, le programme de cette Conférence explique avec quelle attention le projet du gouvernement américain a été accueilli. Lorsqu'à la veille de la séparation des Chambres, M. Briand a pris la parole au Palais-Bourbon, puis au Luxembourg, pour communiquer l'invitation qui était faite à la France, il a été applaudi chaleureusement. Le Parlement, interprète exact du sentiment public, a montré qu'il appréciait grandement le dessein du gouvernement de Washington. Il a paru que les États-Unis, après une période de réserve, reprenaient un rôle actif, et il a été manifeste que le grand mot de désarmement, malgré les difficultés et les déceptions qu'il évoque, demeurait environné de généreuses espérances. Rien n'est plus naturel que la sympathie éprouvée en France pour le projet des États-Unis. Mais cette sympathie même doit être accompagnée de réflexion et elle n'empêche pas de voir la nature de la Conférence projetée, ce qu'elle contient de positif et de simples possibilités, et ce qu'il est raisonnable d'en attendre.

C'est assurément un grand fait que les États-Unis aient décidé de reprendre les conversations avec les puissances européennes. Après avoir joué un rôle considérable dans la

guerre et dans la paix, l'Amérique s'est retirée de l'Assemblée des Nations ; elle s'est montrée même désireuse d'éviter tout ce qui pouvait avoir l'air d'être une participation aux affaires d'Europe; elle n'a pas ratifié le traité de Versailles à l'établissement duquel elle avait cependant beaucoup travaillé. On savait bien que cette attitude nouvelle s'expliquait surtout par des raisons de politique intérieure. Mais on savait aussi l'importance attachée en Amérique à la doctrine de Monroë. La retraite des États-Unis apparaissait ainsi comme étant à la fois inévitable et impossible. Et si tout, dans l'état des affaires du monde, obligeait à croire que l'Amérique ne pourrait pas longtemps se désintéresser de l'Europe, personne ne pouvait prédire ni quand ni comment elle manifesterait sa volonté d'être de nouveau présente au moment du règlement des problèmes internationaux. Mais il y a dans la politique générale d'aujourd'hui une nécessité qui conduit les gouvernements amis à se concerter. Les grands traités, survenant après les grandes guerres, réclament les soins de ceux qui les ont faits. Dans les années qui ont suivi les traités de 1815, on a vu souvent les Alliés se réunir en congrès. Après une guerre comme celle de 1914 à 1918, le monde ne se réorganise pas tout seul : de nombreuses conférences ont eu lieu et beaucoup d'autres seront encore convoquées. Les États-Unis, en prenant l'initiative de la Conférence de Washington, ont suivi une loi naturelle et ils ont montré qu'ils comprenaient les conditions réelles de la vie internationale dans les temps présents.

Mais on se ferait illusion si l'on concluait du projet de la Conférence à une soudaine rentrée en scène des États-Unis dans la politique européenne, et si on croyait que nous revenons au point où nous étions lorsque s'élaborait le traité de Versailles. Nous ne méconnaissons rien de l'événement que sera, le jour où elle se tiendra, une conférence réunie à Washington, où de nouveau les représentants des États-Unis se trouveront à la même table que les représentants des puissances alliés. Nous sommes persuadés que les conversations de cette nature peuvent être très fécondes : nous espérons très vivement que notre diplomatie saura distinguer toutes les possibilités qui lui sont offertes. Ce n'est pas dire qu'à l'occasion de cette

conférence les États-Unis vont reprendre la politique telle qu'elle se présentait il y a deux ans, et que le Sénat américain va modifier ses opinions. La limitation des armements qui est l'un des objets de la conférence peut donner lieu à des échanges de vue heureux et à des résolutions définies et modestes : peut-elle conduire, au moins dans le présent, à des entretiens plus poussés? La France pour sa part est toute disposée à étudier la limitation des armements et aucune nation ne peut souhaiter davantage qu'on arrive à la régler. Mais aucune nation, en raison de sa situation géographique, en raison de la menace permanente qui est à sa frontière, n'a plus besoin d'une sécurité réelle et sérieusement garantie. Le traité de Versailles, qui était le résultat d'un compromis, supposait une alliance défensive avec l'Angleterre et avec l'Amérique. Cette alliance n'existe pas, et si elle est dans la nature des choses, elle n'est pas consacrée par un texte écrit : la conférence de Washington ne changera pas cette situation, même si, comme nous le croyons, l'amitié franco-américaine en sort grandie.

En inscrivant la limitation des armements dans le programme de la Conférence, le gouvernement des État-Unis s'est certainement inspiré des grandes traditions de l'idéalisme américain, mais il s'est inspiré aussi des raisons précises et pratiques. Il était d'abord d'une bonne méthode de ne pas fixer comme unique objet de la Conférence le problème du Pacifique ; car ce problème soulève de très grandes difficultés, et au cas où la Conférence n'aboutirait pas sur ce point, il sera très utile qu'elle ait un autre sujet d'étude qu'elle pourra toujours traiter dans ses grandes lignes et à propos duquel elle ne manquera pas de formuler au moins des vœux et des conclusions théoriques. En outre, il y a plusieurs mois déjà que l'opinion américaine s'occupe de la question du désarmement : elle y attache à la fois une importance sentimentale et une importance matérielle. Les budgets de la Marine et de la Guerre semblent aujourd'hui très lourds; s'ils étaient allégés, les impôts pourraient être fortement réduits. Dès le 25 mai dernier, le Sénat américain manifestait son opinion en votant l'amendement Borah qui invitait le Président Harding à convoquer une conférence entre la

Grande-Bretagne, le Japon et les États-Unis pour discuter la limitation des armements. Au début de juin, la résolution Porter, présentée à la Chambre, prévoyait non plus une conférence de trois puissances, mais une conférence internationale. La presse américaine semblait favorable à ce projet et sans considérer comme impérative les invitations du Sénat et de la Chambre, elle exprimait l'avis que le Président Harding devait garder sa liberté et qu'il lui appartenait de prendre l'initiative qu'il jugerait la meilleure. Enfin, la question de la limitation des armements offrait, au point de vue de la politique purement américaine, un autre intérêt : on y voyait un moyen de reprendre, en dehors du traité de paix, une politique de coopération internationale. Le traité de paix demeure pour les États-Unis un sujet défendu : ils n'arrivent pas à déterminer quelle procédure suivre à son égard. Même débarrassé de tout ce qui concerne les affaires d'Europe, le traité n'a pu être présenté au Sénat ; il risquait de n'être pas bien accueilli ; il attend ; et rien ne fait prévoir comment le Gouvernement et le Sénat sortiront de cette situation confuse. La question du désarmement permet de considérer sous un autre aspect l'association des nations. Là encore, il y a une très grande objection : c'est que l'Europe ne peut rien diminuer de l'existence ni du rôle de la Société des Nations, qui est un élément essentiel du traité de paix. Mais les États-Unis ne s'en inquiètent pas. Préoccupés des conséquences de la guerre, convaincus que la reconstruction de l'Europe est utile à leurs propres affaires, très désireux enfin de chercher les moyens d'éviter dans l'avenir une catastrophe comme le dernier conflit, ils se demandent s'il n'est pas possible de procéder à une collaboration internationale, au moins en ce qui concerne les intérêts économiques.

Reste la question du Pacifique. Elle nous paraît être l'objet essentiel de la Conférence. Les États-Unis ont saisi l'occasion que leur offrait l'Angleterre de porter devant les nations assemblées un problème qui les touche profondément. Il y a quelques semaines, en effet, l'Angleterre s'est trouvée dans un grand embarras. Le traité d'alliance, qu'elle a refait avec le Japon le 13 juillet 1911, expirait le 13 juillet 1921. Le Cabinet de Londres n'avait pas cru pouvoir le renouveler,

sans permettre aux Dominions, dont le rôle et l'influence ont beaucoup grandi, de se prononcer. Mais la Conférence impériale a fait paraître qu'il y avait à ce sujet parmi les Dominions des avis fort différents et même complètement opposés : tandis que l'Australie inclinait au renouvellement de l'alliance anglo-japonaise, le Canada et l'Afrique du Sud ne voulaient visiblement rien décider qui pût être en contradiction avec les vœux de l'Amérique. Le Cabinet de Londres se trouvait ainsi dans l'impossibilité à la fois de renouveler l'alliance, et de la dénoncer. Pour sortir de cette impasse, il a découvert fort opportunément que le traité n'ayant été ni renouvelé, ni dénoncé restait en vigueur encore une année. Cette thèse juridique subtile et inattendue avait un sensible avantage : elle permettait de gagner du temps ; mais elle ne réglait rien. Était-il possible de demeurer longtemps dans cette incertitude, sans désobliger le Japon et sans s'engager dans une voie dangereuse ? C'est dans ces conditions que l'Amérique a proposé à l'Angleterre une Conférence. Elle lui a rendu ainsi un vrai service, car elle a transformé une question anglo-japonaise, en une question internationale.

Les États-Unis de leur côté ont trouvé le moyen de fixer publiquement la politique américaine dans la question du Pacifique. Ils avaient déjà il y a quelque temps rédigé une note à l'adresse du Japon, et pour manifester l'importance qu'ils y attachaient, ils l'avaient communiquée aux puissances alliées le 4 avril dernier. Dans cette note, se trouvait le passage suivant qui est significatif : « ... Le consentement des États-Unis n'a jamais été donné en ce qui concerne les termes spécifiques des mandats ou leur acceptation par chacune des principales puissances alliées ». Principe essentiel, car entre les États-Unis et le Japon, il y a une série de questions litigieuses. Le Japon dont la population ne cesse de s'accroître cherche naturellement à s'étendre. Sa puissance industrielle a, elle aussi, beaucoup augmenté, et un seul chiffre suffit à en donner une idée : il y a cinquante ans, le Japon comptait 7 600 fabriques et un peu plus de 400 000 ouvriers ; à la veille de la guerre, en 1913, il comptait 15 000 fabriques et plus de 900 000 ouvriers. Mais de quelque côté qu'il se tourne, sur les rives orientales du Pacifique,

en Chine, même en Sibérie orientale, le Japon rencontre l'Amérique. On sait qu'en Califormie les États-Unis combattent l'immigration japonaise, d'autant plus dangereuse à leur avis que les Japonais ne s'assimilent pas. En Mandchourie et en Mongolie, les Japonais manifestent une tendance à s'installer et à s'assurer des avantages spéciaux, alors que les États-Unis réclament le maintien de la porte ouverte. A Vladivostock, en Sibérie orientale, au Kamtchatka, ils font preuve d'une activité qui inquiète l'Amérique. En Corée, d'autre part, c'est le zèle des missionnaires américains qui émeut le Japon. A toutes ces causes de difficultés s'ajoutent des faits plus graves : les Japonais soutiennent qu'ils ont acquis les anciens droits allemands sur le Chamtoung et les États-Unis refusent de les reconnaître; enfin le Japon prétend avoir reçu mandat sur l'île de Yap, tandis que les États-Unis demandent l'internationalisation. Ce n'est pas que cette petite île des Carolines qui n'a pas 10 000 habitants et qui n'est pas de premier ordre comme port de ravitaillement soit bien précieuse en elle-même : mais elle est une station de câbles télégraphiques d'une importance à la fois stratégique et commerciale.

Quel sera le rôle de la France à la Conférence de Washington? La France est une des puissances du Pacifique : l'Indo-Chine est plus peuplée que l'Australie et le Canada. Notre pays a donc sa place marquée dans la Conférence : c'est ce que l'Amérique a compris tout de suite. On a lu avec un peu d'étonnement dans la presse anglaise des articles où la participation de la France à la Conférence ne semblait point être trouvée naturelle, et où l'existence de la Cochinchine, du Cambodge, de l'Annam et du Tonkin paraissait un peu oubliée. Il a été rappelé avec quelque humour à cette occasion que l'on pourrait renouveler le conseil jadis donné par Salisbury aux Anglais de se servir de cartes à grande échelle. En réalité il ne faut voir dans ces articles de journaux que l'incertitude où est l'Angleterre de l'attitude que nous aurons et l'effet des préjugés absurdes qu'entretiennent certains milieux britanniques sur nos ambitions et nos tendances militaristes. Notre situation nous donne à la Conférence l'autorité naturelle à une puissance qui a de grands intérêts dans le

Pacifique et qui a souci de la paix du monde. Il n'est pas besoin de remonter bien loin dans l'histoire pour se convaincre de l'importance des bases navales, comme celles que nous avons dans nos possessions d'Asie. Nous pouvons avoir une action conciliatrice très utile; nous pourrons servir nos intérêts et ceux de la paix générale.

Mais en même temps nous devons voir la liaison de ce problème du désarmement avec d'autres qui pourront être abordés à Washington, le jour encore incertain et lointain où le Conférence se réunira ; nous devons nous préparer par des conversations préliminaires. Si la question du désarmement vient à être discutée, il sera nécessaire d'avoir bien fixé d'avance comment nous la traiterons. Dans la déclaration qu'il a faite au Parlement, M. Briand a dit avec raison que « dans la limite des précautions qui garantissent de sécurité, la France s'associera à l'œuvre entreprise pour assurer la paix du monde ». Le chef du gouvernement n'avait pas à dire davantage; le représentant de notre pays à Washington sera amené à dire plus. Il s'agit de définir cette limite, cette garantie, cette sécurité. Une conférence comme celle de Washington est destinée, par le seul fait qu'elle aura lieu, à avoir une influence considérable sur l'orientation de la politique générale du monde. Nous devons y aller avec des idées précises. Directement intéressés dans les affaires du Pacifique par nos possessions, nous sommes en bonne situation pour discuter sur les questions d'Extrême-Orient : mais tous les problèmes étant désormais, dans le monde moderne, en fonction les uns des autres, il nous faut prévoir où peut mener, après l'examen du Pacifique, l'étude de la limitation des armements et, sans attendre de miracles, avoir une vue d'ensemble de nos intérêts nationaux.

X. X. X.

Les communications relatives à la Rédaction doivent être adressées à M. André CHAUMEIX, Directeur de la Revue de Paris, 85bis, *Faubourg Saint-Honoré. — Paris (VIIIe)*

Le Gérant : ED. PAUPHILET.

LIVRES NOUVEAUX

MA VIE D'ENFANT
par **Maxime Gorki**.

Il est peu d'œuvres aussi émouvantes que ces souvenirs d'enfance, où sont retracées dans toute leur sombre horreur les heures atroces que vécut Gorki dans sa prime jeunesse. Tous ses parents mâles, hors son père, qui fut précisément leur victime, furent de véritables bêtes fauves. La haine réciproque entre ces proches était si violente que le meurtre en semblait être l'aboutissement normal. L'assassinat apparaissant comme une pratique fréquente dans la famille, nous ne parlerons même pas des scènes de fustigation et de bastonnade. On s'étonne que les enfants — Gorki tout le premier — et les femmes n'aient pas péri sous les coups. Ajoutez à cela la misère et la maladie et vous connaîtrez les divers éléments de cette effroyable histoire. Mais ce qu'il est impossible de rendre dans cette brève note c'est la troublante simplicité de la narration, le relief des plus menus détails. Une tristesse profonde et résignée est répandue dans ces pages. Elle pénètre lentement le lecteur. Bientôt elle l'envahit complètement. Et c'est sans le secours d'aucun procédé mélodramatique, mais par la sincérité seule de son merveilleux talent, que s'impose à nous la grande personnalité de ce Pechkof, à qui les circonstances donnèrent bien le droit de prendre le surnom d'**Amer** ou **Gorki**.

ÉLISE
par **René Boylesve**.

Une jeune provinciale, Elise de la Hotte-Saint-Pair, cadette d'une des plus honorables familles granvillaises, a épousé un usinier : Destroyer. Il est vrai que la qualité d'usinier passe au second plan chez lui. Avant tout c'est un bel homme, apprécié à ce titre par toutes les femmes, par toutes, sauf une... qui est précisément Elise. Elise n'aime pas son mari, elle le supporte. Un jour elle apprend qu'il est infidèle. Elle retourne dans sa famille, mais ce n'est que pour quelques mois, car un grand amour jaillit soudain dans cette âme froide. Elle s'éprend d'un vieil ami des siens, Jean-Marie Lecoutre qui a dix-huit ans de plus qu'elle, un brave homme peut-être, mais certes pas un bel homme, et, en tous cas, un être égoïste et balourd. Et voici le vrai roman qui commence. Elise vit dans ce rêve merveilleux qu'est l'amour. Tout pour elle est transfiguré. Le sens de la vie véritable lui apparaît révélé. C'est la passion absolue, aveugle. Verra-t-elle jamais Jean-Marie comme il est? On en doute. Mais elle s'apercevra qu'elle n'est guère aimée et elle se tuera. René Boylesve, poursuivant son dessein de montrer l'égarement amoureux, n'a pas craint de présenter un Jean-Marie Lecoutre banal et falot. Mais l'ordonnance de son livre est si habilement ménagée qu'on n'a pas un seul instant l'impression de s'écarter de la Vie.

LES LAMPES VOILÉES
par **Marcelle Tinayre**.

« Il y a des âmes pareilles à des lampes d'or, merveilleusement claires et brillantes. Mais on a jeté sur elles un triple voile... La lumière brûle et elle s'éteindra sans que personne ait soulevé les voiles. » C'est de telles âmes que l'auteur révèle délicatement l'éclat. Elle a le goût de ces flammes cachées et de ces grands tumultes de l'esprit que recouvrent des masques austères. Elle en a surtout la compréhension profonde et la profonde pitié. Aussi sait-elle, sans indignation ni révolte, en conservant l'immobile attitude d'un conteur insensible, développer en l'esprit du lecteur le sentiment de l'injustice du sort et de l'absurdité de la destinée. On a récemment pris connaissance, dans la *Revue de Paris*, de *Valentine*. De *Laurence* se dégage une émotion contenue plus puissante encore. Comme on se sent plus près de la vérité, dans ces simples et tristes histoires, pleines d'espoirs et d'attentes et de cela seulement, que dans ces romans trop ingénieux où les bons sauveteurs, les douces coïncidences et les hasards heureux conduisent le lecteur étonné vers des épilogues d'un imperturbable optimisme.

ŒUVRES POSTHUMES D'YVONNE VERNON

Voici trois volumes édités avec élégance et avec goût qui représentent la curieuse œuvre littéraire d'une jeune fille trop tôt arrachée à la vie. *Noby* est précisément le roman d'une jeune fille. Les premiers élans d'une âme délicate et affinée, à qui la vie se révèle par fragments, s'y trouvent dépeints avec une remarquable richesse de nuances. Les *souvenirs de Noby* constituent un recueil de pensées, de vers, d'impressions de voyages. C'est que l'auteur eut toujours le goût des pays lointains. Dans la préface qu'il a écrite pour le troisième volume de ces œuvres posthumes, *Chine, Japon, Stamboul*, M. Charles Diehl mit excellemment en relief les rares qualités d'observation et d'émotivité qu'Yvonne Vernon apporta toujours dans des descriptions, dont *Terres de lumière* fut la première révélation. Il y a, en effet, dans ces divers tableaux un sens de la forme et une sensibilité aiguë, qui donnent à ces notations et à ces souvenirs un caractère d'originalité que l'on ne saurait oublier.

L'ENFANT REBELLE
par **Jean-Francis Bœuf**.

L'enfant rebelle est surtout un enfant martyr. Les dernières pages du roman seules le montrent se révoltant ouvertement contre la brutalité dont il fut l'infortunée victime, un volume durant. Il est vrai que pendant ce laps de temps, le pauvre petit a été considéré par les siens comme terriblement subversif. Ce caractère n'apparaît point aussi nettement au lecteur qui s'étonne simplement de la précocité des appétits amoureux du jeune héros. A un âge où le vulgaire est surtout préoccupé de friandises, l' « enfant rebelle » poursuit déjà des images voluptueuses... C'est excusable, il faut l'avouer, de la part d'un pur visuel, comme notre héros, qui dès sa prime jeunesse vend fructueusement dans la rue ses productions picturales... Quoi qu'il en soit, cet ouvrage demeure fort intéressant par la richesse des descriptions et l'originalité de beaucoup de tableaux.

LA REVUE DE PARIS

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois

PRIX DE L'ABONNEMENT

	UN AN	SIX MOIS	TROIS MOIS
PARIS, SEINE ET SEINE-ET-OISE.	80 »	41 »	21.50
DÉPARTEMENTS ET COLONIES FRANÇAISES.	86 »	44 »	23 »
ÉTRANGER.	92 »	47 »	24.50

PRIX DE LA LIVRAISON : 4 fr. 50

On s'abonne à la Revue de Paris, *3, rue Auber, dans toutes les librairies et dans tous les bureaux de poste de France et de l'Étranger.*

Sans aucuns frais supplémentaires, la Revue de Paris *est fournie rognée aux abonnés qui en font la demande.*

Les abonnements partent du 1er ou du 15 de chaque mois.

Les mandats ou valeurs à vue doivent être adressés à la Revue de Paris, *3, rue Auber.*

La reproduction et la traduction des œuvres publiées par la Revue de Paris *sont, à moins d'indication spéciale, complètement interdites dans tous les pays y compris la Hollande.*

La Revue de Paris *décline la responsabilité des manuscrits qui lui sont confiés.*

La première Table Décennale (1894-1903) *est mise en vente au prix de* 2 *fr.* 50.

P BRODARD, imprimeur de la *Revue de Paris*, 85 bis, faubourg Saint-Honoré, Paris.